





VOYAGES
DEPUIS
S^T. PETERSBOURG
EN RUSSIE,
DANS DIVERSES CONTRÉES
DE L'ASIE.
TOME PREMIER.

Humiles istæ & plebeiæ animæ domi resident, & affixæ sunt suæ terræ, illa divinior est quæ cœlum imitatur, & gaudet motu.

Justus-Lipsius, in Epist. ad Philip. Lanoyum.

VOYAGES

DEPUIS

St. PETERSBOURG

EN RUSSIE,

DANS DIVERSES CONTRÉES DE L'ASIE;

A PÉKIN, à la ſuite de l'Ambaſſade envoyée par le Czar PIERRE I, à KAMHI, Empereur de la Chine;

A ISPAHAN en Perſe, avec l'Ambaſſadeur du même Prince, à SCHAH HUSSEIN, Sophi de Perſe;

A DERBENT en Perſe, avec l'Armée de Ruſſie, commandée par le Czar en Perſonne;

A CONSTANTINOPLE, par ordre du Comte OSTERMAN, Chancelier de Ruſſie, & de M. RONDEAU, Miniſtre d'Angleterre à la Cour de Ruſſie.

On y a joint une Deſcription de la Sibérie, & une Carte des deux Routes de l'Auteur entre Moſcow & Pékin.

Par JEAN BELL D'ANTERMONY.

*Traduits de l'Anglois par M****

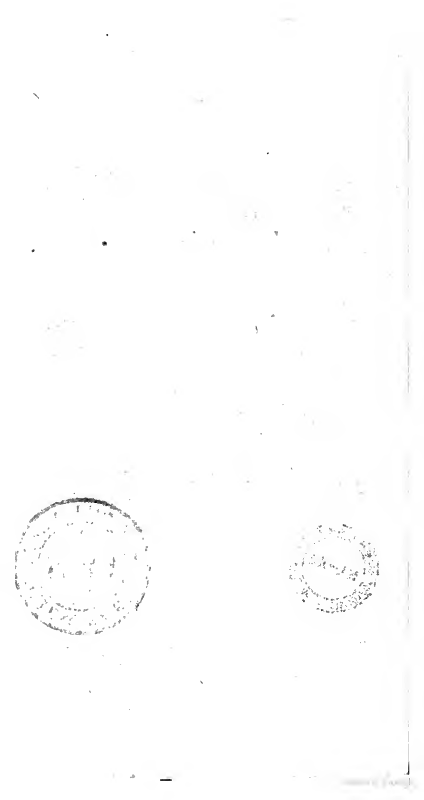
Avec des Remarques Hiſtoriques, Géographiques, &c.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ROBIN, Libraire, rue des Cordeliers, près celle de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE.

J'Ai toujours eu, dès ma plus tendre jeunesse, un très-grand désir de voyager ; & ce fut pour le satisfaire, qu'après avoir pris des Lettres de recommandation pour le Docteur *Areskine*, Premier Médecin & Conseiller-Privé du Czar *Pierre I*, je m'embarquai à Londres, au mois de Juillet 1714, sur le Vaisseau *la Prospérité*, de *Ramsgate*, commandé par le Capitaine *Emerson*, qui faisoit voile pour *Pétersbourg*. M. *Areskine* me reçut de la maniere la plus gracieuse & la plus polie. Je lui fis part du sujet de

mon voyage, & du dessein que j'avois de voir l'Asie, ou, tout au moins, les contrées limitrophes de la Russie; & j'eus bientôt occasion de satisfaire mon envie, Sa Majesté Czarienne se disposant à envoyer une Ambassade au Sophi de Perse.

Elle nomma pour son Ambassadeur M. *Artemy-Petrovich Valensky*, Capitaine aux Gardes, lequel pria le Docteur *Areskine* de lui procurer quelqu'un qui voulût le suivre dans son Ambassade. Le Docteur profita de cette occasion pour me recommander à lui, & il le fit dans des termes qui me procurerent plusieurs marques distinguées de l'amitié de Son Excellence,

non-seulement durant notre voyage, mais même jusqu'à la fin de ses jours. Il me recommanda encore au Bureau des Affaires Etrangeres, qui m'admit au service de *Pierre I.*

Après avoir instruit le Lecteur de la maniere dont j'ai entrepris les Voyages qui font le sujet de cet Ouvrage, je suis bien-aise de lui dire que je me suis attaché à ce qui m'a paru le plus remarquable, & que je n'ai cherché ni à embellir, ni à exagérer, ni à déguiser les faits; pour ne point m'attirer les reproches que l'on fait à la plûpart des Voyageurs.

J'ai donné à mon Ouvrage la forme d'un Journal. Mon des-

ſein n'étoit d'abord de ne m'en ſervir que comme d'un Mémorial qui pût m'aider, dans l'occaſion, à me rappeller ce que j'avois vu dans mes Voyages, & donner des lumieres à ceux qui auroient deſſein de ſuivre mon exemple.

M'étant trouvé, il y a quelque temps, chez un de mes amis, la converſation tomba ſur mes Voyages. Il me demanda ſi j'avois tenu une note des endroits où j'avois paſſé, &c. & lui ayant répondu que oui, il me fit promettre que je les recueillerois, & que j'en ferois part au Public.

Je m'acquitte aujourd'hui de ma promeſſe, & j'eſpere que la ſimplicité de mon ſtyle ne di-

minuera rien du prix d'une infinité de choſes que le Lecteur ſera bien-aiſe de connoître, & qu'il chercheroit inutilement ailleurs.

Cet Ouvrage ne ſera pas moins utile aux Géographes, qu'aux Amateurs de l'Hiſtoire Naturelle. Il ſervira aux premiers à rectifier quantité d'erreurs dont leurs Cartes fourmillent; & aux gens paſſionnés pour les mœurs & les uſages de leur pays, à ſe défaire des préjugés qu'ils ont conçus contre des Nations qu'ils traitent de barbares, & qui ſouvent le ſont infiniment moins que bien des Peuples qui paſſent pour civiliſés. Les perſonnes qui aiment l'Hiſtoire Naturelle y

acquerront la connoiffance d'une infinité de Plantes, d'Animaux & de productions que la Nature femble avoir pris plaifir de prodiguer chez des Peuples que nous méprifons, & qui en reçoivent une infinité d'avantages dont nous fommes privés.





VOYAGE
DE
S^T.PÉTERSBOURG
A PÉKIN.

CHAPITRE PREMIER.

De Saint-Pétersbourg à Tobolsky, Capitale de la Sibérie.

1718.

A MON RETOUR d'Iſpahan à *St. Pétersbourg*, j'appris avec un ſenſible chagrin que mon ami le D. Areskine étoit mort environ ſix ſemaines avant mon arrivée. Ayant oui dire quelque temps après que S. M. ſe diſpoſoit à envoyer une Ambaſſade à la Chine, & avoit nommé pour cet

effet Léoff Vaſſilovich Iſmayloff, Gentilhomme d'une famille fort connue & très-diſtinguée en Ruſſie, & Capitaine aux Gardes, pour ſon Ambaſſadeur à cette Cour, je déſirai avec ardeur de faire ce Voyage à ſa ſuite.

Je m'adreſſai pour cet effet à M. *Artemy Petrovich Valenski*, mon ami, & ſa recommandation eut tant d'effet auprès de S.Exc. qu'Elle me donna dans toutes les occaſions des marques de ſon amitié & de ſon eſtime, non-ſeulement durant ſon voyage, mais encore juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1736.

Durant l'intervalle de temps qui s'écoula depuis mon retour d'*Iſpahan*, juſqu'à mon départ pour *Pékin*, je cultivai les amis que j'avois à *Petersbourg*. Je mets de ce nombre, non-ſeulement pluſieurs Officiers & Négocians de mes compatriotes, mais encore pluſieurs Gentilshommes Ruſſes avec leſquels j'avois lié connoiſſance à l'occaſion de

mon voyage en Perſe, & deſquels je reçus dans toutes les occaſions des marques de bonté diſtinguées.

Les préſens de S. M. C. étant prêts, & l'Ambaſſadeur ayant reçu ſes dépêches, je partis de Pétersbourg le 14 de Juillet 1719, avec MM. de Lange & Grave : le premier étoit Suédois, & le ſecond natif de *Curlande*. Nous nous rendîmes à Moſcow par petits détachemens, pour ne point manquer de chevaux ſur la route. Comme il faiſoit extrêmement chaud, nos journées furent très-courtes, & nous ne voyageâmes que le matin & le ſoir. Comme j'ai rapporté, dans le Journal que j'ai donné de mon Voyage en Perſe, ce qu'il y a de plus remarquable ſur cette route, j'y renvoie le Lecteur, pour ne point uſer de redites inutiles.

Il ne nous arriva rien de particulier dans notre route à Moſcow. Nous y arrivâmes le 30 de Juillet, & nous y

trouvâmes S. Exc. qui nous avoit devancés de deux jours. Nous fûmes loger chez M. *Belayof*, près de l'Arc de Triomphe. Nous y restâmes six semaines pour nous procurer des barques pour *Cazan*, & y prendre les provisions dont nous avions besoin pour une route si longue & si peu fréquentée. Le temps nous dura très-peu, & nous le passâmes parmi les fêtes & les divertissemens de toute espece.

Le 9 Septembre, tout étant prêt pour notre départ, nous nous embarquâmes sur la *Mosca*, & nous saluâmes cette Capitale de neuf coups de canon. Le chemin depuis Moscow en Sibérie, par *Yaroslave*, est le plus court qu'on puisse prendre ; mais comme nous avions beaucoup de bagages, & quantité de présens pour l'Empereur de la Chine, nous prîmes le parti d'aller par eau autant qu'il nous fut possible.

En conséquence nous poursuivîmes

notre route sur la *Mosca* jusqu'à *Kolumna*, d'où nous entrâmes dans l'*Ocka*. Nous passâmes par *Pereslave Resansky*, *Murum*, & nous arrivâmes à *Nishna-Novogorod*, située à la droite, sur le bord de l'*Ocka*, dans l'endroit de son confluent avec le *Volga*. Au sortir de *Nishna*, nous nous embarquâmes sur le *Volga*, & continuâmes notre route pour *Cazan*.

Nous y arrivâmes le 10 Octobre, après un voyage de six semaines. Nous avions dessein de descendre le *Volga* jusqu'à la riviere de *Kama*, qui se jette dans le *Volga* environ soixante werstes au-dessous de *Cazan*, & ensuite de nous embarquer sur le *Kama*, pour *Solikamsky*; mais comme la saison étoit avancée, & que le froid venoit à grands pas, nous prîmes le parti de rester à *Cazan* jusqu'au retour du beau temps, de peur de tomber dans quelque endroit inhabité du *Kama*, & d'y périr de froid.

Nous déchargeâmes donc nos barques, & fûmes loger dans la Ville. J'y retrouvai plusieurs de mes anciennes connoissances, entr'autres des Officiers Suédois, parmi lesquels étoient les Généraux Hamilton & Rosen, & le Baron Wachmaiter, qui y étoient détenus prisonniers de guerre, & qui s'ennuyoient très-fort d'une aussi longue captivité. Nous y restâmes six semaines, en attendant que la neige eût applani les chemins, & nous nous procurâmes les traîneaux & tout ce dont nous avions besoin pour notre voyage. Comme j'ai déja fait mes remarques sur cette route, de même que sur *Cazan* & ses environs, je poursuivrai mon chemin vers la Sibérie.

Nous fîmes prendre le 24 Novembre les devans à notre gros bagage ; mais M. *Ismayloff* & quelques-uns de ses Gentilshommes resterent encore quelques jo urs à *Cazan*, pour ne point

avoir l'embarras de voyager avec des traîneaux chargés. Il partit enfin la nuit du 28, & prit sa route vers le *Nord-Est*. Comme il y a beaucoup de Villages sur la route, nous trouvâmes autant de chevaux que nous en eûmes besoin.

Nous traversâmes le 29 plusieurs bois, principalement de chênes, de sapins & de bouleaux. Ce canton est extrêmement fertile ; on y trouve quantité de froment, de miel & de bestiaux. Les ruches à miel sont tout-à-fait différentes de celles d'Angleterre. Les habitans creusent le tronc d'un tilleul, d'un tremble, ou de tel autre bois mol, de la longueur de cinq à six pieds ; ils font à côté une ouverture d'environ un pied de long sur quatre pouces de large ; ils placent au-dedans du tronc de petites baguettes en travers, après quoi ils ferment l'ouverture avec un petit ais auquel ils ménagent de petits trous, par lesquels les abeilles entrent & sor-

tent. Ils placent ces ruches dans des endroits convenables; par exemple, à côté d'un bois, & les pendent aux arbres avec des liens de jonc, pour empêcher que les ours ne mangent le miel, dont ils sont extrêmement friands. La cire & le miel qu'on en tire toutes les années, sont une branche considérable du Commerce de *Cazan*. J'ai vu plus de cent ruches près d'un Village, & l'on m'a dit qu'on avoit une méthode pour en tirer le miel & la cire, sans détruire les abeilles, qu'il seroit à souhaiter que l'on connût : mais je n'ai pu l'apprendre, faute de gens qui m'en instruisissent.

Les Villages par lesquels nous passâmes étoient habités pour la plûpart par les Tartares *Tzeremish* & *Tzoowash*, dont j'ai parlé ci-devant. Nous eûmes pendant trois jours des chemins très-rudes & très-étroits; nous traversâmes plusieurs bois touffus, entremêlés de quelques Villages & champs à bled.

Nou paſſâmes l'*Ich* & pluſieurs autres rivieres, & enſuite la *Viatka*, qui eſt fort large : elles ſe jettent toutes dans le *Kama*.

Après ſix jours d'une marche ennuyeuſe, nous arrivâmes à une petite Ville appellée *Klinof*, ou plûs commu nément *Viatka*, du nom de la riviere qui paſſe auprès. Sa ſituation eſt très-agréable : elle eſt entourée de champs & de prairies, & les rivieres des environs ſont extrêmement abondantes en poiſſon.

Les pâturages de *Klinof* ſont ſi renommés pour les bêtes à laine, que Sa Majeſté y a fait amener quelques centaines de moutons d'Allemagne, les plus eſtimés pour la laine, à deſſein d'y établir des Fabriques de Draps pour habiller ſes troupes. Il a même engagé à ſon ſervice un Berger Allemand, à qui il donne des appointemens conſidérables. Les troupeaux s'y ſont tellement

multipliés, qu'il y a tout lieu de croire que les vues du Czar seront remplies. Je pourrois citer plusieurs autres exemples de l'étendue du génie de ce Prince, lequel n'épargne ni soins, ni dépenses pour contribuer au bien de son Peuple, & à la gloire de son régne. En voici un que je ne puis passer sous silence : ce sont les pompes de cuir. Les Russes les tiroient autrefois d'Angleterre & de Hollande, & elles leur coûtoient très-cher. Pour éviter cette dépense, le Czar attira à son service un Ouvrier Anglois pour un certain nombre d'années, & l'envoya à *Cazan*, où il y a de très-bons cuirs, pour enseigner aux habitans la maniere de les préparer. Ce projet a si bien réussi, qu'outre les pompes, on y fabrique encore d'autres ouvrages en cuir dont on n'avoit aucune connoissance en Russie.

Quoique les postes ne se comptent point ici par werstes, comme dans les

autres Provinces de la Ruſſie, je compte cependant que la diſtance de *Cazan* à *Klinof* eſt d'environ 500 werſtes (1). Je trouvai pluſieurs Officiers Suédois, qui menoient une vie ſolitaire dans un lieu auſſi abondant qu'agréable. Nous fîmes halte un jour pour nous repoſer, & le lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, nous laiſſâmes notre bagage derriere, & nous prîmes la route de *Solikamsky*. Nous arrivâmes à une petite Ville appellée *Kay-Gorod.* Nous nous apperçûmes que le froid augmentoit à meſure que nous avancions vers le Nord, en côtoyant le *Kama*.

Nous partîmes le 8 de *Kay-Gorod* par un temps très-froid. Quoiqu'il fît peu de vent & beaucoup de brouillard, le froid étoit ſi perçant que pluſieurs de

(1) Chaque werſte vaut à peu près 166 verges & deux pieds, meſure d'Angleterre, & la verge trois pieds.

nos gens eurent les doigts & les orteils gelés. La plûpart guérirent au moyen de la neige dont on les frotta ; mais si nous n'eussions fait halte pour les faire chauffer, ils seroient sûrement morts de froid. Nous arrivâmes le 9 à la Ville de *Solikamsky*, mot dérivé de *Sole* sel & de *Kama*, qui est le nom de la riviere sur laquelle elle est située ; & nous en fûmes d'autant plus aises, que le froid augmentoit tous les jours.

Solikamski (1) est une Ville très-grande & très-peuplée, & la Capitale d'une Province de ce nom, qui est aujourd'hui annexée au Gouvernement de Sibérie. Elle est agréablement située sur la rive orientale du *Kama*. Cette riviere est célebre dans cette contrée du Monde. Elle prend sa source dans

(1) Capitale de la *Grande Permie*, sur la petite riviere d'*Usolka*, qui se jette dans celle de *Kama*, à une demi-lieue de la Ville.

le Nord, & reçoit dans son cours la *Parma*, la *Pilva*, la *Koyva*, & quantité d'autres rivieres, qui toutes ensemble forment un fleuve presqu'aussi grand que le *Volga*, dans lequel il se jette environ soixante werstes au-dessous de *Cazan*, où il perd son nom. Après avoir parcouru un grand espace de pays en tirant vers le Sud-Ouest, le *Kama* est détourné par le courant du *Volga*, vers le *Sud-Est*. Il fournit différentes especes de poissons. Ses bords sont couverts de champs & de pâturages, mais qui sont souvent interrompus par des bois, sur-tout au Nord. Ils sont remplis de différentes especes de gibier & de bêtes fauves naturelles au climat.

Solikamsky est célebre par ses sources d'eau salée. Elles appartiennent à mon ami le Baron de Stroganof, à qui le Czar les a cédées. Il en a tiré un si bon parti, qu'il peut fournir du sel, non-seulement à toute la Russie, mais

même en exporter dans les pays étrangers. Ce ſel eſt noirâtre, mais très-bon dans ſon eſpece.

Voici la maniere dont on le fait. On creuſe des puits dans la terre, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à un rocher ſalé, qui, dans ces cantons, eſt placé à une certaine diſtance de la ſurface de la terre, de même que le charbon l'eſt dans d'autres endroits. Dès que le puits eſt fini, il ſe remplit d'eau. On l'y laiſſe pendant un certain temps, afin qu'elle puiſſe s'imprégner d'une quantité ſuffiſante de ſel; après quoi on la tire avec des pompes & d'autres machines, & on la met dans de grandes chaudieres de fer, où on la fait bouillir juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance néceſſaire : l'eau s'évapore, & le ſel reſte au fond.

Voici une autre maniere de ſéparer l'eau ſalée de l'eau douce d'une riviere : elle eſt trop curieuſe pour la paſſer ſous

silence. L'eau des rivieres qui sont dans le voisinage est mêlée avec de l'eau salée, laquelle vient des fontaines qui ont leurs sources dans le rocher salé dont j'ai parlé, ou qui filtre à travers. Les habitans tâchent de découvrir les endroits où ces sources se vuident dans les rivieres, soit en plongeant, ou par telle autre voie. Cela fait, ils forment une espece de coffre d'environ quinze à vingt pieds en quarré, & d'une hauteur suffisante pour atteindre au fond de la riviere, de maniere cependant qu'une partie reste au-dessus de la surface de l'eau. Lorsque la glace est forte, ils enfoncent cette machine dans la riviere, au-dessus de l'endroit où sont les sources d'eau salée, & plantent des pilotis tout autour, pour empêcher que le courant ou la glace ne l'emportent. Ils tirent pendant l'hiver l'eau, la boue & le sable qui sont enfermés dans la machine, & l'enfoncent de plus en plus,

jusqu'à ce qu'elle ait pénétré dans le fond du canal de la riviere, & qu'il n'y ait plus de communication entre l'eau douce & l'eau salée. La machine se remplit de cette derniere, & l'on en extrait le sel de la maniere que j'ai dit ci-dessus.

Tout long & dispendieux qu'est ce procédé, les habitans l'exécutent avec autant de facilité que de promptitude; &, ce qui est encore plus extraordinaire, sans être guidés par aucun art, mais seulement par la force de leur génie. Le Baron occupe à ce travail quantité d'Ouvriers, & pourroit même en employer davantage, vu la quantité de bois qu'il y a dans le pays.

Lorsque le sel est fait, on le porte dans des greniers, jusqu'à ce que la saison permette de le transporter à *Moscow*, à *Pétersbourg*, ou ailleurs. Les barques que les Russiens employent pour cet effet & qu'ils appellent *Lodia*,

ſont d'une conſtruction toute particuliere. J'en ai vu de plus longues & de plus larges qu'aucun Vaiſſeau de haut bord que nous ayons en Angleterre, ſans qu'il entre aucun clou dans leur conſtruction. Elles ſont toutes à fond plat; elles ont un grand mât, & une voile proportionnée. Il faut ſix ou huit cents hommes pour les conduire Leur gouvernail eſt preſqu'auſſi long que la barque, & ſi peſant, qu'il faut quelquefois quarante ou cinquante hommes pour le remuer.

Je ne puis quitter *Solikamsky* ſans parler des Mines de fer qui ſont dans les environs; ſçavoir, à *Kathenaburg* & dans d'autres endroits de ce diſtrict, & qui produiſent un fer dont la qualité l'emporte peut-être ſur tous les autres. Ces Mines ont été portées à une grande perfection, par le ſçavoir & l'induſtrie infatigable de M. *Demidof*, à qui le Czar les a cédées, toujours prêt à en-

courager ceux qui forment des projets utiles au Public.

On m'a aſſuré qu'on pouvoit encore les perfectionner davantage. La Mine eſt très-abondante, & dans quelques endroits, peu profonde ; ce qui fait qu'on peut l'exploiter à peu de frais. Quant au bois, il n'y a point d'endroit au monde, où il y en ait davantage. D'ailleurs, on peut faire aller toutes les machines par le moyen de l'eau, & l'exporter à Peterſbourg & dans pluſieurs autres Provinces de la Ruſſie par la voye des rivieres.

On trouve dans ces Mines des pierres d'aimant de différente groſſeur. J'en ai vû de très-groſſes & de très-bonnes.

Il y a pluſieurs autres Mines de fer en Ruſſie ; par exemple, à *Tula*, *Olonitz*, &c. mais le métal eſt fort inférieur à celui de Sibérie. Il y a encore dans cet endroit de riches Mi-

nes de cuivre, dont on pourroit tirer un très-bon parti. La Mine n'eſt pas éloignée de la ſurface de la terre.

On trouve dans les environs de *Soli-Kamsky* le foſſile qu'on appelle lin incombuſtible, *Aſbeſtos*, dont on fait une toile que l'on blanchit en la jettant dans le feu, ſans qu'elle ſe conſume. Les anciens connoiſſoient cette ſorte de toile, & l'employoient à différents uſages.

C'eſt au hazard que l'on doit la découverte de ce foſſile curieux. Voici comment la choſe ſe paſſa. Un chaſſeur voulant tirer une piéce de gibier, & n'ayant pas de quoi bourrer ſon fuſil, apperçut dans le bois une groſſe pierre couverte d'une eſpéce de duvet qui reſſembloit à du fil. Il le roula entre ſes doigts, & il lui parut propre pour cet uſage; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit, après avoir tiré, que la poudre n'avoit produit aucun

effet sur la bourre ! Cela excita sa curiosité au point qu'il alluma un grand feu, & y jetta l'*Asbestos*; mais il le retira sans qu'il fût endommagé. Il en fut si effrayé, qu'il crut que le diable avoit prit possession de ce fossile. De retour chez lui, il raconta ce qui lui étoit arrivé au Curé de sa Paroisse, lequel en fut surpris lui-même, & voulut en faire l'expérience; il la répeta si souvent qu'à la fin le secret se divulgua.

Le froid est beaucoup plus fort à *Solikamsky* que dans d'autres endroits plus près du Nord; ce que j'attribue a l'éloignement où est cette Ville de l'Océan.

Le dix Décembre, l'Ambassadeur prit des chevaux de poste, & partit pour *Tobolsky*, ordonnant à ceux qui conduisoient son bagage de venir l'y joindre comme ils le jugeroient à propos. Nous arrivâmes vers la minuit à un Village appellé *Martinsky*, où ayant relayé, nous arrivâmes aux montagnes

appellées *Verchatursky-Gory*, où nous trouvâmes que la neige étoit fort haute, & le froid très-vif. Nous continuâmes notre route, montant & descendant ces montagnes hautes & escarpées pendant quinze heures. On trouve dans les vallées qui sont susceptibles de culture, quantité de Villages très-peuplés. Dans les endroits où l'on a coupé les bois, on découvre, nonobstant la rigueur de la saison, un paysage admirable.

Ces montagnes séparent la Russie de la Sibérie. Elles forment une chaîne du Nord au Sud, laquelle incline quelque peu vers l'Est & l'Ouest. Elles sont entierement couvertes de différentes especes de sapin, de larix, de bouleaux & d'autres arbres naturels au climat, & remplies de quantité de bêtes fauves. J'ignore quelle est leur longueur du Nord au Sud; mais je crois qu'elles ont environ quarante milles

de large. Il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi hautes que celles que j'ai vues en Perse & dans d'autres endroits.

Au sortir de ces montagnes, nous entrâmes le onze dans un Pays entremêlé de plaines & de côteaux, & parsemé de bois, de Villages, de champs & de prairies, & nous arrivâmes le soir à une Ville nommée *Verchaturia*, de *verch* qui signifie haut, & *Tura* qui est le nom de la riviere sur laquelle elle est située. Cette riviere est navigable, elle prend son cours vers l'Orient, & se jette dans le *Tobol. Verchaturia* est agréablement située sur une éminence, & fortifiée d'un fossé & de palissades. Elle est gouvernée par un Commandant, qui est à la tête d'une garnison composée de quelques troupes régulieres, & de Cosaques. Ce qui la rend considérable, est qu'elle est une Ville frontiere, & qu'il faut absolument y passer pour entrer de la

Russie dans la Sibérie. Il y a une Douane où les Marchands sont obligés de déclarer l'argent & les Marchandises qu'ils portent dans la Sibérie, ou de celle-ci dans la Russie. Les droits y sont de dix pour cent. Quoique cet impôt paroisse exorbitant, il est cependant moderé, eu égard aux profits que l'on fait; outre qu'il ne s'étend que sur l'argent qu'on emploie dans le Commerce, chaque Marchand ayant la liberté de porter celui dont il a besoin pour sa dépense, sans payer aucun droit.

Le pays qui est aux environs de *Verchaturia* est habité par une espece de peuple appellé *Vogullitz*, lequel differe par son langage, son habillement & ses mœurs, de toutes les autres nations que j'ai vues. Il ressemble par ses traits & sa taille aux *Tzoowashiens* qui habitent autour de *Cazan*:

Ils ont quelque idée confuse de la Divinité, & ont parmi eux certains Magiciens qu'ils appellent *Shamans*, pour lesquels ils ont une vénération singuliere. J'aurai occasion d'en parler dans la suite. Les *Vogullitz* ne connoissent point l'Agriculture, vivent dans les bois sous des hutes, & subsistent de la chasse & de la pêche. Ils sont très-civils & très-humains, mais peu nombreux ; ce qui vient peut-être du peu de commerce qu'ils ont avec leurs voisins. L'Archevêque de *Tobolsky* en a converti plusieurs, qui commencent maintenant à bâtir des maisons & à vivre en société, & il y a tout lieu d'espérer que les autres ne tarderont pas à suivre leur exemple; mais cela dépend du zele du Clergé & des Gouverneurs des Provinces. J'ai été les voir plusieurs fois, pour m'informer de leur origine, & de la maniere dont ils s'étoient établis dans

ces cantons ; mais je n'ai jamais pu en tirer aucune réponſe ſatisfaiſante.

Avant que d'entrer en Sibérie, il eſt à propos que je rapporte en peu de mots la maniere dont ce vaſte pays fut découvert par les Ruſſes.

Au commencement du dernier ſiècle, un certain Coſaque du *Don*, nommé *Yarmak-Timotheovitz*, ayant été obligé de quitter ſon pays, & ne ſçachant comment ſubſiſter, s'aſſocia avec quelques brigands, & ſe mit à voler ſur les grands chemins. Il devint en peu de temps très-fameux & très-puiſſant : car il ne voloit que les riches; &, par une générosité peu commune aux gens de ſa profeſſion, il donnoit aux pauvres de quoi vivre. Il ne tuoit ni ne bleſſoit jamais perſonne qu'à ſon corps défendant. Cette conduite lui acquit une ſi grande réputation, que tous les vagabonds & les gens ſans aveu s'enrôlerent ſous ſes enſeignes, ravis d'avoir à leur

tête un Chef auſſi brave & auſſi intrépide. Il ſe rendit à la fin ſi redoutable, que les Gouverneurs des Provinces méridionales envoyerent quelques troupes pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. En ayant été informé, il abandonna le pays; & s'étant emparé de quelques bateaux qui étoient ſur le Volga, il ſe mit à pirater ſur ce fleuve. Ayant de nouveau été attaqué, il traverſa la mer *Caſpienne*, & ſe retira ſur la frontiere de Perſe, où il vécut quelque temps en qualité de Marchand. Les Perſans ayant ſçu qui il étoit, l'obligerent à ſe retirer. Il retourna ſur le Volga, où il ſe ménagea un peu mieux qu'auparavant. Il ſe cachoit ſouvent dans les bois & les Villages; &, comme il ne manquoit point d'argent, il payoit généreuſement ce donti avoit beſoin. Cependant, comme il prévit qu'il ne pouvoit être longtemps caché à la tête d'une ſuite auſſi nombreuſe, il prit le parti d'abandon-

ner le Volga, & de remonter le *Kama*, qui étoit alors peu fréquenté, tant par les Russes que par les autres Nations. Il espéroit se procurer une retraite sûre pendant l'hyver. *Yarmak*, à la tête de deux cents hommes, remonta donc le *Kama*; mais la glace les arrêta à quelque distance d'un gros Village qui appartient aujourd'hui au Baron de Stroganof. Les habitans, effrayés de leur venue, & se trouvant hors d'état de leur résister, prirent le parti de les recevoir chez eux, & de leur faire bon accueil. *Yarmak* leur demanda seulement des provisions & des logemens pour passer son hyver, les leur paya argent comptant, & leur promit de s'en retourner au printems. En conséquence de cette déclaration, on lui laissa passer tranquillement son hyver dans ce lieu écarté; mais craignant, lorsque l'été fut venu, d'être découvert par le Gouvernement, après avoir été quelque temps

indécis fur la route qu'il devoit prendre, il prit le parti de traverfer les montagnes de *Verchaturia*, & de gagner vers l'Eft, dans l'efpoir de trouver quelque pays inhabité, ou du moins une retraite fûre.

Etant arrivé à la riviere de *Tur*, & l'ayant trouvée navigable, il conftruifit un nombre de canots fuffifans pour fa troupe; il defcendit la riviere, & après trois jours de marche, il découvrit plufieurs Villages de Tartares Mahométans, dont les habitans furent extrêmement furpris de voir arriver chez eux des étrangers dont ils n'avoient jamais ouï parler. *Yarmak* s'étant informé de la fituation & du Gouvernement du pays, continua fa route jufqu'à la riviere de *Tobol*, où il trouva les Villes peuplées & le terrein parfaitement bien cultivé. Le *Cham* des Tartares, effrayé de fa venue, affembla un corps nombreux de cavaliers & de fantaffins

armés d'arcs, de flèches, de dards, & autres armes ſemblables : notre Aventurier eut avec eux pluſieurs eſcarmouches, dans leſquelles il leur tua beaucoup de monde avec ſes armes à feu, que les Tartares ne connoiſſoient point. Ces derniers furent auſſi effrayés à la vue des Ruſſes & de leurs armes, que les habitans du Méxique le furent à l'arrivée des Eſpagnols dans l'Amérique, à laquelle la Sibérie reſſemble à pluſieurs égards.

Yermak s'appercevant que le nombre de ſes ennemis augmentoit à meſure qu'il approchoit de la réſidence du *Cham* des Tartares, ayant perdu pluſieurs de ſes gens, & la plus grande parti de ſes munitions, & n'ayant aucun lieu de retraite où il pût paſſer l'hyver, qui eſt fort long dans ces cantons-là, prit enfin le parti de ſe retirer. Il prit donc ſa route vers le Couchant juſqu'aux rivieres de *Tobol* & de *Tur*; mais

les Tartares ne lui donnerent aucun relâche, & le harcelerent continuellement de dessus le rivage. Il se sauva avec quelques-uns de sa suite, avec un butin considérable, & retourna au Village où il avoit passé l'hyver précédent. Les habitans le voyant revenir chargé de riches fourrures & d'autres dépouilles de prix, lui firent un très-bon accueil. *Yarmak* les récompensa généreusement, & partagea son butin à ceux qui l'avoient reçu avec tant d'hospitalité dans sa disgrace.

Notre Aventurier commença à réfléchir sur le malheur de son état. Il considéra que son séjour ne pouvoit être long-temps ignoré, qu'il y auroit de l'imprudence à lui d'attaquer de nouveau les Tartares avec une poignée de monde, sans armes & sans munitions, & il prit la résolution de se soumettre à la clémence de Sa Majesté Czarienne, dans l'espoir d'obtenir sa grace & celle

de ſes complices, en lui propoſant la conquête du riche pays qu'il venoit de découvrir. Il communiqua ſon projet à la Cour, par l'entremiſe d'un ami (1), & on le trouva trop important pour le négliger. En un mot, on conduiſit *Yarmak* à Moſcow ſous bonne eſcorte, où il expoſa toute l'affaire. Il demanda pardon à S. M. & la pria de lui donner un corps de troupes, lui promettant d'en rendre bon compte, & de lui procurer une glorieuſe conquête. Le Czar lui accorda ſon pardon, approuva l'expédition qu'il méditoit, & donna ordre qu'on lui fournît des troupes. Elles ſe rendirent à *Solikamsky*, & y paſſerent l'hyver pour y faire les préparatifs pour

(1) M. Iſbrantides prétend que ce fut M. *Stroganof* qui demanda ſa grace à la Cour. Les gens de *Yarmak* lui avoient défriché une eſpace de terrein d'environ 70 milles de longueur. *Yarmak* crut avoir aſſez mérité ſa bienveillance pour exiger de lui qu'il le remît dans les bonnes graces du Czar.

l'expédition qu'elles devoient entreprendre au printems ſuivant.

Durant cet intervalle, *Yarmak* ſe conduiſit avec autant de prudence que d'activité, & donna des preuves de la grandeur de ſon génie. Il raſſembla le peu de monde qui lui reſtoit, & en forma un corps, ſur lequel il pouvoit compter dans toutes les occaſions.

Lorſque la ſaiſon fut venue, les troupes partirent de la Sibérie, & étant arrivées dans la partie inhabitée du pays, elles trouverent pluſieurs corps de Tartares ſous les armes, prêts à leur diſputer le paſſage, & quantité de bateaux ſur les rivieres, remplis de gens armés. Le Cham des Tartares lui-même étoit ſur un de ces Vaiſſeaux. L'expédition ne fut pas longue, & ſon iſſue répondit à l'attente des Ruſſes. Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence quelques particularités de la derniere action.

Comme les Russes poursuivoient les Tartares, il y eut un combat sur la riviere *Irtish*. *Yarmak* ayant apperçu la barque sur laquelle étoit le Cham, s'avança avec sa troupe pour aller à l'abordage: il voulut sauter de sa barque dans une autre; mais il tomba dans la riviere & se noya, au grand regret de ceux qui le suivoient. C'est ainsi que périt le pauvre *Yarmak*. Les Russes remporterent une victoire complette; le brave Cham des Tartares perdit lui même la vie dans la mêlée. Son fils & le reste de la Famille Royale furent envoyés à *Moscow*, où le Czar les reçut honorablement, & les traita conformément à leur qualité. Il accorda au Prince un domaine considérable en Russie, dont ses descendans jouissent encore aujourd'hui avec le titre de *Sibirsky-Czarovitz*, ou Prince de Sibérie; traitement infiniment plus noble & plus généreux que celui qu'ont éprouvé les

Monarques du Méxique & du Pérou de la part de leurs Conquérans.

Le onzième Décembre nous partîmes de *Verchaturia* par une neige très-abondante. Le temps étoit très-froid, & l'air extrêmement ſerein.

Nous arrivâmes le lendemain à un gros Village, dont les environs étoient habités par quelques Tartares *Vogalitz*, & le 13, nous arrivâmes à la Ville d'*Epantshin*. Le pays compris entre *Verchaturia* & cette derniere, eſt preſque tout couvert de bois. Les Villages ſont entourés de grandes plaines abondantes en grains & en pâturages. Les beſtiaux y ſont en très-bon état; ſur-tout les chevaux, qui, étant de race Tartare, ſont plus grands & mieux faits que les chevaux ordinaires, & propres aux différens uſages auxquels ont veut les employer.

Epantshin n'eſt qu'une petite Ville fortifiée avec un foſſé & des paliſſades,

où il y a quelques soldats en garnison. Elle étoit autrefois exposée aux incursions des Tartares appellés *Kossatshy-Orda*, & *Kara-Kalpacks*; mais les Russes ont si bien fortifié leurs frontieres, que ces brigands n'osent plus se présenter. Les uns & les autres sont Mahométans: ils campent continuellement sous des tentes, avec leurs troupeaux, dans le désert: ils sont très-nombreux, & soumis à différens Chefs, qu'ils appellent *Batteer*, ou Héros. Ce sont eux qui les choisissent, & ils prennent toujours ceux qui se sont le plus distingués par leurs exploits militaires. Ils sont continuellement en guerre avec les *Kalmoucks* qui habitent le long du *Volga*, de même qu'avec les autres voisins. Ils ne sçauroient faire face à des troupes reglées; & lorsqu'on les attaque, ils se retirent, dans le désert, avec leurs familles & leurs troupeaux, où il n'y a que des gens accoûtumés à leur

maniere de vivre qui puissent les suivre.

Le pays des *Kara-Kalpacks*, ou *Bonnets noirs*, ainsi appellés d'une espèce de bonnet noir fourré de peau d'agneau noir, est situé au Sud-Ouest vers le *Volga*. Celui des *Kossatshy-Orda* s'étend au Sud-Est jusqu'à la riviere *Irtish*. J'aurai occasion de parler du cours de cette riviere.

Nous arrivâmes le 14 à une grande Ville appellée *Tuméen*, située sur la rive septentrionale de la riviere *Tuma*, qui lui a donné son nom. Ses bords sont hauts & escarpés, & on la passe sur un pont de bois. Elle prend sa source au Couchant, & reçoit dans son cours la *Tura* & plusieurs autres rivieres. Elle continue à couler vers l'Est, & se jette dans le *Tobol* où elle perd son nom.

Le pays situé entre *Epantshin* & *Tuméen* est plus découvert & mieux peuplé que celui qui est à l'Occident de ces Villes. Car, outre les Russes, qui com-

posent la plus grande partie des habitans, on trouve plusieurs autres Villages peuplés par les descendans des anciens Mahométans, qui étoient natifs du pays. Ces Tartares subsistent de l'Agriculture, & passent leur vie exempts de peines & de soucis, dans le libre exercice de leur Religion & de leurs autres priviléges.

Tuméen est une jolie Ville, très bien fortifiée. Les rues y sont larges, & les maisons alignées au cordeau. Les environs sont couverts de bois, & entremêlés de Villages, de champs & de prairies, & l'on y trouve quantité de provisions. On y fait un trafic considérable de fourrures, particulierement de peaux de renards & d'écureuils ; mais elles sont moins estimées que celles des contrées qui sont à l'Orient.

Nous partîmes le quinze au matin de cette Ville, côtoyant le *Tuma* jusqu'à la riviere de *Tobol*, que nous

traverſâmes, & nous continuâmes notre route le long de la rive orientale, à travers un pays très-beau & bien peuplé. Quoique le froid fût toujours très-violent, il étoit cependant moins vif & moins perçant qu'à *Solikamsky*; ce qui vient de ce que le pays eſt moins couvert & mieux cultivé. Le terrein qui eſt de l'autre côté de la riviere eſt plat, marécageux & couvert de bois de haute futaie.

Le ſeize, vers midi, nous découvrîmes la Ville de *Tobolsky*, quoique nous en fuſſions éloignés d'environ vingt milles d'Angleterre. Elle eſt ſituée ſur une hauteur ſur le bord du *Tobol*. Ses remparts ſont récrépis; ce qui, joint aux croix & aux dômes des Egliſes, qui ſont dorés, forme un très-beau coup-d'œil. Nous arrivâmes à deux heures après midi à *Tobolsky* Capitale de cette vaſte Province, & la réſidence du Gouverneur. Nous fûmes

loger dans la grande rue qui aboutit au Palais du Gouverneur & à celui de la Justice.

Nous fîmes depuis *Tumen* à *Tobolsky* environ deux cent-cinquante werstes dans l'espace de trente heures. Les traîneaux sont les meilleures voitures dont on puisse se servir pour voyager sur la neige. On peut s'y tenir assis, ou couché, selon qu'on le juge à propos.



CHAPITRE II.

Notre séjour à Tobolsky. Observations sur les Kalmoucks, &c. Nous continuons notre route jusqu'à Tomsky.

TOBOLSKY (1) est situé au cinquante-huitiéme degré quarante minutes de latitude septentrionale, au confluent de l'*Irtish* & du *Tobol*. Cette derniere riviere lui a donné son nom. Toutes deux sont navigables plusieurs cen-

(1) *Tobolsky* est la Capitale de la Sibérie. Son Gouvernement s'étend au Midi, depuis les montagnes de *Verchaturia*, jusqu'au fleuve *Oby*, le pays de *Baraba* compris; à l'Orient jusqu'à la Samoïede; à l'Occident, jusqu'au pays d'*Ussa*, & à la riviere de *Suzarraia*; & au Nord, jusqu'au pays des *Ostiacks*.

taines de milles au-dessus de cette Ville. L'*Irtish*, après avoir reçu le *Tobol*, devient un grand fleuve qui va se jetter dans l'*Oby*. Les Russes ont choisi cette situation préférablement à toute autre à cause de sa force & de sa beauté. Les Princes Tartares faisoient autrefois leur résidence dans une Ville qui est environ à trente werstes au Midi de *Tobolsky*, laquelle est tombée en ruines.

Tobolsky est fortifié d'un rempart de briques avec des tours quarrées & des bastions de distance en distance, & fourni de quantité de munitions de guerre. Au dedans de la Ville sont le Palais du Gouverneur, les Cours de Justice, plusieurs Eglises bâties de briques, entr'autres la Cathédrale & le Palais de l'Archevêque. La rue du rempart, sur-tout du côté du Midi, est des plus admirables. Le pays situé à l'Ouest est plat, & couvert de bois

de haute futaie. La Ville eſt preſque toute habitée par des Ruſſes, qui exercent différentes profeſſions, parmi leſquels il y a des Marchands très-riches, & qui font un grand commerce ſur les frontières de la Chine, & dans différens autres cantons de la Ruſſie.

Ceux-ci logent pour la plûpart au haut de la Ville. Les Fauxbourgs ſont au bas, le long de la riviere : il y a pluſieurs grandes rues appellées les *rues des Tartares*, parce qu'elles ſont habitées par leurs deſcendans, leſquels, ici comme ailleurs, jouiſſent du libre exercice de leur Religion, & de pluſieurs immunités. Ils reſſemblent par leur figure, leur langue & leurs mœurs aux Tartares de *Cazan* & d'*Aſtrachan*. Leurs maiſons ſont proprement tenues. Ils ſont très-affables envers les étrangers, & fort honnêtes gens ; ce qui fait que les autres commerçans ont

beaucoup de confiance en eux. Outre les fortifications dont j'ai parlé ci-dessus, les Fauxbourgs sont entourés d'un fossé & de palissades.

Pendant que nous étions à *Tobolsky*, M. Petrof Solovoy, Capitaine aux Gardes, commandoit en Sibérie en qualité de Vice-Gouverneur. Le Gouverneur en chef, le Kneaz Gagarin, avoit été disgracié & rappellé; & son successeur, le Kneaz Aléxis Michaylovitz Cherkasky n'étoit point encore arrivé.

Nous trouvâmes dans cette Ville, de même que dans les autres où nous passâmes, plusieurs Officiers Suédois de distinction, entr'autres M. Dittmar, Secrétaire de Charles XII, Roi de Suede. Il étoit natif de Livonie, & également estimé pour sa probité & sa capacité. Ils avoient la permission d'aller à la chasse & à la pêche, & même de voyager dans les autres Villes

pour voir leurs compatriotes. Quant à moi, je regarde comme une grande faveur que le Czar les eût relégués dans ces cantons, vû qu'ils y vivoient à peu de frais, & qu'ils y jouiſſoient de toute la liberté dont peuvent jouir des perſonnes qui ſe trouvent dans ces circonſtances.

On obſervera que les priſonniers Suédois qu'on avoit diſperſés dans les différentes Villes de cette Province, n'ont pas peu contribué à civiliſer les habitans, & qu'ils y ont introduit des Arts & des Sciences dont, avant eux, on n'avoit aucune connoiſſance.

Comme la plûpart avoient reçu une éducation honnête, ils jugerent à propos, pour adoucir l'ennui de leur captivité, de s'appliquer à l'étude des Sciences & des Arts, particulierement de la Muſique, & de la Peinture, dans laquelle quelques-uns firent des progrès très-rapides. J'aſſiſtai à quelques-

uns de leurs concerts, & ne fus pas peu ſurpris de trouver de ſi habiles Muſiciens dans une contrée auſſi éloignée du commerce des autres hommes.

Ils s'amuſoient quelquefois à montrer le François, l'Allemand, la Muſique, la danſe, &c. aux jeunes gens de condition de l'un & de l'autre ſexe; ce qui leur avoit procuré des amis parmi les gens de diſtinction; circonſtance également utile & honorable à des gens qui ſe trouvent dans pareille ſituation.

Il y a toujours à *Tobolsky* environ cinq à ſix mille hommes de troupes régulieres, tant Cavalerie qu'Infanterie, indépendamment des troupes irrégulieres. Cette garniſon, jointe à la force naturelle de la Place, la met à couvert des incurſions des Tartares qui habitent dans le voiſinage.

Les bois & les champs qui ſont aux

environs de *Tobolsky* ſont remplis de toutes ſortes de gibier, entr'autres, de coqs de Limoge, de coqs de bruyere & de gelinottes. Ces dernieres ſont auſſi groſſes que des perdrix; leur chair eſt blanche & très-délicate. Il y a une autre eſpece de gelinotte, qui eſt un peu plus groſſe, & qui a les pattes velues; elle devient blanche en hyver comme une colombe. Les perdrix y ſont auſſi très-communes; mais, à l'approche de l'hyver, elles paſſent dans des climats plus tempérés. Il y a auſſi quantité de bécaſſes & de bécaſſines, qui s'en retournent en automne après avoir pondu. Il n'y a pas de pays au Monde où il y ait une plus grande varieté d'oiſeaux aquatiques & d'oiſeaux de paſſage. On peut voir dans mon Journal de Perſe la quantité qu'il y en a ſur les bords de de la mer *Caſpienne*.

On y trouve auſſi pluſieurs eſpeces de petits oiſeaux de la groſſeur d'une

alouette, entr'autres ceux qu'on appelle oiseaux de neige. Ils fondent par troupes dans la Sibérie en automne, & y restent jusqu'au printems. La plûpart sont aussi blancs que la neige. Il y en a de tachetés & de bruns. Ils passent pour être extrêmement délicats.

J'ai vû aussi un autre petit oiseau à peu près de la grosseur d'une grive, dont les ailes & la queue sont mêlées de plumes rouges & jaunes, & qui a sur la tête une hupe de plumes noires, qu'il lève & baisse comme il lui plaît. Ce sont des oiseaux de passage; & comme on ne les trouve dans aucun endroit de l'Europe ni de l'Asie, il y a tout lieu de croire qu'ils viennent, de même que les oiseaux de neige en Sibérie, des contrées septentrionales de l'Amérique. Cette conjecture paroîtra assez probable, si l'on fait attention que ces oiseaux ne sont pas extrêmement forts, & ne volent

pas aussi loin qu'on se l'imagine.

On trouve dans les bois différentes espèces de bêtes fauves, comme des ours (1), des loups, des lynx, plusieurs sortes de renards, d'écureuils, d'hermines, de martres-zibelines, des martres & des rosiomacks appellés par les Allemands *Feel-Frefs*. Les fourrures y sont meilleures que dans aucun autre pays. Les hermines se tapissent dans la terre, & on les prend avec des piéges auxquels on attache un morceau de viande; mais on ne les prend qu'en hyver, parce qu'elles sont entierement blanches, & que la fourrure en est meilleure. La plûpart sont brunes en été; aussi ne les tue-t-on

(1) Les eurs de ce pays sont extrêmement forts. Il y en eut un à *Samaroskoiam*, qui, ayant forcé la porte d'une écurie, dans laquelle il y avoit des vaches, en saisit une, qu'il embrassa avec ses pattes de devant, & se mit à courir chargé de sa proie.

point, parce que leur peau eſt peu eſtimée. On trouve auſſi dans les rivieres & les lacs quantité de loutres, dont les fourrures rapportent un profit conſidérable. On prend aujourd'hui très-peu de martres-zibelines dans ce canton: on prétend que la fumée les fait fuir; ce qui me paroît aſſez vraiſemblable: mais je croirois plutôt que cela vient de ce qu'on leur donne la chaſſe dans les forêts du Nord, parce que leurs peaux ſe vendent mieux.

Les forêts de la Sibérie fourmillent de gibier. On y trouve des élans, des rennes, des chevreuils & une quantité prodigieuſe de lièvres, qui deviennent blancs en hyver, & reprennent leur couleur naturelle en été. On les prend plutôt pour leur peau que pour leur chair, dont on fait très-peu d'uſage. On ſe ſert de filets pour cet effet. Les Marchands achetent leurs peaux, & les envoyent à *Pétersbourg* & dans

d'autres ports, d'où on les exporte en Angleterre & en Hollande où on les emploie dans la fabrique des chapeaux.

Après avoir décrit les animaux terrestres, il ne me reste plus qu'à parler des poissons. Je crois qu'il y a peu de pays au monde qui soit mieux arrosé, & où il y ait un si grand nombre de lacs & de rivieres navigables que dans la Sibérie, & peu de lacs & de rivieres qui produisent une aussi grande quantité d'excellens poissons que celles de cette contrée. Outre l'éturgeon, le poisson blanc, le sterlet, & d'autres que l'on trouve dans le *Volga*, & les autres rivieres de Russie, il y a plusieurs especes qui sont particulieres à cette partie du Monde; entr'autres le *muchsoon*, qui est à-peu-près de la grosseur d'une carpe, & fort estimé des personnes qui ont le goût délicat.

Le Pays situé au Midi de *Tobolsky*

eſt extrêmement fertile en froment, riz, orge, avoine, &c. Les beſtiaux y ſont auſſi très-nombreux, & on les nourrit en hyver avec du foin. En un mot, on y trouve toutes ſortes de denrées. On peut voir par tout ce que je viens de dire que *Tobolsky* n'eſt pas un endroit auſſi déſagréable qu'on ſe l'imagine. Quelle que puiſſe être l'opinion des hommes, il eſt du devoir d'un voyageur de décrire les lieux & les choſes dont il parle ſans partialité, & de les repréſenter telles qu'elles ſont; & c'eſt à quoi je me ſuis principalement attaché.

Le Capitaine *Tabar*, Officier Suédois, travailloit dans le temps que j'étois à *Tobolsky* à une hiſtoire de la Sibérie. Il eſt très-capable d'une pareille entrepriſe; & ſi jamais elle paroît, elle ſera auſſi curieuſe qu'utile & amuſante.

Avant que de quitter *Tobolsky*, je trouve à propos de dire un mot de la

fameuſe riviere *Irtiſh* qui paſſe dans cette Ville. Elle prend ſon cours vers le Nord, en tirant un peu vers l'Orient: elle forme un courant très-fort, mais très-uni, & arroſe quantité de petites Villes & Villages; elle reçoit pluſieurs petits torrents, & une groſſe riviere appellée *Konda*; après quoi, continuant ſon cours vers l'Orient, elle ſe jette dans l'*Oby* à *Samariofsky-yamm*, Ville ſituée à environ ſix cent werſtes au-deſſous de *Tobolſky*.

L'*Irtiſh* prend ſa ſource dans un grand lac appellé *Korzan*, dans un pays montagneux, environ à 1500 werſtes au Midi de *Tobolsky*. Les environs de ce lac ſont habités par les Kalmoucks noirs, peuple puiſſant & nombreux, gouverné par un Prince appellé *Kontayſha*. C'eſt d'eux que ſont deſcendus les Kalmoucks du *Volga*. L'*Irtiſh*, après avoir parcouru pendant pluſieurs

milles un pays montagneux & couvert de bois, traverſe une plaine fertile, habitée par les Kalmoucks, & ſe rend à une maiſon appellée *Sedmy-Palaty*, ou les ſept chambres, laquelle eſt à la droite en deſcendant la riviere. On eſt ſurpris de trouver un édifice auſſi régulier au milieu d'un déſert. Quelques Tartares prétendent qu'il fut bâti par Tamerlan, qu'ils appellent *Temir-Ack-Sack*, ou *Lame-Temyr*; d'autres, *Gingéez Chan*. Cet édifice, autant que j'ai pû le ſavoir, eſt bâti de briques ou de pierres, & ſubſiſte encore dans ſon entier. Il eſt compoſé de ſept appartemens, ce qui lui a fait donner le nom de *ſept Palais*. Pluſieurs de ces appartemens ſont tapiſſés de bandes de papier verniſſé, ſur lequel il y a des caractères en or. Quelques-unes de ces bandes ſont noires; mais la plûpart ſont blanches. Les caractères ſont écrits dans la langue des *Tonguſts*,

ou *Kalmoucks*. Pendant que j'étois à *Tobolſky*, je rencontrai dans la rue un ſoldat qui tenoit de ces bandes de papier dans ſes mains, que je lui achetai à très-bon marché. Je les ai conſervées juſqu'à mon retour en Angleterre, où je les diſtribuai à quelques-uns de mes amis, entr'autres au ſçavant Antiquaire M. Hans Sloane, qui leur a donné place dans ſon cabinet.

Le Czar Pierre I envoya deux de ces bandes à l'Académie Royale de Paris, qui lui en renvoya la traduction que j'ai vue dans le cabinet de Péterſbourg. L'une contenoit un ordre au *Lama*, & l'autre une eſpèce de priere à Dieu. Je ne déciderai point ſi la traduction eſt fidelle ou non. Les Tartares regardent ces écrits comme ſacrés ; auſſi ont-ils grand ſoin de les conſerver. Il pourroit très-bien ſe faire

qu'ils continssent quelque ancien monument historique. Au-dessus de *Sedmy-Palaty*, vers la source de l'*Irtish*, on trouve sur les montagnes & dans les vallées la meilleure rhubarbe qui soit au monde; elle y vient sans culture.

A plusieurs journées des sept Palais, en descendant l'*Irtish*, on trouve sur la riviere occidentale une vieille tour nommée *Kalbazinsha - Bashna*, ou la tour de *Kalbazin*. Au-dessous, sur la droite, est le lac *Yamishoff*, où les Russes ont bâti un petit Fort pour protéger ceux qui recueillent le sel qui s'y forme à l'aide de la chaleur du soleil. On y en ramasse une grande quantité, & on le transporte par la riviere à *Tobolsky* & dans plusieurs autres endroits. Ce Fort ayant donné de la jalousie au *Kontaysha*, il envoya un Ambassadeur au Gouverneur de la Sibérie, pour le prier de le faire démolir. Sur le refus que celui-ci en

fit, il en vint à une rupture, dont le temps nous apprendra les ſuites.

On trouve plus bas un autre établiſſement des Ruſſes, appellé *Shelezinſky*, d'un petit ruiſſeau de ce nom qui paſſe auprès. Un peu au deſſous eſt *Omuska*, Ville conſidérable qui tire pareillement ſon nom d'une riviere. Ces deux Villes ſont ſituées ſur la rive orientale de l'*Irtiſh*. On paſſe par pluſieurs endroits peu conſidérables avant que d'arriver à *Tara*, petite Ville ſituée ſur le chemin de *Tobolſky* à *Tomſky*, & par une contrée appellée *Baraba*, dont je parlerai à meſure que j'avancerai vers l'Orient.

On trouve entre *Tara* & *Tobolſky* quelques petites Villes & pluſieurs Villages habités par des Tartares Mahométans. Le pays fournit quantité de bled, de beſtiaux & de pâturages.

J'ai décrit le cours de l'*Irtiſh* juſ-

qu'à *Tobolsky*, & de-là jufqu'au fleuve *Oby* où il fe jette. Comme je n'ai plus rien à dire fur cette Ville, non plus que fur fes environs, je continuerai ma route vers l'Orient ; mais avant que de quitter cet endroit, je vais rapporter quelques particularités relatives au *Kontayfha* ou Prince des *Kalmoucks*, dont j'ai parlé ci-deffus. J'ai d'autant plus de penchant à le faire, que je les ai apprifes de perfonnes qui avoient été dans le pays, & qui avoient vu ce Prince ; mais fur-tout d'un Gentilhomme de beaucoup d'efprit, qui poffede une charge publique dans cet endroit, & que le défunt Gouverneur de *Sibérie* a fouvent chargé de diverfes commiffions auprès de lui.

Les terres de ce Prince font bornées par trois des plus puiffans Empires qui foient au monde : au Nord, par la Ruffie ; à l'Orient, par la Chine ; & au

Midi par l'Empire du *Grand Mogol.* Il est séparé des deux premiers par des plaines désertes; & du troisiéme, par des montagnes inaccessibles. Du côté du Sud-Ouest, ses frontieres s'étendent jusqu'à la *Bucharie.* C'est un Prince très-puissant, qui peut mettre sur pied cent mille hommes de cavalerie armés d'arcs, de flèches, de lances & de sabres, & tous bons soldats. Il a plus de chevaux à son service qu'aucun Prince que je connoisse, si l'on excepte le *Czar* & l'Empereur de la Chine. Ces Tartares campent toute l'année, changeant de demeure selon que le besoin ou l'inclination les y porte. Cette façon de vivre est la plus ancienne & la plus agréable. C'est un plaisir de leur entendre déplorer le malheur de ceux qui sont toujours confinés dans le même endroit, & obligés de subsister de leur travail; ce qu'ils regardent

comme le dernier degré de l'esclavage.

Le *Kontaysha* a toujours quelques milliers de ses Sujets campés autour de lui, qui le traitent avec beaucoup de respect & de vénération. Il est vrai aussi, & on lui doit cette justice, qu'il est extrêmement attentif aux intérêts de son peuple, & qu'il leur rend une justice aussi exacte que s'ils étoient ses propres enfans.

Les *Kalmoucks* ne sont pas aussi sauvages qu'on le pense, & l'on m'a assuré que l'on pouvoit voyager dans leur pays avec autant de sûreté que dans aucun autre.

Le *Kontaysha* reçoit les Députés du Gouverneur de Sibérie, sur le même pied que les Ambassadeurs des Princes étrangers, & les traite en conséquence; par où l'on peut voir le respect que ces Princes Orientaux ont pour le Czar, puisqu'ils regardent le Gou-

verneur de Sibérie comme un Souverain. Voici les cérémonies qu'ils observent dans ces occasions.

Le Député, de même que tous les gens de sa suite, sont admis dans la tente où le *Kontaysha* est assis avec la Reine & ses enfans autour de lui. Il les fait asseoir sur des tapis ou des nattes; car les *Kalmoucks*, de même que la plûpart des Asiatiques, ne se servent point de chaises. On leur sert du thé avant le dîner, & après qu'il est fini, le *Kontaysha* renvoie le Député d'une maniere amicale, lui disant qu'il l'enverra chercher le lendemain pour recevoir la réponse à la lettre que le Gouverneur lui a écrite; ce qu'il exécute ponctuellement. Cette lettre est écrite d'un style simple & concis; car les Tartares en général écrivent avec beaucoup de brieveté & de clarté. J'ai vû plusieurs de leurs lettres, & elles m'ont plû extrêmement. On n'y

voit point des ces préambules ennuyeux, ni de ces répétions inutiles, qui ne servent qu'à dégoûter le lecteur.

L'Empereur de la Chine eut, il y a quelques années, la guerre avec le *Kontaysha* au sujet de quelques Villes de ses frontieres, dont le dernier s'étoit emparé, & sur lesquelles il soutint ses prétentions à la tête d'une armée formidable. L'Empereur envoya contre lui une armée de 300000 hommes, commandée par son quatorzième fils, qui passe pour le meilleur Général de son Empire. Nonobstant la supériorité du nombre, le *Kontaysha* le défit dans plusieurs rencontres, de sorte que l'Empereur fut obligé d'en venir à un accommodement, & de faire sa paix avec lui.

Il est bon d'observer que les Chinois étant obligésd e faire une marche longue & pénible, à travers un désert &

une contrée ſtérile ſituée à l'Oueſt de la grande muraille, qu'étant chargés d'une nombreuſe artillerie, & de quantité de chariots qui portoient les vivres pour toute cette armée, ils ſe trouverent extrêmement affoiblis avant que d'arriver en préſence de l'ennemi. Le *Kontayſha* de ſon côté, ayant eu avis de l'armée qu'on envoyoit contre lui l'attendit patiemment ſur ſes frontieres, juſqu'à ce que l'ennemi ne fût qu'à quelques journées de ſon camp, après quoi il détacha quelque cavalerie légere pour brûler le pays & le dévaſter. Il les harcela jour & nuit, ce qui, joint au défaut de vivres, obligea les Chinois à ſe retirer, après avoir fait une perte conſidérable.

Cette méthode de faire la guerre en devaſtant le pays, eſt fort ancienne parmi les Tartares, & elle eſt pratiquée par tous ceux qui habitent à l'Orient du *Danube*. C'eſt-là ce qui les rend

redoutables aux troupes reglées, qui ſe voient par-là privées de leur ſubſiſtance ; au lieu que les Tartares, qui ont toujours des chevaux de réſerve, les tuent & les mangent, & ne manquent jamais de proviſions.

J'ajouterai à ce que je viens de dire, que le *Kontayſha* eſt le même Prince que les Européens appellent le Grand Cham de Tartarie. Comme aucun Européen ne voyage dans ce pays, il eſt impoſſible que les cartes ne ſoient remplies de fautes. Il faut eſpérer que les Ruſſes ſe mettront, avec le tems, plus au fait des parties orientales de l'Aſie.

Notre bagage n'arriva à *Tobolſky*, que le 23 de Décembre. Nous laiſſâmes repoſer nos gens juſqu'au 27 ; après quoi nous partîmes, côtoyant toujours l'*Irtiſh* juſqu'à *Tara*. L'Ambaſſadeur y reſta avec ſa ſuite pendant les Fêtes de Noël.

1720.

Le neuvième Janvier 1720, nous pourſuivîmes notre route vers *Tara.* Nous paſſâmes par pluſieurs Villages Tartares (1), & logeâmes la nuit dans leurs petites huttes, où nous nous chauffâmes à un bon feu que nous allumâmes en plein champ. Ces huttes ſont compoſées d'une ou deux chambres, ſuivant la capacité & l'induſtrie du propriétaire. On place au milieu un grand chaudron de fer, dans lequel on

(1) La Tartarie occupe la partie la plus ſeptentrionale de l'Aſie, & s'étend d'Occident en Orient, depuis les rivieres de Volga & d'Oby, qui la ſéparent de l'Europe, juſques au détroit de *Jeſſo*, qui la ſépare de l'Amérique ; & du Midi au Septentrion, depuis la mer Caſpienne, le fleuve Gehon, & les montagnes de Caucaſe, d'Uſſonte, juſqu'à l'Océan ſeptentrional. Elle a 1500 lieues d'Occident en Orient, & ſept à huit cents du Midi au Septentrion.

met cuire les viandes. Au bout de l'appartement, il y a un banc d'environ dix huit pouces de haut & de six pieds de large, couvert de nattes, ou de peaux de bêtes fauves, sur lequel toute la famille s'assied pendant le jour, & dort la nuit. Les murailles sont faites de bois & de mousse, & composées de grosses poutres mises les unes sur les autres, dont on bouche les joints avec de la mousse. On y pratique un trou quarré pour servir de fenêtre, & au défaut de verre, on y plaque un grand morceau de glace qui donne un très-beau jour. Deux ou trois pièces suffisent pour tout l'hyver. Ces Tartares sont extrêmement propres, tant dans leurs habits que dans leurs meubles. Il ne se servent point de poëles comme les Russes. Ils ménagent auprès de la maison un couvert pour leurs bestiaux.

Nous poursuivîmes notre route le

long de l'*Irtish*, que nous eûmes tantôt à droite & tantôt à gauche, à mesure que nous passions d'un Village à l'autre.

Nous arrivâmes le 15 à *Tara*, petite Ville, que l'on dit être éloignée de *Tobolsky* d'environ cinq cents werstes. Nous ne rencontrâmes aucun Village Russien sur la route, à la réserve d'un qui est près de Tara. Le pays est couvert de bois, de champs à bled, & de bons pâturages, comme cela parut par la quantité de foin que nous y vîmes, & par l'embonpoint du bétail, quoique tout le pays fût couvert de neige. Nous trouvâmes l'air de *Tara* beaucoup plus doux que celui des endroits où nous avions passé depuis notre départ de *Cazan*.

Tara est situé sur l'*Irtish*, & fortifié d'un fossé profond, de fortes palissades & de tours de bois; ce qui suffit pour le mettre à couvert des atta-

ques des Tartares appellés *Koſſatshy-Orda*, qui habitent à l'Occident de l'*Irtish*, & qui ſont des voiſins très-incommodes.

Nous y fîmes des proviſions pour notre voyage de *Baraba*, qui ſignifie en langue Tartare plaine marécageuſe. Elle eſt habitée par différens Tartares, appellés *Barabintzy*, du nom du pays où ils vivent. C'eſt un peuple pauvre & miſérable, ſujet à l'Empereur & au *Kontayſha*, auxquels ils paient un tribut en fourrures & en peaux de bêtes fauves. Ils n'ont ni grain, ni bétail, à l'exception de quelques rennes, & ils ſubſiſtent de la chaſſe & de la pêche. Ils ſéchent & fument pour l'hyver le poiſſon qu'ils ne peuvent manger en été. Leur Religion tient de la Mahométane & de celle des *Kalmoucks*; mais cette différence ne cauſe aucune diſpute parmi eux.

On aſſure qu'il ſe commet plus de

vols à *Baraba* que dans aucun autre pays ſitué ſur la route de la Chine. Ce ne ſont point les naturels du pays qui les commettent, car ils ſont très-humains & très-hoſpitaliers; mais les *Kalmoucks*, qui viennent lever le tribut qu'ils paient au *Kontayſha*, leſquels pillent les Voyageurs & emportent leurs effets. On me dit, qu'un parti de ces Tartares ayant appris que l'Ambaſſadeur devoit paſſer par-là, ils s'étoient mis en embuſcade pour le voler, ce qui l'obligea à prendre trente Dragons & quelques Coſaques de la garniſon de *Tobolsky*, pour l'eſcorter juſqu'à *Tomsky*, ce qui ſuffiſoit pour nous mettre à couvert des voleurs qui auroient pu nous attaquer. Il ſavoit que le *Kontayſha* étoit un Prince trop poli pour autoriſer ſes Sujets à inquiéter un Miniſtre étranger qui ne lui avoit fait aucun tort, quoique le différend qu'il y avoit entre lui

& le Czar ne fût point encore terminé.

Notre bagage nous ayant attendu à *Tara* jusqu'à notre arrivée, nous en partîmes le 18, & le lendemain nous arrivâmes à un gros Village Russien, éloigné de soixante werstes de *Tara*, & le dernier qui leur appartienne jusqu'à ce qu'on ait passé *Baraba*, & qu'on soit arrivé sur l'*Oby*.

Dans tous les endroits où nous passâmes, l'Ambassadeur donna ordre à tous les chasseurs de l'instruire de la qualité du gibier & des bêtes fauves qu'il y avoit dans le voisinage. La plûpart des jeunes gens du pays sont fort adonnés à la chasse, & cette occupation leur est extrêmement utile à cause des fourrures qu'elle leur procure & qu'ils vendent à bon prix. Nous apprîmes que cet endroit produisoit quantité de gibier & de bêtes fauves, mais très-peu de martres-zibelines. Il s'y

rend au printems quantité d'elans & de cerfs, qui viennent du Sud, que les habitans tuent pour en avoir la chair & le cuir. Ils ſalent celle qu'ils ont de trop. Ces cuirs ſont fort grands, & on en fait d'excellens buffles. Le chaſſeur ayant découvert la piſte du cerf ſur la neige, il le pourſuit ſur ſes patins avec ſon arc & ſes fléches & un petit chien, juſqu'à ce qu'il ſoit hors d'haleine. Comme le ſoleil fond la neige qui eſt ſur la ſurface de la terre, & qu'elle ſe congele de nouveau pendant la nuit, elle n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter le poids de l'animal; il s'enfonce à chaque pas qu'il fait, la glace lui coupe les jarrêts, de maniere qu'il ne tarde pas à devenir la proie du chaſſeur.

Un de ces chaſſeurs me raconta l'hiſtoire ſuivante, & elle me fut confirmée par pluſieurs de ſes voiſins; ſçavoir, qu'en 1713, au mois de Mars,

il découvrit, étant à la chasse, la piste d'un cerf, qu'il poursuivit & qu'il attrappa. Il fut très-surpris de ne lui trouver qu'une corne au milieu du front. Il l'apporta chez lui, & le montra à plusieurs personnes, qui en furent étonnées. Il le tua, le mangea & vendit sa corne à un faiseur de peignes de *Tara*, pour dix *altéens*, qui valent à-peu-près quinze sols sterling. Je m'informai exactement de la figure & de la grosseur de cette licorne, & l'on me dit qu'elle ressembloit parfaitement à un cerf. Sa corne étoit brune, longue d'environ vingt-huit pouces, & entortillée depuis la racine, jusqu'à la longeur du doigt du sommet, où elle se partageoit comme une fourche en deux pointes très-aigues.

Le 19, nous entrâmes dans le *Baraba*, & après une traversée de dix jours, nous arrivâmes à un gros Village Russien appellé *Tzavsky-Ostrogve*, du

nom d'un petit ruiſſeau qui ſe jette dans l'*Oby*, à l'Orient de ce côté. Il y a dans cet endroit un Fortin, entouré d'un foſſé & de paliſſades, garni de pluſieurs canons, & gardé par quelques Milices du pays, pour s'oppoſer aux inſultes des *Kalmoucks*. Nous y reſtâmes un jour pour nous repoſer, & après avoir changé de chevaux, nous continuâmes notre route vers *Komsky*.

Baraba eſt réellement ce que ſon nom ſignifie; je veux dire, une vaſte plaine remplie de marais, entrecoupée de lacs & de terreins marécageux, couverts de trembles, d'aulnes, de ſaules & autres arbres aquatiques, & particulierement de bouleaux, dont l'écorce eſt auſſi blanche & auſſi liſſe que du papier. Les lacs ſont remplis de diverſes eſpeces de poiſſons, tels que le brochet, la perche, la bremine, l'anguille, entr'autres d'un poiſſon

appellé

appellé *Karrass*, qui est très-gros & très-gras. Les habitans le font sécher & le gardent pour l'hyver ; c'est la seule nourriture qu'on trouve chez eux. J'en ai mangé, & l'ai trouvé assez bon. Ils n'ont d'autre eau en hyver que celle de la neige qu'ils font fondre. Ils sont très-hospitaliers, & n'exigent d'autre retour des politesses qu'ils font aux étrangers, qu'un peu de tabac à fumer, & un verre d'eau-de-vie, dont ils sont très-friands. L'habit, tant des hommes que des femmes, consiste en une longue tunique de peau de mouton, qu'ils échangent avec les Russes pour des fourrures de prix. Comme ils n'usent point de linge, ils sont très malpropres. Ils vivent dans des huttes qui sont à moitié enterrées. Nous fûmes cependant bien-aises de les trouver, pour nous mettre à couvert du froid.

Les *Barabarintzy*, de même que les habitans de la Sibérie, ont parmi eux

quantité de Magiciens, qu'ils appellent *Shamans*, & quelquefois Prêtres. Plusieurs femmes prennent ce caractère. Ces *Shamans* sont en très-grande vénération chez le peuple; ils assurent avoir commerce avec le *Shaytan* ou le Diable, qui, à ce qu'on prétend, les instruit du passé & de l'avenir, en tous temps & en tous lieux. Notre Ambassadeur voulut s'assurer de la vérité de plusieurs histoires qu'on raconte des *Shamans*, & questionna là-dessus les habitans des endroits où nous passâmes.

Etant arrivés à *Baraba*, nous fûmes voir une de ces prétendues Magiciennes. Lorsque nous entrâmes chez elle, elle continua à vaquer aux affaires de son ménage, sans faire aucune attention à nous. Cependant, après qu'elle eut fumé une pipe de tabac & bû un verre d'eau-de-vie, elle fut de meilleure humeur. Plusieurs de nos gens la questionnerent au sujet de quelques-

uns de leurs amis : elle feignit d'ignorer ce qu'on lui demandoit ; cependant après avoir fumé une ſeconde pipe de tabac, & reçu quelques petits préſents, elle commença à ramaſſer les inſtrumens de ſa profeſſion. Elle prit d'abord le *Shaytan*, lequel n'eſt autre choſe qu'une pièce de bois faite comme la tête d'un homme, & ornée de pluſieurs chiffons de ſoie & de laine de différentes couleurs. Elle prit auſſi un petit tambour d'environ un pied de diamètre, garni de pluſieurs anneaux de fer & de cuivre, & entouré de chiffons. Elle commença une chanſon lugubre, qu'elle acompagnoit de ſon tambour, qu'elle battoit avec des baguettes deſtinées à cet uſage. Pluſieurs de ſes voiſins, qu'elle avo't fait appeller, joignirent leurs voix à la ſienne. Pendant cette ſcène, qui dura environ un quart-d'heure, elle ſe tint dans un coin de la chambre, em-

braſſant étroitement le *Shaytan* ou l'image. Le charme fini, elle nous pria de lui propoſer nos queſtions. Elle y répondit avec beaucoup d'eſprit, & avec autant d'obſcurité & d'ambiguité que l'auroient pû faire les anciens Oracles. C'étoit une jeune femme bien faite, & de bonne mine.

Le 29 Janvier, nous arrivâmes ſur l'*Oby*, que nous traverſâmes ſur la glace, & nous entrâmes dans un pays habité par des Ruſſes, où nous trouvâmes autant de proviſions & de chevaux que nous en eûmes beſoin. Le pays eſt entierement couvert de bois, excepté autour des Villages, où il y a des champs à bled & de très-bons pâturages. La route que nous prîmes étoit au Nord de *Tzausky-Oſtrogue*.

Nous arrivâmes le 4 Février à la Ville de *Tomsky*, ainſi appellée de la riviere *Tomm*, ſur la rive orientale de laquelle elle eſt bâtie.

CHAPITRE III.

Notre séjour à Tomsky. *Observations sur les Tartares* Tzulimm, *&c. & notre route jusqu'à* Elimsky.

LA Citadelle de *Tomsky* est située sur une éminence, & renferme la maison du Commandant, les cazernes, &c. Ses fortifications, de même que celles des autres Villes du pays, sont de bois. La Ville est située au pied d'une montagne, sur le bord de la riviere *Tomm*, & ses environs sont très-beaux & très-fertiles. Du haut de la montagne on découvre un pays à perte de vue, excepté du côté du Midi, où il y a quelques hauteurs, au-delà desquelles est une vaste plaine séche & stérile, qui s'étend bien avant vers le Midi.

Environ à huit ou dix journées de *Tomsky*, on trouve dans la plaine les

tombeaux de plusieurs Héros, qui ont perdu la vie dans les combats. On les distingue aisément à l'amas de terre & de pierres dont ils sont couverts. On ignore quand & par qui ces batailles ont été données dans un pays aussi reculé vers le Nord. Les Tartares de *Baraba* m'ont dit que Tamerlan, ou *Timyr-Ack-Sack*, comme ils l'appellent, avoit livré dans cet endroit plusieurs combats aux *Kalmoucks*, sans avoir pu les conquérir. Quantité de personnes de *Tomsky* & des environs se rendent tous les Etés à ces tombeaux; elles creusent la terre, & y trouvent de l'or, de l'argent, du cuivre, des pierres précieuses, quelques poignées de sabres & diverses armes, comme aussi des garnitures de selles & de brides, des os de chevaux, & quelquefois d'éléphants; par où il paroît que lorsqu'un Général, ou quelqu'autre personne de distinction venoit à mourir, on l'enterroit avec ses

armes, son cheval & son Ecuyer, dans le même tombeau. Cette coutume régne encore aujourd'hui chez les *Kalmoucks* & les autres Tartares, & paroît être très-ancienne. Il est aisé de juger par le nombre de ces tombeaux, qu'il doit avoir péri plusieurs milliers d'hommes dans ces plaines : car, quoiqu'on y creuse depuis plusieurs années, on en découvre toujours de nouveaux. Il est vrai que ceux qui cherchent ces trésors sont souvent interrompus dans leur ouvrage, & pillés par les *Kalmoucks*, qui ne peuvent souffrir qu'on trouble les cendres des morts.

J'ai vu plusieurs pièces d'armures & d'autres curiosités qu'on avoit tirées de ces tombeaux, entr' autres la figure équestre d'un homme armé de pied en cap, laquelle étoit de fonte, & artistement travaillée. J'ai aussi vu quelques figures de bêtes fauves d'or fin, lesquelles étoient fendues par le ventre,

& percées de plusieurs trous, & dont vraisemblablement on se servoit pour orner les carquois & les harnois des chevaux.

Pendant que j'étois à *Tomsky*, un de ces fouilleurs de tombeaux me dit, qu'il avoit une fois découvert une chambre voûtée, dans laquelle étoit le squélette d'un homme couché sur une table d'argent, avec son arc, ses flèches, sa lance à côté de lui; que le squélette tomba en poussiere dès qu'il y toucha; mais que la table & les armes valoient une somme considérable.

Le pays qui est aux environs de la source du *Tomm*, où sont ces tombeaux, est très agréable & très-fertile. Les Russes y ont une petite Ville appellée *Kuznetsky*. Cette riviere est formée par la *Kondoma*, & quelques autres plus petites, qui prennent leur cours vers le Nord.

On a découvert dernierement dans

les montagnes qui ſont au-deſſus de *Kuznetsky*, pluſieurs riches mines de cuivre & d'argent, dont on tire un très-bon parti.

On trouve dans les montagnes & les bois qui ſont dans les environs de la Ville, différentes eſpeces de bêtes fauves, entre'autres l'*Ure*, un des animaux les plus féroces qui ſoient au monde: il eſt beaucoup plus gros & plus fort qu'aucune bête à cornes, & ſi agile, que l'ours ni le tigre n'oſent l'attaquer. On en trouve dans les forêts de Pologne, & de quelques autres contrées de l'Europe : mais comme tout le monde le connoît, je ne m'amuſerai point à le décrire.

On trouve dans ces mêmes forêts une autre eſpece de bœuf, appellé *Bubul* par les Tartares. Il eſt moins gros que l'*Ure*, mais très-bien proportionné. Il eſt haut d'épaules, il a une longue queue garnie de crin depuis la croupe

jusqu'à l'extrémité, comme le cheval. J'en ai vu d'aussi privés que des bœufs ordinaires. Il y a aussi quantité d'ânes sauvages, & j'ai vu de leur cuir. Ils ressemblent en tout aux ânes ordinaires, excepté que leur poil est ondé de noir & de blanc, comme celui du tigre.

Il y a aussi beaucoup de chevaux sauvages, à poil châtain, qu'on ne sçauroit dompter, à moins qu'on ne les prenne jeunes. Ils ne different en rien des chevaux ordinaires; mais ils sont d'une vigilance qui passe l'imagination. Il y en a toujours un qui se tient sur les hauteurs; & lorsqu'il apperçoit quelque danger, il court au troupeau, en hennissant de toutes ses forces, & tous s'enfuient dans les bois comme un troupeau de chevreuils. L'étalon se met à la queue, & mord & rue contre ceux qui ne s'enfuient pas assez vîte. Nonobstant leur sagacité, ces animaux sont quelquefois surpris par les *Kalmoucks*, qui

les poursuivent montés sur des chevaux très-lestes, & les tuent à coups de lance. Ils mangent leur chair, & se servent de leur cuir pour se coucher dessus. Ce sont-là les animaux que l'on trouve dans le pays, indépendamment de quantité d'autres qui lui sont communs avec le reste de la Sibérie.

Le *Tomm*, après avoir passé par *Kuznetsky*, *Tomsky*, & par plusieurs autres Villes moins considérables, se jette dans l'*Oby* à *Nikolsky*, environ cent werstes au-dessous de *Tomsky*, dans un pays couvert de bois. L'*Oby* grossit par cette jonction, & devient un fleuve considérable.

Le *Tomm* produit différentes especes d'excellens poissons, tels que l'éturgeon, le sterlet, le guion, qui l'emporte par sa grosseur & sa délicatesse sur celui des autres pays. Voici la maniere dont on le prend : on plante des pieux à travers la riviere, entre lesquels on laisse

un paſſage pour le poiſſon. On perce la glace au deſſus, & on allume du feu auprès ſur des pierres qu'on a ſoin d'y mettre. Le poiſſon, qui voit la lumiere, s'arrête un moment en paſſant, & le pêcheur ſaiſit ce moment pour le harponner par le trou qui eſt dans la glace. Cette eſpece de pêche demande beaucoup d'adreſſe; car le poiſſon diſparoît dans un clin d'œil. J'en ai pourtant pris pluſieurs. Je reviens à *Tomsky*.

Il ſe fait dans cette Ville un commerce conſidérable de fourrures de toute eſpece, mais particulierement de martres-zibelines, de renards noirs & rouges, d'hermines & d'écureuils, qu'on appelle *Teleutsky*, du nom de l'endroit où on les prend. Ils paſſent pour les meilleurs de cette eſpece, & ils ont une raie noire ſur le dos.

Il y a une autre eſpece d'écureuil qu'on appelle volant. Il eſt fait à-peu-près comme les autres, excepté qu'à la

jointure supérieure des jambes de devant; il a une petite membrane attachée à l'épaule, faite à-peu-près comme l'aîle d'une chauve-souris, qu'il étend quand il veut, & qui le met en état de s'élancer plus loin qu'il ne le feroit sans cela. On ne prend les écureuils & les hermines qu'en hyver; parce qu'en été leur fourrure est brune, courte, & de peu d'usage.

Nous attendîmes quelques jours notre bagage à *Tomsky*. Nous y trouvâmes plusieurs Officiers Suédois, qui y vivoient dans l'abondance, & qui n'avoient qu'à se plaindre de leur éloignement. Nos gens se reposerent deux jours, & prirent la route de *Yeniseysky*.

Nous passâmes notre temps à la chasse & à la pêche Nous assistâmes à plusieurs concerts que donnerent les Officiers Suédois, chez M. *Kosloff*, Commandant de la Place, & je trouvai

qu'ils n'étoient pas moins bons Musiciens que leurs camarades de *Tobolsky*. M. *Kosloff* est un Gentilhomme fort humain, & de très-bonne humeur, qui traite ces Officiers avec toutes sortes de déférence & de bonté. Ils avoient avec eux un Ministre Suédois, appellé M. *Vestadius*, qui avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir.

Nous fûmes dîner le 9 chez le Commandant, où nous trouvâmes quelques centaines de Cosaques à cheval, armés d'arcs & de flèches. Après l'exercice ordinaire, ils voulurent nous montrer leur dextérité à tirer des flèches en courant à toute bride. On planta un pieu en plein champ; ils passerent auprès à plein galop, & le fendirent à coups de flèches.

Nous remontâmes sur nos traîneaux le 10 à minuit, & prîmes la route de *Yeniseysky*. Nous eûmes un assez beau chemin pendant deux jours, & nous

traversâmes un très-beau pays habité par des Russes. Les Villages sont assez près les uns des autres, pour ne manquer ni de provisions, ni de chevaux.

Nous arrivâmes le 14 à une grande riviere navigable appellée *Tzulimm*, que nous passâmes sur la glace. Nous ne rencontrâmes ni villages ni habitans pendant l'espace de six jours; & comme nous ne pûmes changer de chevaux, nous fûmes obligés de porter avec nous nos provisions & notre fourrage; ce qui rendit notre route extrêmement ennuyeuse. Nous ne sçavions où nous chauffer, ni où apprêter nos vivres, & nous fûmes réduits à camper dans les bois qui sont de côté & d'autre de la riviere. Nous trouvâmes quantité d'arbres abattus, qui nous servirent à faire bon feu. La plûpart de ces arbres sont des sapins, faits en forme de pyramide, dont les branches descendent jusqu'a terre; ce qui rend ces bois impra-

ticables. Nous mettions ſouvent le feu à la mouſſe & aux fibres de ces arbres ; ſi bien, que dans l'eſpace d'une minute, il gagnoit le haut ; ce qui produiſoit un effet charmant. La vue de tant de feux allarma tout le voiſinage.

En été, les bords de cette riviere ſont habités par des Tartares que les Ruſſes appellent *Tzulimmzy*, du nom de la riviere. Ils vivent de la chaſſe & de la pêche. Nous trouvâmes pluſieurs de leurs huttes abandonnées. En automne, ces peuples ſe retirent vers le Midi, près des Villes & des Villages, pour ſe procurer de quoi ſubſiſter.

Nous arrivâmes le 20 à un Village Ruſſien appellé *Meletzky-Oſtrogue*, où nous nous arrêtâmes un jour pour laiſſer repoſer nos gens & nos chevaux. Nous trouvâmes dans les environs pluſieurs huttes de ces Tartares *Tzulimmzy*, qui paroiſſent être d'une race différente de ceux de ce nom dont j'ai parlé. Ils

ont à la vérité le teint basané, comme la plûpart des descendans des anciens Tartares de Sibérie; mais j'en ai vu plusieurs qui avoient des taches blanches sur la peau, depuis la tête jusqu'aux pieds, de différentes grandeurs, & de différentes figures. Beaucoup de gens s'imaginent que ces taches sont naturelles; mais je croirois plutôt qu'elles viennent de ce qu'ils ne vivent que de chair & de poisson. Cette nourriture leur cause une habitude scorbutique, qui se manifeste souvent dans leur enfance; & après que les escarres sont tombées, il reste sur leur peau une tache blanche, comme si on avoit jetté dessus de l'eau bouillante, laquelle ne s'efface jamais. J'ai cependant vu plusieurs enfans avec ces sortes de taches, qui paroissoient se bien porter.

Les *Tzulimmzy*, de même que les tres Tartares, vivent dans des huttes à moitié enterrées. Ils font leur feu au

milieu, & la fumée ſort par une ouverture pratiquée au haut. Ils s'aſſeyent autour ſur des bancs. C'eſt ainſi que vivent les peuples du Septentrion, depuis la Laponie juſqu'à la mer du Japon.

Les *Tzulimmzy* parlent un langage barbare compoſé de mots de pluſieurs autres langues. Quelques-uns de ceux qui parlent Turc, me dirent, qu'ils avoient pluſieurs mots Arabes qu'ils entendoient parfaitement. L'Archevêque de *Tobolsky* y vint dernierement, & en baptiſa quelques centaines, qui parurent vouloir embraſſer le Chriſtianiſme. Comme ils ſont naturellement doux & humains, il y a lieu d'eſpérer qu'ils ſe convertiront tous dans la ſuite.

La riviere *Tzulimm* prend ſa ſource environ à trois cens werſtes au-deſſus de *Meletsky-Oſtrogue*; elle continue ſon cours vers le Nord, & va ſe jetter dans l'*Oby* dans un endroit appellé *Shabannsky-Oſtrogue*. *Oſtrogue*, en langue Ruſ-

sienne, signifie une forte palissade qui enferme un champ. Les Russes qui s'établirent dans ces cantons employerent ces sortes de clôtures pour se mettre à couvert des insultes des habitans.

Nous partîmes le 21 de grand matin de *Meletsky*, & voyageâmes à travers des bois, dont les routes étoient fort étroites. Nous arrivâmes le lendemain à un petit Village Russien, appellé *Melay-Keat*, où nous trouvâmes pour la premiere fois notre bagage, depuis que nous eûmes quitté *Tomsky*. La riviere *Keat* prend sa source auprès, continue son cours vers l'Ouest, & va se jetter dans l'*Oby*. Nous y laissâmes notre bagage, nous changeâmes de chevaux, & continuâmes notre route.

Nous arrivâmes le 22 au soir à *Zimovey*, où nous nous arrêtâmes pour nous reposer & faire manger nos chevaux. Il n'y a qu'une maison ou deux, encore sont-elles fort éloignées des

Villes & des Villages. C'eſt une eſpece d'hôtellerie, où l'on trouve des appartemens chauds, du pain frais, & une liqueur agréable & fort ſaine, appellée *Quaſs*, laquelle eſt faite avec de la dréche, ou de la farine de ſeigle que l'on fait fermenter; du foin & de l'avoine à très-bon marché.

De-là nous arrivâmes à *Beloy*, gros Village, où nous changeâmes de chevaux, & pourſuivîmes notre route. Depuis cet endroit juſqu'à *Yeniſeysky*, le pays eſt parfaitement bien cultivé. Il y a ſur la route quantité de Villages Ruſſiens, où nous relayâmes auſſi ſouvent qu'il nous plut, ſans tarder dix minutes. Après avoir marché jour & nuit, nous arrivâmes le 23 à *Yeniſeysky*, où le Commandant M. *Beckſimishof* nous fit un accueil des plus gracieux. Il vint pluſieurs milles à notre rencontre pour voir l'Ambaſſadeur, avec lequel il étoit lié depuis long-temps d'une amitié très-intime.

J'y trouvai M. *Kanbar-Nikititz-Aikinfiof*, avec qui j'avois lié connoiſſance à *Cazan*, pendant l'hyver que j'y paſſai en allant en Perſe. Certaines affaires fâcheuſes l'avoient obligé à venir en cette Ville, où il jouiſſoit de toute la liberté qu'il pouvoit déſirer. Il poſſédoit pluſieurs langues; il ſçavoit l'Hiſtoire, & étoit un homme de très-bonne compagnie.

Nous y paſſâmes les fêtes appellées *Maſslapitza*, ou le Carnaval, lequel commence une ſemaine avant le Carême. Nos charrois arriverent ſur ces entrefaites, & nous les fîmes repartir le plutôt que nous pûmes.

La Ville de *Yeniſeysky* eſt agréablement ſituée dans une plaine, ſur la rive occidentale de la riviere *Yeniſey*, qui lui a donné ſon nom. Elle eſt fort grande & fort peuplée, & fortifiée d'un foſſé, de paliſſades & de tours de bois. On y fait un grand commerce de four-

rures de toute eſpece, entr' autres d'animaux appellés *Pieſſy*, qui ſont de deux couleurs, blancs & iſabelles. On les prend au Nord de la Ville. Ils ſont à-peu-près de la groſſeur & de la figure d'un renard; ils ont la queue courte, mais extrêmement garnie, la fourrure épaiſſe, douce, légere & fort chaude; ce qui fait que les habitans du Nord de la Chine les recherchent avec ſoin. Ils en font des couſſins ſur leſquels ils s'aſſeyent en hyver.

Outre les animaux dont je viens de parler, il y en a un autre que les Ruſſes appellent *Roſſomack*, & les Allemands *Feel-Freſs*, parce qu'ils s'imaginent qu'il mange plus que les autres. J'en ai vu pluſieurs en vie. Il eſt à-peu-près de la figure & de la groſſeur d'un blaireau, & eſt extrêmement féroce. Il a le cou, le dos & la queue noirs, & le ventre brun. Plus ils ſont noirs, & plus ils ſont eſtimés. Comme leur four-

rure eſt épaiſſe, on ne l'emploie que pour les bonnets & les manchons. Il y a auſſi des élans, des rennes & des cerfs. Les derniers ſe retirent à l'approche de l'hyver, & reviennent au printems. Il y a auſſi une quantité incroyable de liévres blancs, dont j'aurai occaſion de parler ci-après.

Je ne dois pas oublier les renards noirs, leſquels ſont très-abondans autour de *Yeniſeysky*. Leur fourrure paſſe pour la plus belle de cette eſpece, & on la préfere même à la martre-zibeline, parce qu'elle eſt plus chaude & plus légere. J'ai vu vendre une de leurs peaux 2000 livres, & il y en a même qui coûtent davantage.

Avant de quitter cet endroit, je vais décrire en peu de mots le cours de la fameuſe riviere d'*Yeniſey*, dont je me ſuis informé avec tout le ſoin dont je ſuis capable. Elle prend ſa ſource dans les montagnes qui ſont au Midi de la

Ville. Elle reçoit plusieurs rivieres, qui la grossissent considérablement, & à *Yeniseysky* elle est aussi forte que le *Volga.* Il n'y a point de riviere dans ce vaste continent, qui parcoure un plus grand espace de pays. La premiere Ville qu'on rencontre en descendant la riviere, est celle de *Krassno-Yarr*, qui est sur la rive occidentale. On y fait un commerce considérable, particuliérement en fourrures. On trouve quantité de Villages sur les bords de la riviere, jusqu'à l'endroit où elle se iette dans la basse *Tongusta*, laquelle prend sa source à l'Est, à quelques werstes au-dessus de *Yeniseysky.* Il y a au-dessous plusieurs petits Villages peu considérables, jusqu'à ce qu'on arrive à *Mangaseysky*, ville fameuse par ses fourrures, aussi-bien que par les reliques d'un Saint appellé *Vassile Mangaseysky*, qui y attirent quantité de peuples des environs.

Au-

Au-dessus de cet endroit, la *Yenisey* reçoit une grande riviere appellée *Pod-Kamena-Tongusta*, qui vient du Sud-Est; & à *Magaseysky*, une autre appellée *Turochansky*, qui a sa source à l'Ouest. La *Yenisey* continue son cours presqu'au Nord, & va se jetter dans l'Océan. Cette riviere fournit plusieurs especes de bons poissons, mais en moindre quantité que celle dont j'ai parlé.

Nous partîmes le 27 de *Yeniseysky*, côtoyant la rive méridionale l'espace de huit à dix werstes, & nous arrivâmes dans des bois épais & touffus, qui nous obligerent de marcher le long de la riviere sur de la glace extrêmement raboteuse : ce qui vient de ce que les vents du Nord qui régnent dans l'Automne, amoncelent la glace dans quelques endroits à la hauteur de quatre à cinq pieds. Lorsqu'il gêle par un temps calme, la glace est unie, & très-commode pour les traîneaux.

Nous poursuivîmes le 28 notre route le long de la *Yenisey*, où nous rencontrâmes de temps à autre quelques Villages. Le froid étoit fort adouci, mais l'hyver continuoit, & nous ne voyions aucune apparence de Printems. Nous entrâmes le soir dans la riviere de *Tongusta*, que nous trouvâmes aussi raboteuse que l'autre; mais comme ses rives étoient couvertes de bois, nous fûmes obligés d'aller sur la glace.

Nous marchâmes tout le lendemain le long de la riviere, par un vent très-fort, & une neige très-abondante.

Nous atteignîmes le premier Mars notre bagage, mais nous le laissâmes derriere, persuadés qu'il nous seroit plus aisé de trouver des logemens & des chevaux de relais, que si nous l'eussions mené avec nous.

Nous continuâmes plusieurs jours notre route sur la *Tongusta*, & nous trouvâmes de temps en temps de petits Vil-

loges, ou des maisons isolées sur ses rives. Nous rencontrâmes un nombreux troupeau de lièvres blancs comme la neige sur laquelle ils marchoient. Il y en avoit au moins cinq à six cents. Ils descendoient la riviere à petits pas, suivant la route qu'ils s'étoient eux-mêmes frayée. Ils s'enfuirent dans le bois dès qu'ils nous virent, sans paroître cependant trop effrayés. On m'a dit qu'ils se retiroient vers le Midi tous les printems en plus grande troupe, & qu'ils revenoient en automne, lorsque les rivieres étoient gelées, & qu'il tomboit de la neige. Nous trouvâmes beaucoup de ce gibier dans la plupart des Villages ; mais les habitans font très-peu de cas de sa chair, & ils ne les tuent que pour la peau, dont ils font un commerce considérable.

Les *Tonguses*, ainsi appellés de la riviere sur les bords de laquelle ils habitent, descendent des anciens habitans

de la Sibérie, & différent par leur langue, leurs mœurs, leur habillement, & même par leur taille & leurs traits, de tous les autres Tartares que j'ai eu occasion de voir. Ils n'ont point de maisons, mais ils campent dans les bois & sur les bords des rivieres, selon qu'ils le jugent à propos. Lorsqu'ils arrivent dans un endroit, ils plantent plusieurs perches en terre, qu'ils joignent par le sommet, où ils laissent une ouverture pour laisser sortir la fumée, & les couvrent d'écorces de bouleau qu'ils cousent ensemble. Ils placent le feu dans le milieu. Ils sont très-civils & humains, & grands amis du tabac & de l'eau-de-vie. Ils ont pour l'ordinaire autour de leurs huttes de grands troupeaux de rennes, qui composent toute leur richesse.

Ce sont des hommes grands, robustes & fort honnêtes. Leurs femmes sont de moyenne taille, & extrêmement ver-

tueuses. J'ai vu plusieurs de ces Tartares avec des figures ovales sur le front & le chignon, & quelquefois avec la figure d'une branche d'arbre, qui descendoit du coin de l'œil jusqu'à la bouche. Ils les dessinent dans leur enfance, en piquant les chairs avec une aiguille, & la frottant avec du charbon : ce qui laisse une marque qui ne s'efface jamais. Ils ont le teint basané, le visage moins plat que les *Kalmoucks*, & la physionomie plus ouverte. Ils ne connoissent aucune espece de Littérature, & adorent le Soleil & la Lune. Ils ont parmi eux plusieurs *Shamans*, qui different peu de ceux dont j'ai parlé ci-dessus. On m'a dit qu'il y en avoit d'autres plus habiles que les leurs, mais ils vivent plus au Nord. Ils ne sçauroient dormir dans un appartement chaud, mais ils se retirent dans leurs huttes, où ils se couchent autour du feu sur des peaux de bêtes fauves. Il est étonnant qu'ils puis-

sent résister au froid, vu la violence dont il est dans ces cantons.

Les femmes sont habillées d'une robe fourrée qui leur descend au-dessous des genoux, & qu'elles attachent avec une ceinture de peau de daim, large de trois travers de doigt, qu'elles brodent à l'aiguille. Il y a de chaque côté un anneau de fer où elles pendent leur pipe & différens colifichets. Leur robe est pareillement brodée jusqu'aux mammelles & autour du col. Elles tressent leurs cheveux, qui sont fort noirs, autour de leur tête, & mettent par-dessus un petit bonnet fourré qui leur sied très bien. Elles portent de petites bottines de peau de daim qui leur montent jusqu'aux genoux, & qu'elles attachent autour de la cheville avec une courroie.

L'habillement des hommes est très-simple & très leste. Il consiste en une jaquette de peau de daim dont les manches sont étroites, & le poil tourné en

dehors. Leurs bas & leurs culottes sont aussi de peau & tout d'une pièce, & collent parfaitement sur la peau. Ils ont sur la poitrine & sur l'estomac une pièce de fourrure, qu'ils attachent autour du cou avec une courroie, & que leurs femmes ont soin d'orner de différents points de couture. Ils ont une espèce de bonnet fait de queues d'écureuils qui leur garantit les oreilles du froid. Il est ouvert par le haut pour donner passage aux cheveux qui leur pendent sur les épaules en forme de tresse.

Leurs armes consistent en un arc & en flèches de différente grosseur, selon la nature du gibier qu'ils ont dessein de tuer. Ils portent leurs flèches dans un carquois sur leurs épaules, & leur arc de la main gauche. Ils ont encore une lance courte & une petite hache d'arme. Ainsi accoûtrés, ils attaquent hardiment dans les bois les bêtes

les plus féroces, & même les plus gros ours, & ils en viennent à bout, étant très-courageux & très-adroits à se servir de l'arc. En hyver, qui est le temps de la chasse des bêtes fauves, ils se servent d'une espèce de patins faits d'une pièce de bois extrêmement léger, qui a environ un pied de long sur cinq à six pouces de large, lequel est quarré par derriere & pointu par devant. Il leur seroit impossible sans cela d'aller sur la neige. Il y a au milieu une courroie dans laquelle on passe le pied. On peut avec ces sortes de patins marcher sur la neige la plus épaisse, sans enfoncer de plus d'un pouce; mais on ne peut s'en servir que dans les plaines. Ils en ont d'autres pour gravir les montagnes, lesquels sont bordés de peau de veau marin, dont le poil est rebroussé par derriere; ce qui les empêche de glis-

ser. Ils grimpent les montagnes avec beaucoup de facilité, & lorsqu'ils veulent les descendre, ils se laissent glisser sans que rien les arrête.

La Nation des *Tonguses* étoit autrefois très-nombreuse, mais la petite vérole l'a considérablement diminuée depuis quelque temps. Ils n'ont connu cette maladie que depuis l'arrivée des Russes. Ils la craignent si fort, que lorsque quelqu'un en est attaqué, ils lui font une petite hutte à part, & lui laissent de l'eau & quelques victuailles; après quoi ils plient bagage & & marchent marée contre vent, portant chacun un pot de terre rempli de charbon allumé, faisant des lamentations horribles le long de la route. Ils ne visitent jamais le malade que lorsqu'ils croient que le danger est passé. S'il vient à mourir, ils le pendent à un arbre avec des courroies pour l'empêcher de tomber.

Lorsqu'ils vont à la chasse dans les bois, ils ne prennent aucune provision avec eux, & comptent entierement sur le gibier qu'ils vont chercher. Ils mangent tout ce qu'ils rencontrent, ours, renards, loups. Ils sont fort friands des écureuils, mais l'hermine à un goût si fort & si rance, qu'il faut qu'ils soient extrêmement pressés de la faim pour en manger. Lorsqu'un *Tonguse* tue un élan ou telle autre bête fauve, il ne bouge point de la place qu'il ne l'ait entièrement mangée, à moins qu'il ne soit près de sa famille; car pour lors, il en porte une partie chez lui. Il ne manque jamais de feu, ayant toujours une boëte à fusil avec lui. S'il vient à la perdre, il en allume, en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre. Ils ne mangent rien de crud qu'à la derniere extrémité.

On ne prend point les martres-zibelines comme les autres animaux. Elles ont la peau si tendre & si délicate, que, pour peu qu'on l'endommage, on ne peut plus la vendre. On ne se sert pour les prendre que d'un petit chien & d'un filet. Lorsqu'un chasseur trouve la piste d'une martre sur la neige, il la suit quelquefois pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que ce pauvre animal n'en pouvant plus, grimpe sur un arbre. Le chasseur tend alors son filet autour de l'arbre, & allume du feu dessous. La martre ne sent pas plutôt la fumée, qu'elle redescend, & se prend dans le filet. Quelques-uns de ces chasseurs m'ont dit que lorsque la faim les presse, ils prennent deux ais, dont ils appliquent l'un sur le creux de l'estomac, & l'autre sur le dos; ils les serrent par les extrémités avec des cordes,

mais par degrés ; ce qui l'appaise aussitôt.

Quoique j'aie dit ci-dessus que les *Tongufes* en général adorent le Soleil & la Lune, on ne doit pas croire que tous soient dans le même cas. J'ai trouvé parmi eux des personnes intelligentes qui reconnoissent un Etre suprême, qui a créé ces deux Astres, de même que l'Univers.

Je suis bien aise d'observer ici, que par tout ce que j'ai lû & ouï dire des habitans du Canada, il n'y a point de Nation au monde qui leur ressemble plus que les *Tongusès*. Ils ne sont pas aussi éloignés les uns des autres qu'on se l'imagine.

Nous arrivâmes le quatrième Mars à un petit Monastère appellé *Troytza*, lequel est dédié à la Sainte Trinité. Nous y trouvâmes environ six Religieux qui nous reçurent avec beau-

coup d'amitié. Ils nous céderent leurs cellules, & nous fournirent des vivres & des chevaux. Le Couvent est situé sur le bord septentrional de la riviere, dans un lieu très-agréable, & entouré de bois, de champs & de prairies. La plûpart des rivages sont au Nord de la riviere, parce que ses bords sont plus élevés que du côté du Midi.

Nous continuâmes le même jour notre voyage le long de la riviere, & nous rencontrâmes tous les jours de grands troupeaux de lièvres qui se retiroient vers le Couchant, & quantité de *Tongūses* dans leurs huttes. On observera que depuis cette riviere jusqu'à la Mer Glaciale, le pays n'est habité que par quelques *Tongūses* qui campent sur les bords des grandes rivieres. Tout ce vaste pays est couvert de forêts impénétrables.

Le sol qui est le long des rivieres est très bon, & produit du froment, de l'orge, du seigle & de l'avoine. La méthode dont les habitans se servent pour faire périr les gros sapins, est d'enlever une bande d'écorce de la largeur d'un pied; la séve ne monte plus, & l'arbre se séche au bout de quelques années. Ils y mettent ensuite le feu, au moyen de quoi ils éclaircissent le terrein, & la cendre qu'il laisse sert à fumer la terre.

Les Russes ont observé que le terrein où il croît de cette espèce de sapin que l'on appelle communément sapin d'écosse, ne manque jamais de produire du froment; mais qu'il n'en ést pas de même de celui où l'on trouve du pin, ou tel autre arbre de même espèce.

Nous arrivâmes le 7 à la source du *Tongusky*, riviere formée par le

confluent de deux autres, savoir l'*Angara* & l'*Elimm*. La premiere sort du grand lac *Baykall*, prend son cours vers le Couchant, & va se jetter dans la *Tongusky*, où elle perd son nom. Nous laissâmes l'*Angara* & la *Tongusky* à notre droite, & nous suivîmes l'*Elimm*, que nous trouvâmes beaucoup plus uni que la *Tongusky*. L'*Elimm* est une riviere large & navigable. Sa rive méridionale est fort haute, escarpée & couverte de bois; celle du Nord est parsemée de Villages, de champs & de prairies.

Nous continuâmes notre route sur l'*Elimm*, en tirant un peu au Nord-Est, jusqu'au 9, que nous arrivâmes à la Ville d'*Elimsky*, ainsi appellée de la riviere. Elle est située dans une vallée étroite, au Midi de celle-ci, & entourée de montagnes & de rochers couverts de bois. La Ville est petite,

& n'eſt conſidérable que parce qu'elle eſt ſur la route des Provinces orientales de la Sibérie ; car les voyageurs qui vont à la Chine prennent celle de *Irkutsky* qui eſt au Sud-Eſt ; & ceux qui vont à *Yakutsky* & à *Kamſatka*, celle du Nord-Eſt.



CHAPITRE IV.

Observations sur Yakutsky & Kamsatka, &c. Notre voyage à Irkutsky; ce qui nous y arriva, &c.

JE trouvai à *Elimsky* le Général *Kanifer*, Adjudant Général de Charles XII, qui l'estimoit beaucoup à cause de ses talens pour la guerre. Il étoit natif de Curlande. Il fut fait prisonnier en Pologne par les Russes, qui l'envoyerent dans cette Ville, où il vivoit à son aise dans la solitude, & où les voyageurs alloient lui rendre visite.

Il avoit un petit animal appellé *Kaberda*, que quelques *Tonguses* lui apporterent tout petit. C'est de lui qu'on tire le musc : il vient tout autour de son nombril, sous la forme d'une ex-

crescence, que l'on coupe & que l'on conserve après avoir tué l'animal (1). Il y en a beaucoup dans le pays, mais leur musc n'est pas aussi fort que celui qui vient de la Chine, & des autres contrées méridionales. Le Général l'avoit privé. Il mangeoit, sur sa table, du pain & des racines. Lorsqu'il avoit achevé de dîner, il sautoit sur la table, & venoit ramasser les miettes de pain. Il le suivoit dans les rues comme un chien. Je pris un plaisir infini à lui voir faire ses cabrioles, & jouer avec les enfans comme auroit pû le faire un cabri.

---

(1) Philippe Martin, dans son Atlas de la Chine, dit qu'on trouve le musc dans la Province de *Xanxi*, aux environs de la Ville de *Léao*, dans celle de *Xeuxi*, & généralement dans toute la troisiéme Région, appellée *Han-Changfu*; dans la deuxiéme Région, que l'on nomme *Paoningfu*; aux environs de la Ville de *Kiating*, & du Fort de *Tiencinen*, Province de *Suchuen*, &c.

Le *Kaberda* eſt un peu plus petit qu'un chevreuil, & d'une couleur plus foncée. Il eſt très bien fait, & armé de cornes droites & unies. Il eſt extrêmement léger à la courſe, & grimpe les rochers & les montagnes les plus eſcarpées avec une agilité ſurprenante ; de maniere qu'il n'y a ni homme ni chien qui puiſſe le ſuivre. Sa chair eſt plus eſtimée que celle d'aucune autre bête fauve.

Avant que de quitter *Elimsky*, je vais, ſelon ma coutûme, décrire quelques-uns des pays qui ſont aux environs, ſur-tout au Nord-Eſt vers la riviere *Léna* & de *Yakutsky* ; je tiens ces deſcriptions de quelques voyageurs ſur la fidélité deſquels je puis compter.

Ceux qui voyagent en hyver depuis cette Ville aux endroits dont je viens de parler, le font ordinairement dans les mois de Janvier & de Février.

Ce voyage est extrêmement long & pénible, & il n'y a que des *Tonguses*, ou tel autre peuple robuste qui soit en état de l'entreprendre. Les Russes le font souvent en six semaines, & voici comment ils s'y prennent. Après avoir voyagé quelques jours en traîneau, lorsque les chemins deviennent impraticables pour les chevaux, ils prennent ce qu'ils appellent leurs patins, & traînent après eux leur *nart* dans lequel sont leurs provisions, dont ils prennent le moins qu'ils peuvent. Ce *nart* est une espèce de traîneau d'environ cinq pieds de long sur dix pouces de large, qu'un homme tire aisément sur la neige, sur-tout lorsqu'elle est épaisse. Lorsque la nuit est venue, ils allument du feu, & se couchent dans leur traîneau. Après s'être reposés quelque temps, ils continuent leur route sur leurs patins. Ils voyagent ainsi pendant dix jours. Etant arrivés

dans un endroit où il y a des chiens, ils en prennent pour se faire traîner avec leurs provisions. Ils les accouplent deux à deux, & en prennent plus ou moins, selon que le fardeau qu'ils doivent traîner est plus ou moins pesant. Dès qu'ils sont attelés, ils se mettent à courir, abboyant tout le long du chemin. Celui qui est dans le traîneau, conduit avec une petite corde le chien qui est à la tête de l'attelage. Ils sont attachés au traîneau avec une corde souple, qui les prend par le milieu du corps, & leur passe entre les jambes de derriere. J'ai été surpris de voir le poids que ces animaux tiroient. Car les voyageurs portent non-seulement leurs provisions, mais encore celles de leurs chiens. Ces animaux vigilans connoissent l'heure qu'il faut partir le matin, & font un tintamarre affreux, jusqu'à ce qu'on leur ait donné à manger, & qu'on soit parti. Je crois qu'une

pareille façon de voyager ne ſeroit pas du goût de tout le monde, & ce que j'en vis ſatisfit ma curioſité. C'eſt pourtant ainſi que ces peuples voyagent pendant trois ſemaines, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés à quelque Village ſur la *Léna*. On quitte là les chiens, & l'on prend des chevaux juſqu'à *Yakutsky*. Cette Ville tire ſon nom d'un petit ruiſſeau appellé *Yakut*, qui ſe jette dans la *Léna*.

Je me ſuis peut-être trop arrêté à décrire la maniere dont on voyage dans ce pays avec des patins & des chiens; mais comme il y a peu d'Européens qui la connoiſſent, on ne doit pas me ſavoir gré de ma digreſſion. J'ai connu pluſieurs Officiers Suédois qui ſe ſont rendus par cette voie à *Yakutsky*. J'ai eſſayé moi-même les patins, & les ai trouvé très-fatiguans; mais peut-être le tems & l'habitude me les euſſent-ils rendu familiers.

Il y a d'*Elimsky* à *Yakutsky* une route plus agréable que celle dont je viens de parler, c'est celle de la *Léna* : mais elle ne convient point à tous les voyageurs. Ceux qui la prennent en sortant d'*Yakutsky*, vont par terre à un lieu appellé *Vercholensky-Ostrogue*, situé près de la source de la *Léna*, où ils s'embarquent pour la descendre. Ceux qui partent d'*Elimsky*, traversent le pays pendant deux jours jusqu'à la *Léna*, sur laquelle ils s'embarquent pareillement jusqu'à *Yakutsky*, ou à tel autre endroit : mais ils sont assaillis de quantité de moucherons & de cousins, qui diminuent beaucoup le plaisir qu'ils pourroient trouver à voyager par eau.

Avant que de continuer ma route vers le Nord, je trouve à propos de donner une courte description de la fameuse riviere de *Léna*, laquelle, par sa grandeur, de même que par la lon-

gueur de ſon cours, ne le cède à aucun des plus grands fleuves de l'Univers.

Elle prend ſa ſource à quelque diſtance au Nord du lac *Baykall*, & va ſe jetter dans l'Océan ſeptentrional. Le chemin qu'elle parcourt depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure, eſt, ſelon moi, d'environ deux mille cinq cents milles d'Angleterre; mais d'autres lui en donnent davantage. Elle eſt navigable par-tout, n'ayant aucune cataracte qui puiſſe empêcher le paſſage des Vaiſſeaux, quelque grands qu'ils puiſſent être. Elle reçoit pluſieurs grandes rivieres, dont la plûpart viennent de l'Orient. On conçoit aiſément qu'elle ne ſçauroit manquer de poiſſon, puiſqu'il y en a une ſi grande quantité dans les autres rivieres de la Sibérie. Ses bords ſont couverts de futaies, où il y a quantité de gibier & de bêtes fauves. Le pays compris entre

entre sa source & le lac *Baykall*, est extrêmement peuplé, & rempli de quantité de Villages Russiens situés le long de la riviere.

Comme j'ai parlé ci-dessus de *Yakutsky* & de *Kamsatka*, je vais ajoûter ici quelques observations sur ces deux Provinces.

La Ville de *Yakutsky*, Capitale de la Province de ce nom, est située sur la rive occidentale de la riviere de *Léna*, & gouvernée par un Commandant, dont l'emploi est très-lucratif, à cause des martres-zibelines & autres fourrures qu'on trouve dans cette Province.

L'hyver y est très-long, & la gelée si violente, que dans le mois de Juin même la terre est toujours gelée à un pied & demi de sa surface. Lorsque les habitans enterrent leurs morts à trois pieds de profondeur, ils sont sûrs de trouver de la glace, la

chaleur du ſoleil ne pénétrant jamais au-delà de deux pieds ou deux pieds & demi dans la terre ; de maniere que les corps ſe conſervent en entier, & reſtent dans l'état où on les met en terre juſqu'au jour du jugement.

La Ville & quantité de Villages des environs ſont habités par des Ruſſes, qui ont des chevaux & des vaches, mais ni brebis ni froment. Ils tirent leur bled par la *Léna* des Provinces méridionales, & l'été leur fournit aſſez de pâturage pour nourrir leurs beſtiaux durant l'hyver.

La Province de *Yakutsky* eſt habitée par une tribu de Tartares très-nombreuſe. C'eſt ainſi que les Ruſſes appellent les naturels du pays, ſans aucun égard à la différence de Religion, de langue & de mœurs. Ceux de cette Province s'appellent *Yakuty*. Ils occupent un grand eſpace de terrein autour de cette Ville, ſur-tout

vers l'Est, où ils confinent avec la Province de *Kamſatka*, qui eſt immenſe.

Les *Yakuty* different peu des *Tonguſes*, tant par leur figure que par leur façon de vivre. Ils ne ſubſiſtent, de même que les autres naturels du pays, que de la chaſſe & de la pêche. Ils ont le viſage plat, de petits yeux noirs, & de longs cheveux noirs, qu'ils treſſent, & qui leur pendent ſur les épaules.

La plûpart ont le viſage marqué avec du charbon, comme les *Tonguſes*. J'ai vû cependant des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe très-belles & très-bien faites. Ils vendent ſouvent leurs enfans aux Ruſſes, qui en font beaucoup de cas à cauſe de leur fidélité & du ſervice qu'ils en tirent.

Ces peuples, quoique humains & affables, ont cependant une coûtume

qui me paroît extrêmement barbare. Lorſque quelqu'un devient infirme ſur ſes vieux jours, & qu'ils jugent ſa maladie incurable, ils lui conſtruiſent une petite hutte ſur le bord de la riviere, ils lui laiſſent quelques proviſions; après quoi ils l'abandonnent à ſa deſtinée, & ne le revoient plus. Ils en agiſſent ainſi indiſtinctement avec leurs peres & leurs meres, & lorſqu'on leur en fait des reproches, ils vous diſent qu'ils ne le font que dans le deſſein de leur rendre ſervice, & de leur procurer un ſort plus heureux dans l'autre Monde. Cette conduite prouve que ces peuples, malgré l'ignorance dans laquelle ils croupiſſent, ont quelques notions de l'immortalité de l'ame.

Je comprends dans la Province de *Kamſatka*, toute cette vaſte étendue de pays qui s'étend depuis la riviere d'*Amur*, le long de la mer du Japon,

appellée par les Russes *Tikoe-More*, ou la mer Pacifique, jusqu'à la pointe Nord-Est du continent. Le pays situé le long de la côte est très-beau & très-sain, sur-tout au Midi, où le climat est tempéré. Il produit du grain, & même du raisin & d'autres fruits. Les peuples qui l'habitent sont humains & hospitaliers.

La premiere fois que les Russes entrerent dans cette Province, les *Kamtzedans* voulurent arrêter leurs progrès. Ils assemblerent pour cet effet un grand nombre d'hommes armés à la façon du pays avec des arcs, des flèches & des lances armées d'un os dont ils avoient aiguisé la pointe; par où l'on peut voir qu'ils ne connoissoient pas plus le fer que les Méxicains à l'arrivée des Espagnols dans l'Amérique. Les Russes les eurent bien-tôt dispersés avec leurs armes à feu, qui dans ce tems-là ne consistoient qu'en de mauvais fusils de petit calibre.

Ces pauvres peuples, surpris de voir tomber leurs gens sans aucune blessure apparente, & effrayés du feu & du bruit de la poudre, prirent la fuite dans la plus grande consternation, & envoyerent quelques-uns des leurs aux Russes pour leur demander la paix. Ils se prosternèrent de la maniere la plus soumise devant le Général, & le prierent de la leur accorder. Ils l'obtinrent à condition qu'ils paieroient annuellement au Czar un tribut de martres-zibelines & d'autres fourrures; ce qu'ils ont ponctuellement exécuté.

La plûpart des cantons de *Kamsatka* sont (1) montagneux, sur-tout vers le Nord, & couverts de bois de

---

La Ville de *Kamsatka* & les Côtes voisines sont habitées par deux peuples appellés *Xuxi* & *Koeliki*, qui ont chacun un langage particulier. Au pié de la Ville de *Kamsatka* est un golfe, qui sert de retraite au *Nerwal*, & à plusieurs autres gros poissons.

haute futaie. Il y a un bon port à *Ochotsky*, & assez de bois pour construire un vaisseau de guerre. Le pays est arrosé de quantité de rivieres qui vont toutes se jetter dans l'Océan oriental, entre lesquelles est celle qu'on appelle *Anadeer*, qui est très-grande. Au Nord de cette riviere vers l'Océan, est un vaste pays peu connu, habité par un peuple cruel & féroce, appellé par les Russes *Anadeertzy*, qui conserve encore aujourd'hui son caractère.

Je n'ai rien à dire de plus de ces Provinces, sinon que je ne crois pas les Isles du Japon fort éloignées des contrées Méridionales de *Kamtzatsky*. Ce qui me confirme dans cette opinion est que j'ai vû à Péterbourg un jeune homme natif du Japon qui faisoit ses études à l'Académie. Je lui demandai par quel accident il se trouvoit dans un pays aussi éloigné, & voici quelle fut sa réponse. Il me dit

qu'étant allé avec ſon pere, & quelques autres perſonnes, à une Ville appellée *Naggiſaky*, ſituée ſur la côte occidentale de cette Iſle, pour quelques affaires de commerce, ils voulurent s'en retourner dans leurs habitations qui ſont au Nord en ſuivant la côte; qu'ils s'embarquerent en conſéquence ſur un petit bateau, mais qu'un vent de terre les pouſſa en pleine mer, & les jetta en peu de jours ſur les côtes de *Kamtzatsky*, à demi-morts de faim & de fatigue; qu'ils rencontrerent un Officier Ruſſe qui leur procura tous les ſecours que l'humanité dicte dans pareille occaſion; que malgré tous ſes ſoins, pluſieurs de ſes gens moururent de faim & de fatigue; qu'il fut envoyé avec un autre jeune homme, qui étoit mort depuis, à *Pétersbourg*, où le *Czar* avoit donné ordre qu'on les reçût à l'Académie. Le jeune homme dont

je parle possédoit parfaitement la langue *Russe* & celle du *Japon.*

Nous partîmes le 12 d'*Elimsky*, & le lendemain au soir nous arrivâmes à un petit Village situé sur la rive septentrionale de l'*Angara* à quatre-vingts wer stes d'*Elimsky*. Nous ne rencontrâmes pendant deux jours ni Villages ni habitans, tout le pays étant couvert de forêts épaisses & impénétrables, à travers desquelles on a pratiqué une route pour les traîneaux, sur laquelle le soleil ne sçauroit donner pendant le jour, à cause des arbres qui sont de chaque côté, qui se joignant par le sommet, forment, la nuit, une obscurité qui inspire de la terreur.

Nous passâmes la nuit dans ce Village, où nous changeâmes de chevaux, & le lendemain matin nous continuâmes notre route sur l'*Angara*, je veux dire sur la glace, en tirant

vers l'Eſt. Nous vîmes ſur ſes bords quantité de Villages extrêmement peuplés. Nous trouvâmes un pays entierement différent de celui que nous avions vû pendant pluſieurs mois. Tantôt c'étoient des campagnes immenſes, qui formoient une perſpective admirable, tantôt un pays entremêlé de bois & de côteaux. La rive ſeptentrionale de la riviere eſt preſque entierement couverte de bois. On a ménagé quelques routes le long des bords, où l'on trouve pluſieurs Villages & quantité de beſtiaux.

Nous arrivâmes le 15 à un gros Village appellé *Ballagansky*, ſitué ſur la rive méridionale de l'*Angara*, près d'un petit ruiſſeau qui vient du Sud, appellé *Unga*. Sa ſituation eſt des plus agréables, étant dans une plaine fertile, entremêlée de champs & de bois.

Nous trouvâmes là d'autres natifs de *Sibérie*, qui différent à pluſieurs égards

de ceux dont j'ai parlé. Les Russes les appellent *Bratsky*, & ils se donnent le nom de *Burates*. Ils campent toute l'année avec leurs troupeaux, qui sont composés de brebis, de vaches & de chevaux, changeant de lieu, selon qu'ils le jugent à propos. Leur langue ressemble beaucoup à celle des *Kalmoucks*; ils ont parmi eux des Prêtres qui la lisent & qui l'écrivent. Ils different très-peu, par leur habillement & leur façon de vivre, des *Kalmoucks* du *Volga*; ce qui me fait croire qu'ils ont la même origine. Leur visage est un peu moins plat que celui des *Kalmoucks*; ils ont le nez plus grand & la physionomie plus ouverte.

Les *Burates* sont extrêmement actifs, mais ennemis du travail; car quoiqu'ils aient devant eux l'exemple des Russes qui cultivent la terre, & qui vivent de ses productions, ils aiment mieux habiter sous des tentes, & paître

leurs troupeaux, d'où dépend toute leur subsistance.

Les hommes n'ont d'autre occupation que celle d'aller à la chasse & de monter à cheval. Ils ont de très-bons chevaux de selle, & de très-belles bêtes à cornes. Leurs moutons ont la queue fort grosse, & la chair excellente. Ils ont aussi quantité de chevres. Ils ne font aucune provision pour ces animaux, & les laissent paître en plein champ. Lorsqu'il tombe beaucoup de neige, (ce qui est assez rare dans ces cantons,) ils les menent vers le Midi où la neige est peu abondante.

Ils sont armés d'arcs, de flèches, de lances & de sabres : ils sont tous cavaliers comme les *Kalmoucks*, & ne connoissent guères les fantassins. Ils sont très-bons cavaliers, & fort adroits à tirer de l'arc.

Ils étoient autrefois sujets à un Prince *Mongalle*, mais aujourd'hui ils sont sous la domination des Russes. Ils forment

un Peuple très-nombreux, dont le pays s'étend à l'Orient & au Midi du lac *Baykall*; & ils passent pour honnêtes & sinceres.

Les hommes sont habillés d'une robe de peau de mouton, qu'ils attachent avec une ceinture, & qui leur sert pour toutes les saisons. Ils ont un petit bonnet fourré tout autour, & surmonté d'une houpe de soie rouge. Cela, joint à une paire de caleçons & de bottines, compose tout leur habillement. Les femmes sont habillées à-peu-près de même, excepté que leur robe est cousue avec la camisole, & forme une espece de jupon. Les femmes mariées ont les cheveux partagés en deux tresses, une de chaque côté; elles les passent dans deux anneaux de fer, pour les empêcher de leur tomber sur la poitrine; ce qui forme comme une espece de perruque nouée. Elles ont sur le front une lame de fer poli, qu'elles attachent par

derriere, & ſur la tête un petit bonnet rond bordé de peau, & brodé à leur façon, pour le diſtinguer de celui des hommes. Les filles ſont habillées de même, excepté qu'elles ont les cheveux treſſés tout autour de la tête. Elles les ont auſſi noirs que les plumes d'un corbeau, & & quelques-unes ont le teint fort beau. Les hommes & les femmes ſont extrêmement polis. Je voudrois ſeulement qu'ils fuſſent un peu plus propres. Ils ſont auſſi ſales ſur eux que dans leurs tentes; car ils ne ſont jamais habillés que de peaux pour ſe garantir du froid, & ils dorment & couchent avec ces habits autour d'un petit feu qu'ils allument au milieu de leurs tentes.

La Religion des *Burates* (1) pa-

(1) Ils rendent de temps en temps des honneurs au Soleil & à la Lune, fléchiſſant les genoux, & inclinant la tête; mais ſerrant les dents, & ne prononçant pas une parole. Ils ont des Prêtres qu'ils tuent quand la fantai-

roît être la même que celle des *Kalmoucks* ; je veux dire un Paganiſme des plus groſſiers. Ils parlent, il eſt vrai, d'un être bon & tout-puiſſant, qu'ils appellent *Burchun*, qu'ils diſent avoir créé toutes choſes ; mais ils paroiſſent imbus de pluſieurs notions fabuleuſes touchant ſa nature & ſon gouvernement. Ils ont deux Grands-Prêtres, pour leſquels ils ont un très-grand reſpect. Ils appellent l'un *Délaï-Lama*, & l'autre *Kutuchtu*. J'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite.

En paſſant par les tentes des *Burates*, j'ai ſouvent vu une longue perche, à laquelle étoient pendues les cornes, la tête & la peau d'une brebis. J'en demandai la raiſon, & l'on me dit, que l'animal dont je voyois la tête & la toiſon, avoit été tué & offert en ſacrifice

---

ſie leur en prend, en diſant : » il faut envoyer » ces gens-là dans l'autre Monde, afin qu'ils » prient pour nous. «

au Dieu qui protégeoit leurs troupeaux Je n'ai point vu d'images parmi eux, à l'exception de quelques reliques, que leur avoient donné leurs Prêtres, qui les tenoient du *Délaï-Lama*. Ils les pendent pour l'ordinaire dans quelque coin de leurs tentes, ou les portent pendues au cou, en guise d'amulettes, pour les préserver des malheurs qui peuvent leur arriver.

Nous arrivâmes le 16 à un autre gros Village appellé *Kamenka*, situé sur la rive septentrionale de la riviere, où nous trouvâmes quantité de *Burates* dans leurs tentes. Nous eûmes ce jour-là un peu de pluie, qui fondit la neige, & rendit les rivieres dangereuses : ce qui nous obligea à les laisser, & à continuer notre route sur les bords ; car plusieurs de nos chevaux s'enfoncerent dans la glace, & nous eûmes beaucoup de peine à les en tirer.

Nous prîmes le 17 notre route au

Sud-Est. Le temps étoit considérablement changé, le Soleil avoit de la force, la neige étoit entierement fondue, & l'on ne s'appercevoit de l'hyve rque par la glace qui restoit sur les rivieres, & qui se fondoit de jour à autre. C'est ainsi que, dans l'espace de quelques jours, nous passâmes d'un hyver très-rude à un printems fort chaud, de sorte qu'on eût cru que nous avions changé insensiblement de climat. Nos traîneaux, sur lesquels nous avions voyagé tout l'hyver, nous devinrent inutiles, & nous les mîmes sur des chariots qui marchoient à notre suite.

Après avoir pris les chevaux & les provisions que nous pûmes trouver, nous cotoyâmes la rive septentrionale de l'*Angara* vers *Irkutsky*, escortés de quelques Cosaques & d'un corps de *Burates*, armés d'arcs & de flèches. Nous nous amusâmes à chasser tout le long de la route, & ne fûmes pas peu

ſurpris de voir nos *Burates* tuer les liè-vres à coups de flèches. Cet exercice nous convenoit d'autant mieux, que nous avions été confinés plus de trois mois dans des traîneaux, depuis notre départ de *Cazan*.

Nous arrivâmes le 18 Mars à la Ville d'*Irkutsky*, ainſi appellée de la petite riviere d'*Irkut*, qui ſe jette dans l'*Angara* à quelque diſtance de la Ville. Elle eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'*Angara*, dans une vaſte plaine, bornée au Nord par des montagnes couvertes de bois. Au Midi de la riviere, vers le lac *Baykall*, il y a de hautes montagnes couvertes d'arbres, parmi leſquels on trouve des larix & des cédres de Sibérie. Le larix, appellé en Ruſſien *Liſvinitza*, eſt un arbre très-connu dans ces cantons ; c'eſt autour de ſa racine que croît l'agaric en forme de champignon. Ses feuilles tombent en automne, & au printems il a la forme d'un

pin. Il eſt de belle venue, & ſon bois eſt fort eſtimé pour la charpente. Il produit un cône de même que le ſapin; mais les pignons ſont de moitié moins gros.

Ce qu'on appelle le cédre, eſt un arbre fort haut, dont les feuilles ne tombent jamais. Son bois eſt blanc & uni, mais il ne tient en rien de l'odeur du cédre. On l'emploie pour les bâtimens, & pour plancheyer les appartemens; il n'a point de nœuds, & ſa blancheur ſurpaſſe tout ce que j'ai vu dans ce genre: ſes feuilles reſſemblent à celles du pin, & naiſſent par bouquets. Ses cônes ſont gros, & renferment une petite noix dans laquelle il y a une amande. Les habitans du pays en ſont très-friands, & la mangent en guiſe de deſſert. Elle a un goût réſineux fort agréable, & elle paſſe pour être ſtomachale.

La Ville d'*Irkutsky* eſt fortifiée d'un foſſé & de paliſſades, avec des tours de

bois de distance en distance. Sa garnison consiste en quelques troupes réglées, indépendamment d'un nombre de Cosaques & de quelques Milices du pays. La Ville contient environ deux mille maisons, & on y apporte quantité de provisions des Villages des environs. Ses bois sont remplis de différentes especes de gibier. La riviere fournit de l'éturgeon, & différens autres poissons, mais non point du sterlet ; ce qui vient, à ce que je crois, de ce qu'il aime les eaux bourbeuses ; au lieu que l'eau dans cet endroit est si claire, qu'on peut compter les cailloux qui sont au fond de la riviere à deux brasses de profondeur.

Il se fait à *Irkutsky* un commerce considérable de pelleteries & de diverses marchandises de la Chine. Elles paient dix pour cent à la Douanne ; ce qui produit un revenu considérable au Czar.

Notre bagage arriva le 25 de Mars,

après avoir surmonté plusieurs difficultés sur la route. Nos gens avoient été obligés de laisser plusieurs traîneaux, après avoir chargé le bagage sur des chariots.

Nous avions dessein de traverser le lac *Bay'all* sur la glace, & de poursuivre notre route par terre jusqu'à *Selinginsky*, mais nous arrivâmes trop tard. La saison étoit si avancée, que la glace étoit presque fondue lorsque nos chariots arriverent. On nous dit, à la vérité, qu'elle étoit encore assez forte pour porter les chevaux; mais après avoir mûrement pesé la chose, nous jugeâmes à propos d'attendre qu'elle fût entierement fondue, pour nous rendre par eau à *Selinginsky*, & l'on donna en conséquence des ordres pour nous préparer des vaisseaux.

Nous traversâmes la riviere le premier Avril, avec M. *Patikin*, Commandant de la Place, qui voulut lui-même reconnoître le pays qui est au

Midi. Nous traversâmes plusieurs bois plantés de chênes & d'autres arbres, dont j'ai parlé ci-dessus. Nous chassâmes tout le jour, & tuâmes quantité de gibier. Nous arrivâmes enfin à un petit Village Russien, situé dans une vallée fertile, entourée de collines couvertes de bois, où nous logeâmes. Nous fîmes le lendemain deux milles de plus pour trouver des bêtes fauves; mais nous n'en rencontrâmes aucune. Nous retournâmes au même Village, & le lendemain à *Irkutsky*.

Nous passâmes le 10 avec un fameux *Shaman Buratsky*, qui étoit aussi Lama ou Prêtre, & qu'on avoit fait venir de fort loin. Comme ces *Shamans* font grand bruit dans cette partie du Monde, & passent chez le Vulgaire ignorant pour être inspirés, je suis bien aise de faire connoître celui-ci : on jugera par-là des autres.

Il vint chez l'Ambassadeur, accompa-

gné de différens Chefs de ſa Tribu, qui le traitoient avec beaucoup de reſpect. C'étoit un homme d'environ trente ans, qui affectoit beaucoup de gravité dans toute ſa conduite. On lui préſenta en entrant un verre d'eau-de-vie ; il le but, mais il refuſa de retourner à la charge.

Après avoir converſé quelque temps avec lui, on le pria de nous montrer quelque échantillon de ſon ſçavoir ; à quoi il répondit qu'il ne pouvoit rien faire dans une maiſon Ruſſienne, à cauſe des images des Saints qui y étoient & qui empêchoient l'effet de ſon art. Il nous donna rendez-vous dans la tente d'un *Buratsky*, qui logeoit dans le fauxbourg. Nous nous y rendîmes le ſoir, & nous y trouvâmes le *Shaman* avec pluſieurs de ſes camarades, qui fumoient autour du feu : il n'y avoit point de femmes avec eux. Nous nous plaçâmes à un des côtés de la tente, & nous laiſſâmes l'autre pour lui & ſes compatrio-

tes. Après que nous fûmes restés assis environ demi-heure, le *Shaman* s'assit à terre les jambes croisées, auprès d'un petit tas de charbon allumé, le visage tourné vers ses camarades. Il prit deux baguettes d'environ quatre pieds de long, une de chaque main, & entonna un chant lugubre, battant la mesure avec ses baguettes, & tous ses camarades firent *chorus* avec lui. Pendant qu'il chantoit ainsi, il fit différentes contorsions, & entra à la fin dans un telle fureur, qu'il écumoit de la bouche, & que les yeux lui sortoient de la tête. Il se leva, se mit à danser, & marcha nuds pieds au milieu du feu. Le peuple attribue ces mouvemens extraordinaires à l'opération d'une Divinité; & en effet, il n'y a personne qui ne le crût possédé du Démon. Après s'être épuisé à danser, il se retira à la porte de la tente, & jetta trois cris horribles, pour appeller le Démon, afin qu'il lui dictât les réponses

réponſes qu'il devoit faire aux queſtions qu'on lui propoſeroit. Il revint s'aſſeoir d'un grand ſang-froid, & nous dit que nous pouvions l'interroger quand il nous plairoit. Pluſieurs de nos gens lui firent différentes queſtions, auxquelles il répondit en effet, mais d'une maniere ſi ambiguë, qu'on ne pouvoit rien y comprendre. Il fit enſuite pluſieurs tours de gibeciere; il feignit de ſe tuer avec un couteau, il le porta à ſa gorge, il courut l'épée nue à la main, & fit pluſieurs autres tours ſemblables qui ne valent pas la peine d'être rapportés. En un mot, il paroît que ces *Shamans* ne ſont que des impoſteurs, qui en impoſent au Vulgaire ignorant & crédule, pour ſe procurer de quoi vivre.

Le 6 Avril nous nous rendîmes à un Monaſtère ſitué à environ cinq milles à l'Occident de cette Place, où nous dînâmes avec l'Archevêque de *Tobolsky*. Ce Prélat y étoit venu pour viſiter quel-

ques Monaſtères, & chemin faiſant, il avoit baptiſé pluſieurs *Oſtioucks* & autres idolâtres. Il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 8 Mai. Nous attendîmes patiemment le dégel du lac *Baykall*, dont nous étions ſûrs d'avoir des nouvelles certaines par le moyen des glaçons qui flottent ſur l'*Angara*; car lorſque le degel arrive, cette riviere eſt couverte de glaçons flottans, que le vent & le courant emportent avec une violence extraordinaire.

La riviere ceſſa de charrier le 11, on chargea notre bagage ſur des bateaux plats, auxquels on fit remonter la riviere : mais comme le vent étoit au Midi, on eut beaucoup de peine à les faire avancer. L'Ambaſſadeur voulut reſter dans l'endroit, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés près du lac, lequel eſt éloigné d'environ quarante werſtes d'*Irkutsky*.

CHAPITRE V.

*Nous partons d'*Irkutsky*, & nous traversons le lac* Baykall. *Notre arrivée à* Selinginsky. *Détails curieux au sujet du* Kutuchtu, *&c*

LE 15 Mai, le temps étant extrêmement chaud, nous ne partîmes que l'après-midi. Nous quittâmes *Irkutsky*, accompagnés du Commandant & de quelques Officiers de la garnison. Nous côtoyâmes la rive septentrionale de la riviere, traversant plusieurs bois & campagnes agréables; nous arrivâmes à minuit à quelques huttes où nous fîmes halte, & nous reprîmes notre route le lendemain matin.

Nous arrivâmes, à midi, à une petite Chapelle dédiée à S. Nicolas, où les voyageurs vont faire leurs prieres pour obtenir une heureuse traversée. Il y a au-

près quelques cabanes de pêcheurs. La Chapelle eſt deſſervie par deux Religieux, qui ont ſoin d'inſtruire le Peuple, & qui reçoivent de temps à autre quelques petits préſens des paſſagers.

Nous trouvâmes nos barques dans cet endroit : elles nous attendoient au-deſſous des chûtes de l'*Angara*. On voit de-là le lac qui ſort d'entre deux rochers eſcarpés, & vient ſe briſer contre de groſſes pierres qui ſont en travers de la riviere, laquelle eſt large d'environ un mille d'Angleterre. Tout le lit de la riviere, depuis l'embouchure du lac juſqu'à la Chapelle de S. Nicolas, eſt rempli de ces rochers pendant l'eſpace d'un mille. Il n'y a point de paſſage pour les petits bateaux, excepté le long de la rive orientale, encore eſt-il fort étroit & bordé, d'un côté du rivage & de l'autre, de gros rochers. Il n'y a que cinq à ſix pieds d'eau dans les endroits les plus profonds, & qu'autant de largeur qu'il le faut pour donner paſſage à

un bateau. S'il arrive malheureuſement que le courant, ou tel autre accident, vous faſſe manquer ce paſſage, & pouſſe le bateau ſur les rochers, il ſe met en pièces, & l'équipage eſt perdu ſans reſſource. L'eau en tombant ſur les rochers fait un bruit auſſi fort que celui des vagues de la mer, de ſorte qu'on ne peut s'entendre parler. Je ne ſçaurois exprimer l'effroi dont on eſt ſaiſi à la vue des objets que la Nature préſente autour de cet endroit. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans le Monde. Les pilotes & les matelots qui navigent ſur ce lac, en parlent avec le plus profond reſpect; ils l'appellent *la Mer ſainte*. Ils donnent le nom de *ſaintes* aux montagnes qui ſont aux environs, & ils ſont très-fâchés lorſqu'on l'appelle ſimplement lac. Ils racontent l'hiſtoire d'un Pilote qui fut puni pour avoir manqué de l'appeller *ſaint*. Ayant voulu le traverſer dans l'automne, il fut balotté

avec ſon équipage de côté & d'autre pendant un temps conſidérable, au point qu'il ſe vit preſque réduit à mourir de faim, & à faire naufrage. La néceſſité le força enfin à ſuivre la coutume, & à prier la ſainte Mer & les Montagnes d'avoir pitié de lui. Ses prieres furent exaucées, & il aborda heureuſement à terre : mais il eut ſoin depuis de parler de cette mer avec beaucoup de reſpect.

On employa l'après-midi à préparer les cables & les barques pour remonter le courant, & franchir ce paſſage dangereux.

Le 17, le vent étant devenu contraire, les pilotes ne voulurent point s'expoſer à le traverſer. Je profitai de ce délai, & fus avec quatre de mes camarades ſur le ſommet des montagnes, pour voir cette mer, & le pays qui eſt au Midi & au Couchant. Le terrein qui eſt au Midi s'éleve inſenſiblement, & eſt borné par des montagnes couvertes

de bois. Celles qui ſont au Couchant ſont extrêmement hautes, & preſque toutes couvertes de neige, & nous les diſtinguions aiſément, quoiqu'elles ſoient extrêmement éloignées.

Le lac *Baykall* (1), vis-à-vis l'embouchure de la *Selinga*, a cinquante milles d'Angleterre de largeur, (il eſt beaucoup plus large dans quelques endroits) & environ trois cents milles de longueur : l'eau en eſt douce ; il reçoit la *Selinga* & quantité d'autres rivieres qui viennent du Sud, & la haute *Angara* qui vient de l'Eſt. La mer prend ſon cours du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, & l'on y trouve très-peu d'écueils ou de

(1) L'eau de ce lac eſt douce, mais claire & verte comme celle de l'Océan. La ſeule riviere qui ſort de ce lac eſt l'*Angara* ; & parmi celles qui s'y déchargent, la plus conſidérable eſt la *Selinga*, qui vient du Sud. Il y a auſſi quelques iſles ſur cette petite mer, habitées, de même que ſes bords, par les *Burates*, les *Mongales* & les *Onkotes*.

rochers. Elle est bornée au Nord par une chaîne de rochers escarpés, qui la traversent d'un bout à l'autre. La seule ouverture par où elle se décharge, est celle de l'*Angara*, qui, quoique formée par la seule Nature, paroît avoir été coupée entre deux rochers. On ne sçauroit voir dans le Monde un plus beau coup-d'œil que celui qu'on découvre du haut de ces montagnes : on peut en juger par l'esquisse imparfaite que j'en ai donnée. Les bois qui sont sur ces rochers, sont bas & clair-semés ; mais à mesure qu'on avance vers le Nord & dans les vallées, les arbres deviennent insensiblement plus gros & de plus belle venue. Ces bois sont remplis de quantité de gibier & de bêtes fauves, entr'autres de sangliers, qui sont les premiers que j'ai vus dans cette contrée ; ce qui est un signe certain de la douce température du climat, ces nimaux ne pouvant supporter le froid

excessif des pays septentrionaux. Comme la chasse de ces animaux est extrêmement dangereuse, nous jugeâmes à propos d'y renoncer. Nous retournâmes, le soir, joindre nos barques à la Chapelle de S. Nicolas.

Le lac *Baykall* est très-poissonneux : on y pêche de l'esturgeon, & un poisson appellé *Omully*, qui tient du hareng par la figure & le goût, excepté qu'il est plus gros & plus large. On y trouve aussi quantité de veaux marins, dont le cuir est infiniment plus estimé que celui de ceux qu'on pêche dans l'eau salée. Je suis persuadé que ces veaux, de même que le poisson qu'on trouve dans ce lac, y sont venus de la Mer Glaciale, avec laquelle il communique, quoiqu'il y ait fort loin de l'un à l'autre.

On prend ordinairement les veaux marins en hyver, avec de gros filets qu'on tend sous la glace. Pour cet ef-

fet, on perce la glace de distance en distance, & l'on tend les filets d'un trou à l'autre avec des perches, à telle distance qu'on veut. Comme les veaux marins ne peuvent rester long-temps sous la glace faute d'air, ils cherchent ces trous pour pouvoir respirer, & se prennent dans les filets. Ils ont eux-mêmes soin d'en pratiquer avant que la glace soit tout-à-fait formée. Ils se servent de cet expédient pour prendre, non-seulement des veaux marins, mais même toutes sortes de poissons.

Le 18, le vent étant devenu favorable, nous partîmes de *Saint-Nicolas.* Comme nous avions assez de gens à notre suite, nous en laissâmes quelques-uns à bord pour aider le pilote, & le reste fut employé sur le rivage à faire remonter les barques contre l'impétuosité du courant. Nous le franchîmes dans l'espace de trois heures, & nous remontâmes à bord. Le temps s'étant

mis au calme, nous fûmes obligés de nons ſervir des avirons. Nous marchâmes ainſi le long de la côte juſqu'à midi, en tirant vers l'Orient. Il s'éleva alors un vent frais, nous mîmes à la voile, & nous fîmes en peu de temps les deux tiers de notre traverſée. Le vent s'étant tourné à l'Eſt, & ayant renforcé, nous ne pûmes aborder la *Selinga*, où nous voulions prendre terre. Comme ces barques ne peuvent aller au plus près, nous courûmes environ dix milles à l'Oueſt d'un Monaſtère appellé *Poſſollsky*, lequel eſt ſitué environ ſix milles à l'Oueſt de *Selinga*, dans une plaine agréable & fertile, dont la vue s'étend de tous côtés. Comme nous voulions aborder à quelque prix que ce fût, nous portâmes la proue vers une baye, dont le rivage nous parut couvert de coquilles de petoncles, ou de ſable blanc. Nous reconnûmes bientôt notre erreur. Ce que nous

avions pris dans l'éloignement pour des coquilles ou du sable, étoient des glaçons de différentes grosseurs, que les vagues poussoient contre le corps de glace dont la baye étoit couverte. Nos gens ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils amenerent la voile, & furent dans une confusion étrange. M. *Ismayloff* ordonna que l'on fît voile, & de gouverner directement vers la glace. Tout le monde mit la main à l'œuvre ; les uns tendirent des planches tout le long du bateau, pour empêcher que la glace ne l'ouvrit, d'autres écarterent les glaçons avec de longues perches. Nous arrivâmes enfin au milieu de la glace, qui fit d'abord un craquement horrible : mais à mesure que nous avancions, notre barque passoit plus aisément ; nous fîmes tant que nous arrivâmes au corps de la glace, où nous restâmes immobiles comme dans un chaîneau de moulin,

quoique le vent renforçât toujours. Nous abandonnâmes le bateau, nous nous promenâmes sur la glace, qui étoit assez forte pour porter les chevaux. Le Soleil se coucha, & nous ne pûmes aborder à terre, comme nous nous l'étions proposé; car nous en étions éloignés de cinq milles, outre qu'il y avoit un grand trou dans la glace, près de l'endroit où nous étions.

Le vent se mit à l'Ouest vers minuit; nous quittâmes notre station à la pointe du jour, nous tirâmes à l'Est, & sur le midi, nous entrâmes dans la *Selinga*, où nous trouvâmes nos trois autres barques. Comme elles nous avoient devancé de deux ou trois milles la nuit précédente, elles avoient eu le temps d'arriver à l'ancrage, & elles se garantirent par-là de la glace, à laquelle on ne s'attendoit point dans la saison où nous étions. Avant que d'entrer dans la baye, nous avions jetté la son-

de, pour sçavoir si nous pouvions jetter l'ancre; mais nous ne trouvâmes point de fond, quoique notre ligne eût plus de cent cinquante brasses.

L'embouchure de la *Selinga* est remplie de roseaux fort hauts, & forme plusieurs isles. L'entrée en est très-difficile, à moins que le vent ne soit favorable, à cause de la quantité de basses & de bancs de sable, que le courant a formés. Nous y trouvâmes un grand nombre d'oiseaux aquatiques, sur-tout de bécassines.

Le vent ayant resté au beau, nous remontâmes la riviere jusqu'à un petit Oratoire dédié à Saint Nicolas, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir délivrés des dangers que nous avions courus. Le Prieur du Couvent de *Possolsky* vint rendre visite à l'Ambassadeur, & lui apporta un petit présent de poissons & d'autres provisions qu'il avoit au Couvent.

Nous continuâmes, le ſoir, de remonter la riviere juſqu'à l'arrivée de la nuit. Nous approchâmes nos bateaux du rivage, & y reſtâmes juſqu'au lendemain, qui étoit le 20 Mai. Comme il faiſoit calme, nous remorquâmes nos bateaux, & nous ſuivîmes à pied les bords de la rivière, nous amuſant à chaſſer. Nous fîmes halte le ſoir, de même que le jour précédent.

Il fit très-chaud le 21. Nous continuâmes notre route comme ci-devant.

Le temps étant devenu favorable le 22, nous mîmes à la voile, & nous arrivâmes le ſoir à un gros Village, bien bâti & très-peuplé, appellé *Kabbansky-Oſtrogue*. Il eſt ſitué ſur une éminence ſur la rive occidentale de la riviere, & entouré de champs & de prairies. Nous prîmes de nouveaux rameurs, & renvoyâmes ceux que nous avions ſur des bateaux découverts à *Irkutsky*.

Nous arrivâmes le 25 à un gros Village appellé *Bolshoy-Zaimka*, situé dans une contrée fertile. Il y a dans les environs un petit Monastère, & plusieurs petits Villages. Quantité de *Burates* étoient campés avec leurs troupeaux des deux côtés de la riviere.

Le climat au Midi du lac *Baykall* est plus tempéré que du côté du Nord. Le terrein produit des récoltes abondantes de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de bled sarrasin & de pois, indépendamment de quantité de légumes & d'herbes potageres. Les habitans n'ont point encore planté d'arbres fruitiers; mais je crois qu'ils réussiroient admirablement, vu que l'hyver est court, & que la neige ne dure que six semaines ou deux mois. Les bords de la riviere sont très-agréables, étant entremêlés de plaines & de bois.

Nous arrivâmes le 26 à une grande Ville appellée *Udinsky*, de la petite ri-

viere *Uda*, qui se jette dans la *Selinga* du côté de l'Eſt. Cette Ville eſt ſituée dans une plaine fertile, à l'Orient de laquelle ſont de hautes montagnes couvertes de bois.

On trouve dans ces montagnes pluſieurs mines, entr'autres de plomb, où l'on emploie quantité d'ouvriers. Les Mineurs diſent qu'il eſt extrêmement dur; mais ils en tirent beaucoup d'argent. On m'a aſſuré qu'il y avoit auſſi des mines d'argent. Ce n'eſt que depuis peu qu'on a commencé à exploiter ces mines, & je ne doute point qu'on n'en tire dans la ſuite un bon parti, & à peu de frais, vû que le métal eſt près de la ſurface de la terre. On en a envoyé des eſſais à Péterſbourg, & j'ai appris que le Czar avoit chargé quelques Mineurs Allemands d'en faire l'épreuve.

Le fer n'eſt pas moins abondant ici qu'à *Angara* : mais la dépenſe qu'il en coûteroit pour l'exporter, l'emporteroit

de beaucoup ſur le bénéfice qu'on pourroit en tirer. On fond ſur le lieu même celui dont on a beſoin dans le pays. Ce fer m'a paru très-doux & très-liant.

On trouve auſſi dans cet endroit pluſieurs mines de cuivre, & je ne doute point que les Ruſſes n'en tirent parti dans la ſuite.

Tout ce Pays dépend du Commandant d'*Irkutsky*, & c'eſt lui qui nomme les Magiſtrats & les Receveurs du Domaine. Le Czar à accordé au Gouverneur de Sibérie le droit de nommer les ſous-Gouverneurs & les Commandans, & cette prérogative lui donne un pouvoir preſque égal à celui d'un Souverain.

L'Ambaſſadeur, ennuyé de la lenteur avec laquelle les bateaux remontoient, & ſe trouvant d'ailleurs incommodé des couſins & des moucherons, prit le parti de ſe rendre par terre à *Selinginsky*. En conſéquence l'Intendant de cette place envoya des chevaux & une eſcorte

de l'autre côté de la riviere pour être à nos ordres le lendemain matin, d'autant plus que la route eſt interrompue par des bois épais, & des rivieres profondes.

Nous traverſâmes le 27 la riviere, après avoir renvoyé nos barques, & nous continuâmes notre route avec d'autant plus de facilité, que nous n'avions point de bagage. Nous traverſâmes une belle plaine remplie d'excellens pâturages, & nous arrivâmes le ſoir à une fontaine, où nous logeâmes dans la tente d'un Burate, & dormîmes ſur des cuirs de bufles.

Nous partîmes le 28 de très-bonne heure, & nous traverſâmes quelques montagnes couvertes de bois. Nous arrivâmes vers midi à une riviere appellée *Orongoy*, que nous traverſâmes ſur un chameau, étant trop profonde pour les chevaux. Nous trouvâmes dans cet endroit quantité de *Burates* campés avec leurs troupeaux.

Après que nos chevaux eurent paſſé la riviere à la nage, nous nous rendîmes dans la tente d'un *Burate*, où nous reſtâmes autant de temps qu'il en falloit pour les faire ſécher. Sa femme ne nous vit pas plutôt arriver, qu'elle mit ſon chaudron ſur le feu pour nous faire du thé. Sa cuiſine étoit ſi extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de la décrire. Elle commença par frotter le chaudron avec la queue d'un cheval qui étoit pendue dans un coin, elle y mit de l'eau, & un moment après quelques poignées de thé bou & un peu de ſel. Lorſque l'eau fut prête à bouillir, elle prit une grande cuillier de fer, & le remua juſqu'à ce qu'il eût bien infuſé. Elle le retira du feu, & le verſa dans un autre vaiſſeau. Elle récura de nouveau le chaudron avec ſa queue de cheval, & le remit ſur le feu. Elle prépara une pâte avec de la farine, & du beurre frais qui étoit pen-

du dans une peau à côté de la queue de cheval ; elle la mit dans le chaudron où elle avoit mis bouillir le thé, & la fit frire, elle versa le thé dessus, & y ajoûta quelque peu de crême épaisse qui étoit pendue à une cheville dans une peau de mouton. Ces préparatifs durerent environ six minutes, après quoi elle retira le thé du feu, & le laissa refroidir quelque temps. Elle prit ensuite plusieurs tasses de bois, qui tenoient environ demi-pinte chacune, & elle servit du thé à toute la compagnie. Nous trouvâmes cet avantage dans ce thé, qu'il nous fournit tout à la fois à boire & à manger. Il n'étoit pas mauvais; mais je l'eusse trouvé meilleur s'il eût été fait un peu plus proprement. Notre hôtesse nous acçueillit avec beaucoup d'amitié : nous ne lui donnâmes point d'argent, parce-qu'on ne le connoît point dans ce pays: mais nous lui fîmes présent de quelque

peu de tabac à fumer, que ce peuple aime passionnément. J'ai décrit cette recette, pour donner occasion à quelque Dame Européenne de la perfectionner.

Au sortir de ce repas frugal, nous remontâmes à cheval, & nous arrivâmes le soir à un Village Russien, qui avoit en face un côteau couvert de bois. Il est au milieu d'une vallée immense, & les pâturages y sont excellens. Nous y fûmes un peu mieux que nous ne l'avions été la nuit d'auparavant. Nous y trouvâmes M. *Firsoff*, Colonel des Cosaques, ou de la Milice de *Selinginsky*, avec un Escadron armé d'arcs & de flèches, & de quelques fusils, qui s'y étoit rendu pour escorter l'Ambassadeur.

Le 29 Mai, nous partîmes de très-bonne heure, nous chassâmes & battîmes les bois avec nos Cosaques à la façon du pays, appellée par les Russes *Oblaye*. On forme un demi-cercle

de Cavaliers armés d'arcs & de flèches, dans lequel on enferme le gibier. On place au milieu quelques jeunes gens pour avertir losqu'ils l'ont fait lever; il n'y a qu'eux qui le poursuivent, les autres se tiennent dans leurs postes Nos Cosaques tuerent trois daims & plusieurs lièvres à coups de fléches, & s'il y a du plaisir à tuer ces animaux innocens, je puis dire que nous en eûmes beaucoup. Ils chasserent ensuite aux ours, aux loups, aux renards & aux sangliers.

Nous arrivâmes vers midi à un Village sur la *Selinga*, où nous nous arrêtâmes quelques heures, après quoi nous traversâmes la riviere en bateau : elle à environ un mille de large dans cet endroit. Nos Cosaques n'en prirent qu'un pour transporter leurs armes, leurs habits & leurs selles; ils monterent à cheval, & la passerent à la nage, comme si elle n'eût été qu'un

ſimple ruiſſeau. Dès que les chevaux eurent commencé à nager, les Coſaques ſe jetterent dans l'eau pour les ſoulager, tenant la criniere d'une main, & les conduiſant de l'autre par la bride. C'eſt ainſi que l'on paſſe les rivieres dans ce pays; & je tiens cette méthode pour ſûre & aiſée, pourvû qu'on ménage le cheval, & qu'on ne le ſecoue point trop fort en tirant la bride.

Après avoir traverſé la riviere de la maniere que j'ai dit, nous attendîmes que nos chevaux fuſſent ſecs, nous remontâmes deſſus, & nous arrivâmes le ſoir à *Selinginsky*, où nous attendîmes nos barques & le reſte de nos gens.

Cette Ville eſt ſituée ſur la rive orientale de la *Selinga*, dans un terrein bas, ſtérile & ſabloneux, qui ne produit preſque rien. On ne pouvoit choiſir une plus mauvaiſe ſituation, car ſi ſes fondateurs l'euſſent bâtie un demi-mille plus bas, dans l'endroit où les habitans ont

ont leurs jardins, ils eussent trouvé une situation préférable à tous égards à celle qu'ils ont choisie.

Elle est composée d'environ deux cents maisons & de deux Eglises, qui sont toutes bâties en bois. Elle est fortifiée de fortes palissades, entre lesquelles il y a quelques pièces de canon.

Environ un mille à l'Orient de la Ville, il y a une chaîne de hautes montagnes entierement couvertes de bois. Le pays qui est de l'autre côté de la riviere est ouvert, sec, & dans quelques endroits, stérile: mais il fournit d'excellents pâturages, sur-tout pour les moutons, dont les *Burates* qui habitent la Ville ont des troupeaux nombreux. Ils ont la queue fort grosse, & la chair excellente. Ils ont encore des bêtes à cornes, & quantité de chevaux & de chameaux, qui composent toutes leurs richesses. C'est ici où finit la tribu des

Burates, & où la Nation des Mongales commence.

Ces *Moungales* forment un peuple extrêmement nombreux, qui occupe une vaſte étendue de pays, depuis cet endroit juſqu'au *Kallgai*, qui ſignifie la muraille ſans fin, ou la grande muraille de la Chine. Ils s'étendent depuis cette muraille vers le Nord, juſqu'à la riviere d'*Amoor*, & depuis celle-ci, en tirant vers l'Occident juſqu'au lac *Baykall*, où ils confinent avec le territoire du *Kontaysha*, ou Prince des Kalmoucks noirs. Ils ſont bornés au Midi par la Nation des *Tonguſes*, parmi laquelle réſide le *Delay-Lama*. On doit juger par la vaſte étendue de pays que les *Moungales* occupent, qu'ils doivent former une Nation extrêmement nombreuſe, ſur-tout ſi l'on fait attention qu'ils vivent dans un climat ſain, & qu'ils n'ont point eu de guerres de-

puis qu'ils ont été conquis, partie par les Russes du côté de l'Occident, & partie par les Chinois du côté de l'Orient, dont ils sont aujourd'hui tributaires. Les Moungales étoient autrefois des voisins très-incommodes pour les Chinois, & ce fut pour se garantir de leurs incursions qu'ils bâtirent la grande muraille.

Kamhi, aujourd'hui Empereur régnant de la Chine, fut le premier qui dompta ces Tartares féroces, plus par bonté que par force, car ils sont extrêmement jaloux de leur liberté. Les Russes ont tenu la même conduite envers ceux qu'ils ont assujettis; & ils avouent eux-mêmes que depuis qu'ils sont sous la protection de ces deux puissans Empereurs, ils sont plus libres & plus à leur aise qu'ils ne l'étoient jadis sous leurs propres Princes.

Le Prince de *Mongalie* régnant, s'appelle *Tushdu-Chan*, & réside environ

six journées au Sud-Est de *Selinginsky*, dans un lieu appellé *Urga*, près duquel le *Kutuchtu*, ou le Grand-Prêtre, fait son séjour. Lorsque les *Moungales* se soumirent à l'Empereur de la Chine, ce fut à condition que le *Tushdu-Chan* conserveroit le nom & l'autorité d'un Prince sur son peuple, mais qu'il n'entreprendroit aucune guerre, ni aucune expédition sans le consentement de l'Empereur, & ces conditions ont été inviolablement observées.

On remarquera qu'on ne voit pas une seule maison dans ce vaste pays. Tous les *Moungales*, sans en excepter le Prince & le Grand-Prêtre, campent toute l'année avec leurs troupeaux, changeant de place lorsque la fantaisie leur en prend.

Ce peuple ignore entiérement l'Agriculture, & ne subsiste que du produit de ses bestiaux. Content du simple nécessaire, & n'aspirant point après le

ſuperflu, il vit de la maniere la plus ſimple & la plus ancienne dans un climat ſec & temperé.

Depuis le *Volga* juſqu'à la muraille de la Chine, il y a trois grands Princes Tartares; l'*Ayuka-Chan*, le *Kontayſha* & le *Tushdu Chan.* Ces trois puiſſantes Nations ont preſque les mêmes traits, la même Religion & la même langue, & vivent de la même maniere. Il n'y a qu'à jetter l'œil ſur la carte pour voir le pays immenſe que poſſedent ces Princes *Kalmoucks*; auſſi n'y a-t-il point de langue plus étendue que la leur. On peut, à la verité, avec l'Arabe, voyager dans pluſieurs contrées de l'Orient, depuis l'Egypte juſqu'à la Cour du Grand-Mogol; mais on peut aller infiniment plus loin avec l'*Illyrique*, ſavoir, depuis le golfe de Veniſe, juſqu'aux frontieres de *Kamtzatsky*; car la langue Ruſſe en eſt un dialecte.

La plus grande partie de la Mongalie n'eſt qu'une déſert continu, excepté dans les endroits qui ſont le long de l'*Amoor*, & vers la frontiere de la Ruſſie à l'Occident. Le terrein qui eſt au Midi de *Selinginsky* eſt de très-bonne qualité, & produiroit différentes eſpeces de grains s'il étoit bien cultivé.

Comme j'ai parlé de l'*Amoor*, je trouve à propos de donner ici une courte deſcription de cette riviere. Les Tartares l'appellent *Shaggalynoulla*, ou le Dragon noir, à cauſe peut-être de la couleur de ſes eaux, & de ſes ſinuoſités. Elle eſt formée par deux grandes rivieres qui ont leurs ſources bien avant dans le déſert, à l'Orient de cet endroit. L'une eſt appellée *Argun*, elle ſort du lac *Delay*, & l'autre *Ingoda*, & c'eſt ſur le bord ſeptentrional de celle-ci qu'eſt ſituée la fameuſe Ville

de *Nerzinskoi* (1), qui appartient aux Russes. Le confluent de ces deux rivieres forme l'*Amoor*, laquelle prend son cours vers l'*Est*. Elle augmente par la jonction de quantité d'autres rivieres, & devient un des plus grands fleuves de cette partie du Monde. Elle parcourt un grand espace de pays, & va se jetter dans l'*Océan Oriental*, ou dans la mer de la *Chine*. C'est la seule riviere, depuis *Cazan* jusqu'à cet endroit, qui prenne son cours vers l'Orient. La plûpart des grandes

(1) Le Waiwode de *Nerzinskoi* à ordinairement deux *Tonguses*: il arrive souvent que ces deux prisonniers, par jalousie, ou par inquiétude se brouillent ensemble, s'accusent ensuite réciproquement de différens crimes, dont le plus énorme, selon eux, est d'avoir fait mourir par la magie quelqu'un de leurs compatriotes.

rivieres de la Sibérie prennent le leur au Nord & au *Nord-Oueſt.*

Nos barques arriverent à *Selinginsky* le quatrième Juin. Après avoir pris tout ce dont nous avions beſoin, nous les renvoyâmes avec le reſte de notre bagage aux magaſins de Sa Majeſté à *Strealka*, environ quatre milles au-deſſus de la riviere, où il y avoit alors une caravane pour la Chine.

L'Ambaſſadeur écrivit en même temps une lettre à l'*Allegada*, ou premier Miniſtre de la Chine, pour lui faire notifier ſon arrivée, & le prier de donner ſes ordres pour notre réception ſur les frontieres. On l'envoya au Prince de Mongalie pour la faire tenir à la Cour de *Pékin*, n'y ayant aucun étranger qui puiſſe traverſer ſon pays pour aller à la *Chine* ſans ſa permiſſion. Il reçut avec beaucoup de politeſſes l'Officier qui lui porta la let-

tre, & l'envoya ſur le champ à la Cour par un Exprès. Il envoya deux jours après deux Gentils-hommes, dont un étoit *Lama*, à l'Ambaſſadeur, pour le féliciter ſur ſon heureuſe arrivée. Son Excellence les arrêta à dîner, & ils ſe comportèrent avec beaucoup de décence.

L'Ambaſſadeur chargea l'Officier qui devoit remettre ſa lettre au Prince de Mongalie à *Urga*, de faire ſes complimens au *Kutuchtu*, ou Grand-Prêtre, lequel eſt extrêmement lié au Prince. Il le reçut avec beaucoup d'amitié & le fit aſſeoir devant lui; ce qui eſt un honneur qu'il n'accorde qu'aux Ambaſſadeurs & aux Pelerins qui viennent des pays étrangers. Il lui fit préſent à ſon départ de quelques bagatelles, entr'autres de quelques piéces d'étoffes de la Chine.

Je ne ſçaurois laiſſer ce vénérable

personnage sans en dire un mot. Les habitans rapportent de lui quantité de choses ridicules, mais je me bornerai à quelques-unes des plus curieuses.

Cet homme extraordinaire se vante d'avoir une connoissance universelle, & c'est ce que signifie le mot de *Kutuchtu*, & le peuple est réellement persuadé qu'il connoît le passé, le présent & l'avenir. Comme les *Lamas* sont tout autant d'espions qui lui sont subordonnés, il ne lui est pas difficile d'en imposer au peuple à cet égard. On le croit aussi immortel, non point quant au corps : mais on est persuadé que son ame passe sur ses vieux jours dans le corps d'un autre plus jeune, qui a sur le corps certaines marques auxquelles les *Lamas* reconnoissent qu'il est animé par l'ame du *Kutuchtu*, & qui le traitent dès ce moment comme Grand-Prêtre.

Après que l'ame du *Kutuchtu* a pris possession d'un nouveau corps, je veux dire, qu'il est mort, les *Lamas* s'étudient à découvrir l'endroit où cette personne merveilleuse est revenue au monde. Ils n'ont pas besoin d'aller fort loin pour la trouver, car comme l'affaire est déja concertée entre eux, ils sont bientôt d'accord sur le choix d'un successeur, qui est ordinairement un jeune homme qu'ils ont instruit à jouer son rôle. Après avoir trouvé le successeur prétendu, on envoye une compagnie de *Lamas* pour l'examiner. Ils portent avec eux plusieurs babioles, comme des petites sonnettes d'argent, & autres choses de cette nature, qui ont appartenu au *Kutuchtu* défunt, & qu'ils mêlent avec d'autres qui n'étoient point à lui. Ils les présentent à l'enfant, lequel choisit les premieres avec un empressement extraordinaire, & rebute avec mépris les secondes. On lui fait en-

ſuite pluſieurs queſtions relatives aux guerres & aux autres évenemens remarquables qui ſe ſont paſſés pendant qu'il vivoit, & il y répond à la ſatisfaction du Conclave. On le reconnoît dès l'inſtant pour le même *Kutuchtu*, & on le conduit en pompe à *Urga*, où on le loge dans la tente du Grand-Prêtre.

Les *Lamas* ſont chargés de la conduite du nouveau *Kutuchtu* juſqu'à ce qu'il ait atteint un certain âge. On ne peut le voir que d'une certaine diſtance, & encore y a-t-il peu de gens qui aient ce privilége. Il eſt ſurprenant que dans une aſſemblée auſſi nombreuſe de *Lamas*, tout ſe paſſe ſans intrigue & ſans diſpute; mais ils s'entendent ſi bien entr'eux, qu'on croiroit qu'ils ſont guidés par un même eſprit; ce que j'attribue à l'autorité que le Prince exerce ſur eux.

Les *Moungales* prétendent que leur *Kutuchtu* a déja vu quatorze générations, & que son âge se renouvelle à chaque lunaison; qu'à la nouvelle lune, il a le visage d'un jeune homme : celui d'un homme fait, lorsqu'elle est pleine; & celui d'un vieillard à cheveux gris, lorsqu'elle est sur son déc in.

Ce qu'ils appellent *Urga* est la Cour & le lieu où le Prince & le Grand Prêtre résident : ils campent toujours près l'un de l'autre. Ils ont plusieurs milliers de tentes autour d'eux, que l'on transporte de tems en tems d'un lieu dans un autre. L'*Urga* est extrêmement fréquenté par les Marchands de la Chine, de Russie & de plusieurs autres endroits. Le Commerce s'y fait par échange, & l'on n'y connoît point l'argent comptant. Les Chinois y apportent des lingots d'or, du damas, diverses étoffes de soie & de coton, du thé & des porcelaines. Toutes ces marchandises sont ordinairement

d'une qualité inférieure, & telle qu'il convient à un pareil marché. Les Russiens y apportent des fourrures qu'ils échangent pour de la rhubarbe, dont on recueille une grande quantité dans ce pays, sans aucune culture. Les *Moungales*, après l'avoir recueillie, la font sécher en automne, & l'apportent à *Urga*, où les Russes & les Chinois l'achetent à un prix très-modique.

Le *Kutuchtu* & les *Lamas* sont tous habillés de jaune; il n'y a qu'eux & le Prince qui puissent s'habiller de cette couleur, & cette marque de distinction leur attire beaucoup de respect de la part du Peuple. Ils portent autour de leur col des chapelets dont ils se servent pour réciter leurs prieres. Les *Moungales* connoissent un Etre Suprême. Ils tiennent que le *Kutuchtu* est son Vicaire, & qu'il y a dans l'autre vie des récompenses pour les gens de bien, & des châtimens pour les méchans.

Voici une histoire que je tiens d'un Marchand Russien, laquelle servira à montrer la méthode dont les *Lamas* se servent pour maintenir la dignité de leur caractère, de même que celle de leur Grand-Prêtre. Il avoit été à *Urga* dans le dessein d'y trafiquer avec les Chinois. On lui vola quelques piéces de damas dans sa tente. Il s'en plaignit à quelques *Lamas* qu'il connoissoit; ils en parlerent au *Kutuchtu*, lequel donna ordre qu'on cherchât le voleur. Voici la maniere dont ils s'y prirent pour le découvrir. Un *Lama* prit un banc à quatre pieds, & après l'avoir tourné plusieurs fois de suite en différens sens, il le présenta directement vers la tente où étoit caché le vol qu'on avoit fait. Le *Lama* monta à cheval sur son banc, & s'en fut, ou comme on le croit, le banc le porta dans cette tente. Il ordonna qu'on lui rendît le damas, & on le satisfit sur le champ, les excuses n'étant point reçues dans pareil cas.

Je trouve à propos de joindre ici quelques observations sur le *Delay Lama*, ou Prêtre du Désert, que l'on tient être fort supérieur au *Kutuchtu*. Il fait sa résidence à un mois de marche au Sud-Est d'*Urga*, parmi les *Tongusés*, qui parlent une langue différente de celle des *Kalmoucs*. On m'a dit que leur Religion est la même que celle des *Moungales*; qu'ils ont au sujet du *Delay-Lama* les mêmes opinions que les *Moungales* par rapport à leur *Kutuchtu*, & qu'ils l'élisent de la même maniere. Ce qu'il y a d'étonnant est que ces deux puissans *Lamas* vivent en très-bonne intelligence, & n'empiétent jamais sur leurs priviléges. Le mot *Delay* signifie ou la mer, ou une grande plaine, telle que celle où ces Prêtres habitent.



CHAPITRE VI.

Notre arrivée à Selinginsky; *différentes parties de chasse. Nous continuons notre route jusqu'à* Saratzyn, *qui sert de limites entre l'Empire du Czar & celui de l'Empereur de la Chine.*

LEs *Tongufes* forment un Peuple à part, gouverné par un Prince qu'ils appellent *Lazin-Chan*. Un de leurs Princes fut tué dernierement dans une bataille qu'il donna contre le *Kontaysha-Chan* des *Kalmoucks* noirs Le *Delay-Lama*, malgré sa prévoyance, courut risque d'être fait prisonnier. Il menaça le *Kontaysha* de plusieurs malheurs, que celui-ci méprisa jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il demandoit; après quoi il établit le Prince & le *Delay-Lama* dans leur premiere dignité. Le *Kontaysha* professe la même Religion

que le *Delay-Lama*, & reconnoît son autorité dans toutes les matières qui la concernent.

J'ai appris qu'il y avoit un troisiéme *Lama*, appellé *Bogdu-Pantzin*, dont l'autorité est infiniment supérieure à celle des deux autres. Mais comme il habite sur les frontieres du Grand-Mogol, il est très-peu connu dans ces cantons. Quoique j'évite autant que je puis de faire la moindre réflexion sur les sociétés dont le but est de maintenir la Religion, & de porter les hommes à la vertu, je conclus de tout ce qu'on m'a dit de ces *Lamas*, qu'ils ne sont que des *Shamans* d'un rang supérieur à ceux dont j'ai parlé.

Comme l'Ambassadeur n'avoit point encore reçu de réponse à la lettre qu'il avoit écrite à Pékin, nous fûmes obligés de séjourner à *Selinginsky*, où nous passâmes le temps le mieux que nous pûmes.

Comme je me promenois, le 12, le long de la riviere, je trouvai parmi un nombre d'enfans qui s'amusoient à pêcher à la ligne, un homme dont la figure & l'habillement me surprirent. Il acheta tous les poissons qu'ils avoient pris, & les rejetta avec beaucoup de gravité les uns après les autres dans l'eau. Ces enfans lui témoignerent beaucoup de respect; mais je jugeai par la maniere dont ils le regardoient, qu'ils le tenoient pour fou. Je lui adressai plusieurs fois la parole; mais il étoit si occupé qu'il ne fit aucune attention à ce que je lui disois. Je reconnus aussi-tôt à son habillement, & à la raie de safran qu'il avoit sur le front, que c'étoit un Bramine des Indes.

Il parut extrêmement content d'avoir rendu la liberté à son poisson; & comme il entendoit un peu le Russien & le Portugais, il lia conversation avec moi. Je le menai chez moi, & lui offris un

verre d'eau-de-vie; mais il refusa d'en boire, me disant que sa Religion lui défendoit de manger ni de boire avec les Étrangers.

Je lui demandai pourquoi il avoit acheté ce poisson, pour le jetter dans l'eau; & il me répondit, que, dans la croyance où il étoit que l'ame de ses amis & de ses parens pouvoit avoir pris possession de leur corps, il s'étoit cru obligé de leur rendre la liberté; que leur loi leur défendoit de tuer aucun animal, ni d'en manger, & qu'ils ne vivoient que de végétaux.

Nous liâmes si bien connoissance ensemble, qu'il ne se passoit point de jour qu'il ne vînt me rendre visite. Ce Bramine étoit extrêmement gai, & pouvoit avoir environ soixante & dix ans. Il avoit sur le front une touffe de cheveux d'environ six pieds de long, qu'il avoit soin de tresser, & qui lui pendoit par derriere jusqu'à terre; mais il l'en-

tortilloit pour l'ordinaire autour de sa tête, en forme de turban. Ces cheveux n'étoient pas tous à lui ; une grande partie appartenoit à plusieurs de ses amis qu'il tenoit pour Saints ; il les conservoit comme une relique, & les tressoit avec les siens. On donne à ces sortes de personnes le nom de *Faquirs*, & l'on a beaucoup de respect pour eux.

Il me dit qu'il étoit né dans l'Indostan, qu'il avoit été plusieurs fois à *Madrass*, qu'il appelloit *Chinpatan*, & que cette Ville appartenoit aux Anglois. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, me persuada qu'il n'étoit point un imposteur, mais un homme simple & innocent, comme le sont la plupart de ceux de sa secte. Il étoit venu dans ce pays en pélerinage avec quelques-uns de ses compatriotes, pour faire ses dévotions au *Kutuchtu* & au *Delay-Lama*. Ils avoient été un an en route ; ils avoient fait le voyage à pied,

& traversé des montagnes très-hautes ; & plusieurs vastes déserts, avec leur eau & leurs provisions sur leur dos. Je lui fis voir une carte d'Asie, sur laquelle il me montra la route qu'il avoit tenue; mais il m'y fit remarquer quantité de fautes : ce qui n'est pas étonnant, n'y ayant point d'Européen qui fût d'humeur d'entreprendre un pareil voyage.

Le 14, un Chef de ces *Moungales*, qui sont Sujets du Czar, appellé *Taysha*, vint rendre visite à l'Ambassadeur, qui le reçut avec beaucoup d'amitié, & le retint à dîner. C'étoit un homme âgé d'environ quatre-vingts ans, mais si vigoureux qu'il montoit encore à cheval avec autant d'agilité qu'un jeune homme. Il avoit amené avec lui cinq fils & plusieurs autres personnes qui le traitoient avec autant de respect que s'il eût été Souverain, au point que ses fils ne s'asseyoient devant lui que lorqu'il le leur permettoit. J'avoue

que leur conduite me plut extrêmement. Un de nos gens qui étoit fort gros, demanda au Tartare ce qu'il faisoit pour être aussi maigre. Mangez moins & travaillez davantage, lui répondit-il: réponse digne d'Hippocrate même. Il s'étoit trouvé dans sa jeunesse dans plusieurs batailles contre les Chinois, qu'il méprisoit souverainement. Comme il étoit habile chasseur, l'Ambassadeur prit jour avec lui pour une partie de chasse; après quoi il s'en retourna dans sa tente avec sa suite.

Nous dînâmes le 15 à *Strealka* chez M. *Stepnikoff*, Commissaire de la Caravane qui alloit à la Chine. Cette Place, ainsi que je l'ai observé ci-dessus, est située à environ trois ou quatre milles de *Selinginsky* en remontant la riviere, dans une plaine fertile, de figure triangulaire, formée par le confluent de deux rivieres, savoir, la *Strealka*, qui vient de l'O-

rient, & la *Selinga*, qui vient du Midi. C'étoit la situation la plus belle & la plus forte qu'on pouvoit trouver pour bâtir *Selinginsky*. On me dit que ses fondateurs l'avoient d'abord choisie, mais qu'ils en furent détournés par les sorts superstitieux auxquels ils s'en rapporterent. Cette méthode de choisir l'emplacement des Villes au sort, a fait grand tort à quantité de Villes célebres, & rendu les efforts des siécles suivans infructueux.

Nous retournâmes le soir par eau à *Selinginsky*, & fûmes le lendemain à la chasse à l'Ouest de la *Selinga*. Nous menâmes avec nous environ deux cents Cosaques, qui battirent les bois de la maniere que j'ai dit ci-dessus. Nous tuâmes six chevreuils, & quantité de lièvres. Nous dressâmes le soir des tentes auprès d'une fontaine, & soupâmes de notre venaison.

Le

Le 16 au matin, nous laissâmes les bois à notre droite, & descendîmes dans une plaine stérile, où nous trouvâmes de grands troupeaux de gazelles. Nos gens en tuerent environ vingt. Ces animaux fuient les bois, & ne fréquentent que les plaines vastes & désertes. Ils sont extrêmement agiles & vigilans: ils ont cela de commun avec le mouton, qu'il suffit qu'il en passe une à travers une chaîne de chasseurs, pour que toutes les autres suivent, & c'est ce qui fait qu'on en tue beaucoup. Le bruit des flèches les épouvante & les met en désordre. La tête de ces flèches est fort large, & fixée dans un morceau d'os de figure circulaire, percé de deux trous; ce qui produit un sifflement lorsqu'elles volent dans l'air.

Nous campâmes à midi près d'un lac d'eau saumâtre, appellé *Solonoy-Osera*, ou le lac salé. Ses bords sont couverts d'une croûte de sel aussi blanc que la

neige, que les habitans ramassent pour leur usage. Nous y trouvâmes quantité d'oiseaux aquatiques, comme cygnes, oies, canards, &c. La chaleur nous obligea d'y rester jusqu'au lendemain.

Nous continuâmes à chasser le 17 dans cette vaste plaine, dirigeant notre course au Sud vers la *Selinga*, & nous prîmes quantité de gibier. Nous campâmes l'après-midi auprès d'une fontaine d'eau douce, ce qui est assez rare dans ces déserts; aussi en fait-on autant de cas que nous faisons d'une bonne auberge en Europe. Je trouvai dans cet endroit un petit arbrisseau armé de piquans, d'environ trois pieds de haut, dont l'écorce étoit aussi unie & aussi jaune que de l'or.

Le matin du 18, nous eûmes un orage accompagné d'éclairs, de tonnerre, de pluie & de grêle, qui nous obligea à quitter la plaine, & à re-

tourner par la voie la plus courte à *Selinginsky*. Outre le gibier dont j'ai parlé, nous trouvâmes quantité d'Outardes, qui fréquentent les pays découverts. Comme cet oiſeau eſt fort gros & fort peſant, nos cavaliers en tuerent pluſieurs à coups de flèches.

Il arriva le 24 un Officier député par la Cour de Pékin, pour reconnoître la qualité de l'Ambaſſade, & le nombre de perſonnes qui la compoſoient. Il s'appelloit *Tulishin*; il étoit Tartare Mantshur de naiſſance, & membre d'un Tribunal pour les affaires Occidentales qu'il entendoit parfaitement. Ces ſortes d'Officiers ſont appellés *Surgutsky* par les *Mongales*, & *Mandarins* par les Européens, ce qui eſt un mot Portugais dérivé de *mando*. Il étoit venu quelque temps auparavant dans le pays, & y avoit appris le Ruſſe. Il diſoit avoir été envoyé pour quelques négociations au-

près du *Tushdu-Chan* à *Urga*, & il nous dit, qu'ayant appris l'arrivée de l'Ambaſſadeur, il étoit venu pour lui rendre ſes reſpects. Ce n'étoit qu'un prétexte; on l'avoit envoyé pour ſavoir ſi Son Excellence venoit en qualité d'ami ou d'ennemi. On le reçut avec beaucoup de politeſſes;après avoir fait ſes obſervations, il repartit au bout de trois jours, très-ſatisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait. Il dit en partant à l'Ambaſſadeur, qu'on ne tarderoit pas à donner des ordres pour le recevoir ſur les frontieres, mais qu'on ne pouvoit le faire qu'il ne fût retourné à Pékin, parce que tout dépendoit du rapport qu'il feroit. Les Chinois ſont ſi méfians & ſi ſoupçonneux, qu'ils ne reçoivent perſonne dans leur pays que ceux qui y viennent en qualité d'amis. Cette circonſtance nous retint plus long-temps à *Selinginsky*, que nous ne l'avions cru.

Je vais donner ici une description du cours de la *Selinga*, telle que je la tiens de gens qui avoient été à sa source. Elle est formée par deux autres rivieres, appellées l'*Idyr* & le *Tzolato*, lesquelles prennent leur source dans les montagnes de *Kungay*, bien loin au Midi de cette place. Elle reçoit ensuite deux autres petites rivieres, savoir, l'*Orchou*, qui vient du *Sud-Est*, & la *Tzida*, de l'Ouest, & enfin la *Stréalka*, qui vient de l'Est & qui s'y jette un peu au-dessus de *Selinginsky*. Elle est dans cet endroit deux fois, au moins, aussi large que la Tamise, & les Vaisseaux peuvent la remonter bien loin au-delà. Elle prend son cours directement vers le Nord, & va se jetter dans le lac *Baykall*. Sa source est à dix ou douze journées de *Selinginsky*; c'est la maniere ordinaire de supputer dans ce pays-là. Elle produit quantité de poisson. L'*Omuly*, dont j'ai don-

né ci-dessus la description, y vient par troupes, en Automne, du lac *Baykall*, & après avoir frayé, il retourne à la mer, mais tellement affoibli, qu'on en voit quantité qui flottent sur la surface de l'eau,& que le courant entraîne. Dans le temps que l'*Omuly* remonte, les habitans des environs se rendent sur le rivage avec des filets, & en prennent tout autant qu'il leur plaît. Les pauvres ramassent ceux dont ils ont besoin pour vivre, & laissent les autres sur le rivage. Ce poisson fait environ dix milles par jour en remontant la riviere. Il ne paroît pas plutôt, qu'on en donne avis dans le pays, & les habitans en font leur provision. Sa chair est très-délicate, soit qu'on le mange frais ou salé. On a remarqué que plus il est près de la mer, plus il est gros & savoureux; preuve certaine que celui qu'on pêche dans le lac est meilleur que celui qu'on

prend dans la riviere. Un pareil poisson produiroit des richesses immenses dans nos pays, au lieu que dans celui-ci on n'en fait presque point de cas. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on n'en trouve point dans l'*Angara* ni dans les autres rivieres qui sont au Nord du lac *Baykall*.

Le cinquiéme Juillet, le *Taysha-Batyr* arriva, en conséquence de l'engagement qu'il avoit pris avec l'Ambassadeur, & amena avec lui trois cents chasseurs, parfaitement bien montés. Ce vieux bon-homme s'appelloit *Batyr*; ce qui est un titre très-honorable chez les *Mongales*. Il signifie un *Héros*, & ils ne l'accordent qu'à ceux qui se sont distingués à la guerre par leur courage & leur conduite. Comme nous nous proposions de rester dehors quelques jours, nous menâmes avec nous cinquante Cosaques, & nous fîmes porter nos tentes.

Nous partîmes le 6 de très-bon matin, & prîmes notre route à l'Ouest par de hautes montagnes & des bois de futaie parfaitement bien éclaircis, de maniere que mes chevaux marchoient à leur aise, & que nous avions une vue charmante de tous côtés. Après avoir fait quelques milles, le *Taysha*, qui conduisoit la chasse, ordonna à ses gens de former l'enceinte, & il se plaça avec nous au centre. Le gibier passa souvent auprès de nous, poursuivi à toute bride par les cavaliers, sans qu'on entendît d'autre bruit que celui que faisoient les flèches. Les chevaux sont si bien dressés à cette espèce de chasse, qu'ils courent après le gibier, comme les levriers après les lièvres: les cavaliers leur laissent la bride sur le cou, & ne sont occupés que de leurs arcs & de leurs flèches. On peut aisément s'imaginer le plaisir qu'il y a à voir ces cavaliers poursuivre un élan

ou un cerf à travers ces vallées. L'animal n'est pas plutôt lancé, qu'il cherche à s'enfuir parmi les rochers. Il y a quelques-uns de ces élans qui sont aussi gros & aussi forts que les chevaux qui les poursuivent. Il y a deux espèces de cerfs; l'un appellé *Zaber*, c'est le même que les Allemands appellent *Crownhirsh*, excepté qu'il est plus gros. Il est de fort belle taille, & il porte sa tête presque droite en courant, ce qui l'empêche de s'embarrasser parmi les branches des arbres. Il n'y en a point ni dans la Russie ni dans la Sibérie, excepté dans les environs du lac *Baykall*, & dans quelques cantons qui sont à l'Orient. Les pays plus avancés vers le Nord sont trop froids pour lui, & il ne peut y vivre. L'élan est beaucoup plus gros & plus fort que le cerf; son bois ressemble au sien, excepté qu'il est un peu plus plat.

Après que nous eûmes fini notre

chasse, nous descendîmes l'après-midi dans une belle vallée, où nous dressâmes nos tentes, auprès d'un ruisseau d'eau douce. Le *Taysha* donna ordre qu'on apportât le gibier, & le fit ranger devant lui. Nous trouvâmes que nous avions tué ce jour-là douze gros élans, quatre cerfs, une douzaine de chevreuils, plusieurs loups & renards, sans compter les faons & les liévres.

Le *Taysha* fit distribuer le gibier aux chasseurs, qui se mirent aussitôt à l'apprêter. Les uns le firent bouillir; les autres, rôtir; & le mangerent sans pain ni sel. La queue du cerf passe pour un morceau délicat chez ces peuples; aussi le *Taysha* se les réserva-t-il toutes; il les coupa par tranches & les mangea crues. J'en goûtai un morceau, & les trouvai passables. Elles ont à peu-près le même goût que le caviare frais. Après avoir soupé avec notre gibier, (car nous n'avions autre chose,) nous

fûmes nous coucher, très-contens de notre journée.

Le 7 Juillet, au matin, nous quittâmes les plaines, & nous prîmes notre route vers l'Orient, dans le même ordre que le jour précédent. Notre maniere de chasser fut la même ; ainsi je ne répeterai point ce que j'ai déja dit. A midi, nous dressâmes nos tentes près d'une fontaine d'eau douce, dans une vallée dont l'herbe avoit environ deux pieds de hauteur, ce que je rapporte pour prouver la bonté du terrein. Comme il faisoit très-chaud, nous y restâmes jusqu'au lendemain.

Le 8 Juillet, nous battîmes le bois jusques vers environ midi. Nous arrivâmes dans une vaste plaine, où nous dressâmes nos tentes près d'une source d'eau saumâtre. Nous trouvâmes dans cet endroit plusieurs troupeaux de gazelles, que nous réservâmes pour la chasse du lendemain.

A la pointe du jour, le *Taysha* détacha quelques cavaliers vers le haut des montagnes, pour découvrir l'endroit où elles paiſſoient. J'ai déja fait obſerver que cet animal eſt très-vigilant, & très-vîte à la courſe. A leur retour, nous fîmes la plus grande enceinte que nous pûmes, pour mieux les enfermer, & nos gens en tuerent plus de vingt; après quoi nous retournâmes à nos tentes, que nous avions dreſſées dès le matin.

Le 10 Juillet, nous prîmes congé du *Taysha*, qui étoit campé à l'Orient de cet endroit, & nous retournâmes à *Selinginsky*.

Je ne pouvois me laſſer d'admirer la beauté du pays que nous parcourûmes. On ne voit de tous côtés que de petits côteaux couverts de bois, & des vallées fertiles, dont le mélange forme la plus agréable perſpective qu'on puiſſe voir au Monde; ce qui, joint à la

température & à la sécheresse du climat, donne à cette contrée un avantage qu'on ne trouve dans aucune autre. Il n'y pleut presque point depuis la mi-été jusqu'au mois de Décembre, que la neige commence à tomber; mais elle est en si petite quantité, que le bétail reste en plein champ pendant tout l'hyver.

En parcourant ces plaines fertiles & ces bois agréables, je me suis souvent amusé à peindre dans mon imagination les villages, les maisons de plaisance & les fermes qu'on pourroit bâtir dans la suite des temps sur les bords des rivieres & la cîme des côteaux. Il y a assez de pays pour nourrir avec peu de travail plusieurs Nations Européennes, qui ont aujourd'hui de la peine à subsister dans le leur; & quant aux *Mongales*, leurs mœurs sont si pures & si simples, que je serois bien aise de les avoir pour voisins.

Je suis persuadé, par tout ce que j'ai lu de l'Amérique septentrionale, qu'il n'y a point de pays au Monde qui ressemble plus à quelques-unes de nos colonies que celui-ci, sur-tout à l'intérieur de la Pensylvanie& de Maryland. Ils sont tous deux à-peu-près situés sous le même dégré de latitude. On trouve dans l'un de grands lacs & de grandes rivieres, & dans l'autre le lac *Baykall* & des fleuves, qui, par la longeur de leur cours & par la quantité d'eau qu'ils contiennent, peuvent être mis au rang des plus grands qui soient dans l'Amérique.

Après nous être délassés pendant quelques jours, nous fîmes le 16 Juillet une autre partie de chasse avec nos Cosaques & quelquesMongales du voisinage. Nous tirâmes plus au Nord, & nous nous approchâmes plus près du lac *Baykall* que nous ne l'avions fait la premiere fois. Nous chassâmes à-peu-près de

même, & je me contenterai d'ajoûter ici que le cerf & l'élan changent de bois une fois l'an. Ils se retirent alors dans les haliers & dans les lieux les plus solitaires, jusqu'à ce qu'il commence à revenir. Il est étonnant que des animaux aussi gros, & dont le bois est si pesant & si branchu, puissent courir avec tant de vitesse dans les bois les plus touffus, sans s'embarrasser dans les branches des arbres. La raison en est que, pour prévenir cet accident, ils tiennent toujours leur museau parallele à l'Horizon. Lorsque le cerf & l'élan se voient serrés de près, ils se défendent à coups de pieds & de cornes. Ils deviennent si furieux, lorsqu'ils sont en rut, qu'il est extrêmement dangereux d'approcher de leur gîte. Ils vous courent dessus à toute bride, & si l'on est assez heureux d'échapper de leur bois, ils vous tuent à coups de pieds. Comme le temps étoit fort chaud, nous ne campâmes que deux

jours, & nous retournâmes à *Selinginsky.*

Il arriva, le 20 Juillet, un second Mandarin de Pékin, accompagné d'un Officier d'*Urga.* Il remit à l'Ambassadeur une lettre du *Tush-du-Chan*, par laquelle il lui marquoit, qu'on alloit lui envoyer une personne pour le conduire à la Ville Impériale. Cette nouvelle nous fit un vrai plaisir. Nous nous voyions à la veille de quitter notre solitude & de finir notre voyage. Nous étions, à la vérité, assez bien logés, & nous ne manquions d'aucune des commodités de la vie. Les plaisirs champêtres que ce lieu nous procuroit, étoient heureusement du goût de la plûpart de nos camarades: l'harmonie qui régnoit parmi les gens de notre suite, quoique composée de diverses Nations d'Europe & d'Asie, ne contribuoit pas peu à nous faire passer le temps agréablement. Malgré tous ces

avantages, qui augmentoient encore par les bontés que Son Excellence nous témoignoit, nous étions fâchés d'être détenus si long-temps sur les frontieres, dans la crainte que quelque accident ne retardât notre voyage. Notre crainte étoit d'autant plus fondée, qu'il s'étoit répandu un bruit parmi les *Mongales* que l'Empereur étoit malade, & hors d'état de recevoir aucun Ministre Etranger.

Il survint, le 24, un tel orage de grêle, qu'on ne se souvenoit point d'en avoir jamais vû de pareil. Nous fûmes heureux de ne nous être point trouvés en plein champ, car nous n'aurions sçu où nous mettre à couvert. La grêle resta quelques jours dans les bois, & rafraîchit le tems. Ce jour-là, le *Kutuchtu* envoya deux *Lamas* à l'Ambassadeur pour le complimenter de sa part & lui souhaiter un heureux voyage, & un accès favorable auprès de l'Em-

pereur ou du *Boghdoy-Chan*, comme ces peuples l'appellent.

Il arriva, le 9, un courier de Pékin, qui dit à Son Excellence qu'il avoit devancé notre guide, qu'il arriveroit dans peu de jours, & qu'ainſi nous pouvions nous diſpoſer à nous rendre à la Capitale.

Notre guide, appellé *Lomy*, arriva enfin le 24. Il étoit Tartare *Mantshur* de naiſſance, & membre du Tribunal pour les affaires d'Occident. Après avoir reſté quelques jours avec nous, il s'en retourna à *Yolla*, Ville ſituée ſur la frontiere, pour arrêter les chevaux & les chameaux dont nous avions beſoin pour notre voyage.

Le 8 Septembre, nous envoyâmes notre bagage par eau à *Stréalka*, & nous le ſuivîmes le lendemain. Nous campâmes dans cet endroit, en attendant que nos chevaux & nos chameaux fuſſent prêts. Comme c'eſt à *Stréalka* que

le Commissaire de la Caravane fait son séjour, & où sont les magasins du Gouverneur de Sibérie, il convient de dire un mot du commerce qu'on y fait.

Les sujets du Czar, tant les Russes que les Tartares, avoient autrefois la liberté de faire le commerce des pelleteries. Les Marchands se rendoient en Sibérie dans la saison convenable, y achetoient à bas prix les plus riches fourrures qu'ils pouvoient trouver, & les vendoient en Turquie, en Perse & en Pologne à un prix fort au-dessous de leur valeur. Le Gouverneur de *Sibérie* apperçut une diminution considérable dans les revenus du pays, & en découvrit bientôt la cause; c'étoit qu'une grande partie de celles qui appartenoient à l'Empereur ne se vendoient point, ses Sujets ayant soin de vendre les leurs à bas prix dans les pays étrangers, & d'empêcher par-là la vente de celles du

domaine. Le Gouverneur en ayant porté ses plaintes à S. M. Elle défendit aux particuliers le commerce des martres-zibelines ; & depuis lors le Gouvernement envoie tous les trois ans ses pelleteries à la Chine par une caravane. On fait monter leur valeur à quatre ou cinq mille roubles, & on en rapporte au moins le double en marchandises du pays. L'Empereur de la Chine, par égard pour l'amitié & la bonne intelligence qui regne entre lui & Sa Majesté Czarienne, accorde une franchise à ces caravanes, & leur permet de vendre leurs marchandises & d'en acheter d'autres où bon leur semble, sans payer aucun impôt. Il les défrayoit même autrefois pendant leur séjour à Pékin ; mais il a jugé à propos de ne plus le faire.

Le 15 Septembre, notre guide ayant fait savoir à l'Ambassadeur que les chevaux & les chameaux étoient prêts, nous envoyâmes notre bagage sur la

frontiere, & le fîmes escorter par nos soldats & par quelques Cosaques, quoique cette garde fût assez inutile, vû que les *Mongales* ne font aucun usage de nos marchandises & de nos effets.

Nous dînâmes le 18 à *Stréalka* avec le Commissaire de la caravane, qui nous accompagna le soir avec quelques Officiers jusqu'à *Selinginsky*. Après avoir fait environ vingt milles au Sud-Est par de belles plaines couvertes d'excellent pâturage, nous arrivâmes à notre dernier gîte, appellé *Kolludtzy*, où nous trouvâmes nos tentes toutes dressées. Nous vîmes, ce jour-là, quelques tentes des *Mongales* dispersées dans les campagnes, avec leurs troupeaux auprès.

Nous fîmes encore vingt milles le lendemain jusqu'à une cense que le Commissaire a fait bâtir pour y retirer ses troupeaux pendant l'hyver. Nous nous amusâmes à chasser sur la

route; le pays eſt fort beau, & entrecoupé de petits côteaux couverts de bois; mais nous n'y vîmes pas plus d'habitans que le jour précédent.

Nous arrivâmes le 20, ſur le midi, à un endroit appellé *Saratzyn*, ou *la nouvelle lune*, lequel eſt ſitué ſur le bord d'un petit ruiſſeau de même nom, & qui ſert de limite entre les deux plus puiſſans Empires du Monde. On compte depuis *Selinginsky* juſqu'à cet endroit environ cent quarante werſtes, qui font à peu près ſoixante-dix milles d'Angleterre.

Notre guide campa à l'Orient du ruiſſeau, & nous dreſſâmes nos tentes à l'Occident. Le terrein s'éleve inſenſiblement de chaque côté, & paroît être extrêmement fertile: le pâturage y eſt gras & épais; & comme le climat eſt ſec, on pourroit à peu de frais en tirer d'excellent foin. Les *Mongales* y mettent ſouvent le feu au printems,

lorſque le venteſt fort, & il ſe répand juſqu'à dix à vingt milles à la ronde, juſqu'à ce que ſes progrès ſoient interrompus par quelque riviere, ou quelque côteau ſtérile. On ne ſçauroit s'imaginer l'impétuoſité avec laquelle ces flâmes ſe répandent, la fumée qu'elles jettent, & le bruit qu'elles font, à moins que de l'avoir vû. Lorſqu'une perſonne ſe trouve au vent des ces flâmmes, le ſeul moyen qu'elle ait de ſe garantir de leur furie, eſt de mettre le feu à l'endroit où elle eſt, & de ſuivre le feu qu'elle a allumé; & de-là vient que perſonnne ne voyage dans ce canton ſans ſe munir d'une boëte à fuſil. Les *Mongales* brûlent leurs champs, afin que leurs beſtiaux puiſſent y paître de bonne heure. La cendre qui reſte ſur le terrein s'imbibe dans la terre à la fonte des neiges, & l'engraiſſe au point que l'herbe y eſt auſſi haute au printems que le froment.

Les Caravanes, les marchands, mais ſur-tout les armées ne campent jamais dans ces plaines, depuis que des corps de troupes conſidérables ont été défaits & mis en déroute par le moyen du feu que l'ennemi y avoit mis.

Avant de quitter le territoire de Ruſſie, je vais dire un mot des bornes qui ſéparent ces deux fameux Empires. La frontiere, ainſi que je l'ai appris de perſonnes inſtruites, commence pluſieurs journées à l'Occident de cet endroit, près la ſource de la riviere *Dzida*, d'où elle s'étend à l'Orient, traverſe la *Sélinga*, & paſſe par les ſommets des montagnes, inclinant tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud, juſqu'au ruiſſeau de *Saratzyn*. Elle ſuit alors une ligne irréguliere, changeant de direction ſuivant le cours des rivieres & des ruiſ-

ſeaux,

ſeaux, ou, du ſommet d'une montagne juſqu'à quelqu'autre point remarquable, en tirant généralement vers le Nord-Eſt, juſqu'à la riviere *Argun*, qui, avec l'*Ingoda*, forme l'*Amoor.* Ces bornes renferment une vaſte étendue d'excellent terrein du côté de la Ruſſie, & comme les *Mongales* qui l'habitent ſont vigoureux & fort à leur aiſe, ils pourront dans la ſuite former un peuple très-nombreux.

Ces limites furent fixées il y a environ vingt ans à l'occaſion que voici. Les *Mongales* ſujets aux Chinois, prétendirent que ceux qui ſont ſoumis à la Ruſſie, empiétoient ſur leur terrein, ce qui occaſionnoit des diſputes entre les deux Nations. Les deux Cours en ayant été averties, envoyerent ſur les lieux des Commiſſaires, auxquels elles donnerent plein

pouvoir de terminer ce différend à l'amiable. *Théodore Alexiovitz Golovin*, Commissaire du Czar, s'aboucha avec ceux des Chinois sur les frontieres près de *Nertshinsky*, Ville considérable près de la riviere *Amoor*, qui appartient à la Russie. L'affaire fut sur le champ terminée à la satisfaction des deux parties, sur le pied de *uti possidetis*, c'est-à-dire, que l'on convint qu'elles garderoient chacune les territoires & les habitans qui leur appartenoient.

Cet accommodement a subsisté quelque temps; mais les Chinois n'étant point contents de la décision, ont demandé que l'on fixât de nouveau les limites, à quoi je pense que les Russes auront de la peine à consentir.

Le 21, notre guide vint féliciter l'Ambassadeur sur son heureuse arrivée sur les frontieres de la Chine, &

lui dit que les chevaux & les chameaux étoient prêts, & qu'il étoit le maître de partir quand il lui plairoit. Voici une circonſtance, qui, quoique peu conſidérable en elle même, ſervira à montrer la circonſpection & la prudence des Chinois. Le guide ayant vû quelques femmes qui ſe promenoient dans les champs, demanda à Son Excellence qui elles étoient, & où elles alloient. Il lui répondit qu'elles faiſoient partie de ſa ſuite, & qu'elles alloient avec lui à la Chine. Il lui répliqua qu'il y avoit aſſez de femmes à *Pékin*, & que comme on n'avoit jamais vû de femmes Européennes à la Chine, il ne pouvoit prendre ſur lui de les laiſſer entrer, ſans en avoir reçu un ordre exprès de l'Empereur; & que, ſi Son Excellence vouloit attendre, il alloit dépêcher un courier à la Cour pour cet effet.

Comme il ne pouvoit être de retour que dans six semaines, l'Ambassadeur trouva à propos de les renvoyer à *Sélinginsky*, sur les fourgons qui avoient amené notre bagage.



CHAPITRE VII.

Passage du Saratzyn ; *notre entrée dans la Chine, & notre arrivée à la grande Muraille.*

LE 22 Septembre, après avoir chargé notre bagage sur des chameaux, & les caisses où étoient les présents de S. M. pour l'Empereur de la Chine, sur des fourgons, nous montâmes à cheval, nous passâmes le *Saratzyn*, & nous entrâmes sur le territoire de la Chine. Nous fîmes quinze milles, & nous arrivâmes vers le soir à la riviere *Orchou*, qui prend son cours vers le Nord. Les fourgons retarderent beaucoup notre marche, parce que les chevaux étoient vifs, & n'étoient point accoutumés au trait.

Nous fûmes dès ce jour-là hôtes de l'Empereur de la Chine, parce qu'il

défraye tous les Ambaſſadeurs, du jour qu'ils entrent ſur les Etats, juſqu'à ce qu'ils en ſortent. Notre ſuite étoit compoſée d'environ cent perſonnes, & on leur donna quinze moutons par jour pour leur nourriture; le ſurplus fut diſtribué aux *Mongales* qui conduiſoient nos chameaux. A la réſerve du mouton & du bœuf, on ne trouve aucune autre proviſion, juſqu'à ce qu'on ait paſſé la grande Muraille. Le mouton eſt de moyenne taille, mais très-délicat. Notre guide étoit accompagné d'un Officier du *Tusk-du-Chan*, qui nous faiſoit fournir par les *Mongales* qui étoient ſur la route, les moutons dont nous avions beſoin. Les chameaux étoient fort dociles, & s'agenouilloient pour recevoir leur fardeau; il n'en fut pas de même des chevaux, & l'on eut toutes les peines du monde à les conduire. Comme la plûpart étoient neufs, il nous fut très-

difficile de les ſeller, & encore plus de les monter. Ils ſentoient la différence de l'odeur de nos habits d'avec l'odeur de ceux des *Mongales*, & ruoient & regimboient avec une furie ſans égale ; mais ils étoient doux, lorſqu'on étoit une fois deſſus.

Nous traverſâmes, ce jour-là, des plaines & de vallées remplies d'excellent pâturage, mais nous n'y vîmes pas une ſeule tente. Je demandai pourquoi un auſſi beau pays étoit ſans habitans ; & l'on me dit que l'Empereur avoit defendu aux *Mongales* d'approcher des frontieres de Ruſſie, de peur qu'ils ne fuſſent tentés de paſſer dans ce pays, comme pluſieurs l'avoient fait par le paſſé. Ces vallées fertiles ſont entourées de côteaux, dont la pente eſt fort douce, & le ſommet couvert de touffes d'arbres, dont la plûpart étant de figure circulaire, & n'ayant point de taillis, paroiſſent avoir

été élaguées à dessein ; d'autres sont irrégulieres, & s'étendent quelquefois d'une montagne à l'autre. Ces objets forment une perspective si agréable, qu'on auroit de la peine à en trouver une pareille dans aucune autre contrée du Monde. Ce qui ajoute un nouveau prix à leur beauté, ce sont quantité de petits ruisseaux poissonneux, & une multitude de gibier répandu dans les vallées & dans les bois.

Nous partîmes le 23 de très-grand matin, & nous arrivâmes à un petit ruisseau appellé *Ira*, qui prend son cours vers le Nord-Ouest, & va se jetter dans l'*Orchou*. Nous traversâmes ce dernier, & fûmes camper de l'autre côté. Le foin prit feu par accident, & cet embrâsement eût pû avoir des suites funestes, si nous n'eussions point eu d'eau pour l'éteindre, & que le temps n'eût point été au calme. Nos chevaux étant devenus moins rétifs,

nous fîmes, ce jour-là, plus de chemin que nous n'en avions fait le jour précédent.

Le 24, nous continuâmes notre route vers le *Sud-Eſt*, par de très-beaux chemins & par un pays fort agréable, & nous arrivâmes vers le ſoir à un ruiſſeau appellé *Shara*, ou le ruiſſeau jaune, ſur les bords duquel nous campâmes. Les vallées commencent dans cet endroit à devenir plus étroites, & les côteaux ſont moins couverts de bois.

Nous arrivâmes le 25 à un ruiſſeau appellé *Kara*, ou le ruiſſeau noir, à cauſe de la noirceur de ſon eau, qui vient de la fertilité du ſol.

Nous continuâmes notre route le 26, par un très-beau temps, ſans appercevoir aucune différence dans le terrein, mais nous ne trouvâmes aucun habitant. Je fus le ſoir avec quelques-uns de mes camarades ſur le

ſommet des montagnes, où je trouvai plusieurs plants d'excellente rhubarbe, dont j'arrachai autant que je voulus avec le bout d'un bâton.

On trouve ſur le ſommet de ces montagnes quantité de marmotes à poil brun, qui ont les pattes faites comme celles d'un bléreau, & qui ſont à-peu-près de la même groſſeur. Elles ſe creuſent des tanieres le long du penchant de la montagne, où l'on prétend qu'elles reſtent pendant l'hyver ſans prendre aucune nourriture. Elles ſe tiennent à l'entrée de leur terrier, où elles font une garde très-aſſidue, & au moindre danger qu'elles apperçoivent, elles ſe dreſſent ſur leurs pieds de derriere, & elles jettent un cri comme un homme, pour avertir celles qui ſe trouvent dans les champs, & toutes rentrent à l'inſtant dans leurs terriers.

La marmote eſt ſi connue, que je

n'en eusse rien dit, si la rhubarbe ne m'eût donné occasion d'en parler. Partout où il y a dix ou vingt plants de rhubarbe, on est sûr de trouver plusieurs terriers dans l'enceinte que ses feuilles ombragent. Peut-être se nourrissent-elles de ses racines & de ses feuilles ; mais il y a tout lieu de croire que le fumier qu'elles déposent autour de ses racines, ne contribue pas peu à la multiplier, & qu'en remuant la terre, elles donnent lieu aux jets de se reproduire. Cette plante n'est point rampante, mais croît par touffes, de distance en distance, comme si les graines avoient été semées à dessein il paroît que les *Mongales* se mettent très-peu en peine de la cultiver ; & qu'on est redevable aux marmotes de celle qu'on trouve éparse dans plusieurs endroits de cette contrée, car sa graine venant à tomber dans l'herbe, arrive rarement à terre, se fane

& se séche; au lieu que lorsqu'elle tombe dans la terre que les marmotes ont remuée, elle prend aussi-tôt racine, & produit un nouveau plant.

Après que les *Mongales* ont cueilli la rhubarbe, ils coupent sa racine par petits morceaux, pour la faire plus promptement sécher, & pour cet effet ils les percent, y passent une ficelle, & les pendent dans un endroit convenable, mais le plus souvent, autour de leurs tentes, ou aux cornes de leurs moutons. Cette méthode ne vaut rien, & détruit une des meilleures parties de la racine; car tout ce qui est autour du trou se pourrit & devient inutile: au lieu, que si les habitans sçavoient la cueillir & la faire sécher, sur cent livres de rhubarbe, il n'y en auroit pas une de rebut; outre qu'on épargneroit par-là beaucoup de peine & de dépense, qui diminuent le gain qu'on pourroit faire sur cette drogue.

Ceux qui en font trafic, y gagnent si prodigieusement; qu'ils regardent ce que je viens de dire comme indigne de leur attention; mais peut-être le Gouvernement prendra-t-il là-dessus des mesures plus avantageuses.

J'ai jugé la description que je viens de donner de la rhubarbe, d'autant plus nécessaire, qu'aucun Auteur ne nous a appris jusqu'ici, ni le lieu où on la trouve, ni la maniere dont elle croît. Je suis persuadé que dans un climat aussi sec que celui dont je parle, on pourroit sans peine la multiplier à un point extraordinaire.

Je ne dis rien ici des distances des lieux qui sont sur la route, me réservant à le faire ci-après. Elles ont été mesurées à l'aide d'une roue ou machine que le Gouverneur de *Sibérie* donna à la caravane; ainsi l'on peut compter sur leur exactitude.

Le 27 & le 28, nous continuâmes

notre route à travers des montagnes & des vallées. Celle que nous prîmes est très-peu fréquentée ; mais les ornieres que les caravanes y laissent, sont si profondes, qu'elles sont longtemps à s'effacer. Ce n'est que depuis peu qu'elles l'ont prise. Elles se rendoient auparavant au Nord, à une Ville Russienne appellée *Nertzinsky*, & de-là à une Ville de la Chine, appellée *Naun*. Elle étoit beaucoup plus commode que celle que l'on prend aujourd'hui, parce que le pays est plus habité; mais on a préféré la derniere, parce qu'elle est plus courte.

Nous arrivâmes le 29 à une riviere appellée *Buroy*, où nous campâmes. Comme il pleut rarement dans cette saison, toutes les rivieres sont guéables, & l'on y trouve quantité d'eturgeons & d'autres poissons excellens. *Venant*, notre cuisinier en chef, tomba en apoplexie en sortant de sa tente,

& mourut sur le champ, malgré tous les secours qu'on lui donna. Nous l'enterrâmes aussi décemment que le temps & les circonstances pouvoient le permettre, & nous poursuivîmes notre route jusqu'à la riviere *Bor Guatty*, où nous campâmes cette nuit-là.

Le premier Octobre, après une marche fort longue, nous arrivâmes au petit ruisseau de *Koyra*, sans avoir apperçu aucune différence dans le pays.

Nous arrivâmes le 2 à la riviere *Tola*, la plus grande que nous eussions vue après la *Sélinga*.

Nous la passâmes le lendemain à gué dans un endroit très-profond, & où elle avoit environ la largeur de la portée d'une flèche pointée de but en blanc. Nos chameaux ne l'eurent traversée qu'à midi, ce qui nous empêcha de pousser plus avant; de sorte que nous fûmes obligés de camper sur

la rive orientale, dans un endroit tout couvert d'ofier.

Nous changeâmes de montures dans cet endroit. Nous avions eu foin de régler nos gîtes fur les ruiffeaux & les rivieres qui fe trouvent dans le pays, afin de pouvoir avoir de l'eau; & comme il n'y en a aucune depuis cet endroit jufqu'à la Muraille de la Chine, nous nous réglâmes fur les fontaines & les fources qui fe rencontrent fur la route.

Nous trouvâmes fur les bords de la *Tola* quantité de *Mongales* campés avec leurs troupeaux; c'étoient les premiers habitans que nous euffions vus depuis que nous eumes quitté les frontieres. Les *Ruffes* & les *Mongales* qui leur font foumis, prétendent que tout le pays qui eft à l'Occident de la *Tola* leur appartient, & que cette riviere fert de borne naturelle entre les deux Empires. Ce fe-

roit, à la vérité, un accroissement considérable pour les Domaines du *Czar*; mais ces deux Monarques possedent une si vaste étendue de pays, qu'ils se mettent peu en peine de l'augmenter de quelques centaines de milles plus ou moins, outre qu'une pareille acquisition ne les dédommageroit peut-être pas des frais qu'elle occasionneroit.

Il s'en faut de beaucoup que le pays où nous entrâmes fût aussi beau que celui que nous venions de quitter. Les bois & les côteaux disparurent, & nous ne trouvâmes plus une seule plante de rhubarbe. Le terrein étoit sec & stérile & l'herbe beaucoup moins haute que celle que nous avions vue.

Le 4, après que nous eûmes bû à notre soif de l'eau de la *Tola*, & que nous en eûmes rempli nos bouteilles, nous la quittâmes à regret,

fçachant que nous ne rencontrerions plus ni ruiffeau ni riviere jufqu'à la Muraille de la Chine. Nous entrâmes dans le défert que les *Mongales* appellent le *Défert affamé*, & l'on verra par la fuite que ce nom lui convient parfaitement.

Nous arrivâmes le foir à certains puits d'eau faumâtre, appellés *Tola-Tologoy*, où nous campâmes. Nous marchions toujours vers le Sud-Eft par des terreins qui s'élevoient d'abord infenfiblement, & qui fe terminoient enfuite par une pente douce. Nous vîmes quantité de tentes de *Mongales* & de troupeaux difperfés dans ce défert.

Nous repartîmes le 5, & arrivâmes le foir à certaines fontaines d'eau douce appellées *Chélo-Tologoy*. Le pays étoit très-uni, & paroiffoit comme une vafte mer. Le terrein en étoit fec, ftérile, & graveleux, & l'on n'y voyoit ni

arbres, ni buiſſons; ce qui formoit une aſpect des plus déſagréables.

Nous continuâmes, le 6, notre route vers l'Orient, le temps étoit fort beau & la route excellente. Nous arrivâmes le ſoir à un étang d'eau ſaumâtre, appellé *Tylack*, où nous paſſâmes la nuit. Nous rencontrâmes, ce jour-là, pluſieurs troupeaux de gazelles, & quelques tentes de *Mongales*; ce qui adoucit un peu l'ennui que nous avions à voyager dans cette vaſte plaine. Nous entrâmes preſque dans toutes, nous y fûmes très-bien reçus, & l'on nous régala avec cette eſpéce de thé, dont on a pû voir la deſcription ci-deſſus. Dans les cas où notre bagage tardoit trop long-temps à arriver, le maître nous conduiſoit par le plus court chemin aux ſources où nous devions relayer.

Nous arrivâmes le lendemain aux puits de *Gachun*. Nous avions con-

ſommé notre biſcuit, & nous fûmes obligés de vivre de mouton pendant le reſte de notre voyage dans ce déſert ; ce qui ne nous fit pas beaucoup de peine, parce que la chair en étoit extrêmement délicate. Il eſt étonnant que dans une plaine auſſi ſtérile, les beſtiaux & ſur-tout les moutons ſoient ſi gras & ſi bien nourris ; ce qui vient ſans doute de la qualité nourriſſante du pâturage, du climat & du ſol qui eſt rempli de nître, comme cela paroît par le ſel que l'on trouve ſur les bords des lacs & des étangs, & par le goût ſaumâtre de l'eau des puits & des fontaines.

Nous partîme le 8 plus tard que de coutume, parce que notre guide voulut nous fournir de nouvelles montures. Nous traverſâmes, ce jour-là, un terrein graveleux, & rempli de cailloux rouges & jaunes, la plûpart tranſparens, ce qui formoit un coup-d'œil

admirable, lorſque le ſoleil donnoit deſſus. On nous aſſûra qu'on y trouvoit ſouvent des pierres précieuſes, & cela excita tellement notre curioſité, que nous en ramaſſâmes quantité. Mais après les avoir éxaminés de près, nous en jettâmes pluſieurs, à la réſerve de ceux qui nous parurent propres à ſervir de cachet. Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe en ramaſſer un boiſſeau par jour. Un Grec, que nous avions avec nous, & qui ſe connoiſſoit en pierres, en trouva une, qu'il diſoit être un ſaphir jaune, & qu'il eſtimoit 250 livres. Ces cailloux me paroiſſent être une eſpéce de cornaline; ils ſont durs, & d'un très-beau poli.

Nous partîmes le 9 de très-grand matin, & nous arrivâmes à un étang appellé *Oko-Toulgu*. Ce jour-là, un Lama député par le *Kutuchtu* à la Cour de Pékin, ſe joignit à notre compagnie, & nous jugeâmes à ſon

habillement & à sa suite, que c'étoit un homme de considération Chemin faisant, il nous parla d'un tremblement de terre qui étoit arrivé au mois de Juillet passé à la Chine, entre la grande Muraille & Pékin, & qui avoit englouti quantité de Villes, de Villages & d'habitans. Il nous demanda ce que les Européens pensoient de ce phénomene, & à quoi ils l'attribuoient. Nous lui dîmes qu'on l'attribuoit communément à des feux souterrains, & nous le priâmes à notre tour de nous dire ce que ses compatriotes en pensoient. Il nous répondit que quelques-uns de leurs Lamas avoient écrit, que Dieu, après avoir formé la terre, l'avoit posée sur le dos d'une grosse grenouille jaune, & que toutes les fois que cet animal prodigieux secouoit sa tête, ou allongeoit ses jambes, il faisoit trembler la partie de la terre qui étoit dessus. Cet argument nous ferma

la bouche ; nous laissâmes notre Lama se repaître de son hypothèse, & nous fîmes tomber la conversation sur un autre sujet.

Nous arrivâmes le 10 aux sources de *Korpartu*. Le terrein fut le même ce jour-là que les précédens. Il me parut si ingrat & si stérile, que je ne crois pas qu'on pût lui faire produire du grain, ni changer sa nature, quand même on le cultiveroit avec tout le soin imaginable. Cependant les *Mongales* s'y plaisent, & sont infiniment plus contens de leur état, que les peuples qui habitent les contrées les plus fertiles.

Nous arrivâmes le 11 au soir à *Khododu*, où nous trouvâmes une source d'eau douce fort claire, qui sortant d'entre le gravier, se répand dans la campagne à une distance considérable, & se perd ensuite dans le sable. Ce fut la premiere que nous

Nous continuâmes le 13 notre route vers les puits de *Buduruy*, où nous changeâmes de relais.

Nous arrivâmes le 14 à un endroit appellé *Kadan-Kachu*, où nous fûmes obligés de creuser un puits de quatre pieds de profondeur pour trouver de l'eau, encore étoit-elle très-mauvaise, ayant une odeur & une amertume désagréables; on pouvoit cependant la boire, après l'avoir fait bouillir avec du thé. Nous ne pûmes abreuver nos montures, parce que le vent remplissoit nos puits de sable, aussi-tôt que nous les avions creusés. Ce sable est blanchâtre, & si sec & si léger que le vent le jette contre le visage & dans les yeux, ce qui est extrêmement incommode. La plûpart de nos gens s'en garantirent au moyen d'une gaze de crin qu'ils portoient devant leurs yeux, & qui est excellente contre le sable & la neige.

Nous traversâmes le 15 un pays sablonneux, & arrivâmes le soir à d'autres sources appellées *Tzagan-Teggerick*. Le vent étoit si fort, qu'il nous fut impossible de dresser nos tentes. On observera que les tentes dont nous nous servons en Europe, deviennent inutiles parmi ces sables épais & légers, parce qu'on ne sçauroit assurer les piquets. Celles des Tartares valent beaucoup mieux; comme elles sont rondes & basses, & faites comme une ruche, elles donnent beaucoup moins de prise au vent, & ne sont pas moins solides sur le sable, que sur la terre ferme. Elles sont d'ailleurs plus chaudes, plus légeres, & plus aisées à tendre & à transporter.

Nous sortîmes le 16 de ces sables profonds, & entrâmes dans un pays graveleux, tel que celui que j'ai décrit ci-dessus. Nous campâmes le soir près des sources de *Sadjin*. Ce dé-

ſert vaſte & affreux eſt ſi peu varié, qu'on peut le comparer, tant à cet égard, qu'à bien d'autres, à la mer. On s'y trouve comme ſi l'on étoit en pleine mer, & qu'on eût perdu la terre de vue, borné de toutes parts par l'horizon. Je me figurois quelquefois le matin à mon réveil entrevoir à une petite diſtance, une riviere avec des arbres plantés ſur ſes bords; mais ce n'étoit qu'une erreur de la vue, occaſionnée par les vapeurs qui groſſiſſoient les buiſſons épars çà & là dans les champs.

Nous arrivâmes le 17 à quelques puits de mauvaiſe eau, appellés *Oudey*, où nous trouvâmes des chevaux & des chameaux qui nous attendoient. Notre guide ne perdit point de temps, craignant que le froid & la neige ne nous ſurpriſſent dans ce vaſte déſert; ce qui eût retardé notre marche, & nous eût extrêmement incommodés.

Nous fîmes donc les plus grandes journées que nous pûmes, ſelon que l'eau & la force de nos montures nous le permirent.

Le 18, après une marche forcée, nous arrivâmes aux puits d'*Ulan-Kala*. Nous rencontrâmes preſque tous les jours des tentes de *Mongales*, diſperſées comme autant de ruches dans cette plaine ſolitaire.

Nous arrivâmes le 19 aux ſources de *Tzilan-Teggerick*. Nous rencontrâmes ſur la route pluſieurs bandes de gazelles, & il ne ſe paſſa point de jour que nous n'en viſſions quelqu'une.

Nous arrivâmes le 20 à un endroit appellé *Ourandabu*. Le temps étoit beau, le ciel ſerein, & les matinées fraîches. L'eau y étoit aſſez bonne, mais il nous fallut creuſer pour la puiſer. Lorſque les ſources ſe trouvoient éloignées les unes des autres, nous

faisions partir deux hommes d'avance, pour ramasser du bois & creuser des puits, pour que l'eau eût le temps de se reposer.

Nous continuâmes notre route le 21, & nous arrivâmes le soir à un lac d'eau salée. Nous trouvâmes cependant de l'eau douce, après avoir creusé quelques pieds. Si l'on ne trouvoit de ces lacs & de ces puits dans ce désert, il n'y auroit ni hommes ni bêtes qui pussent y vivre. Cette réflexion, jointe à quelques autres, m'a souvent porté à admirer la sagesse avec laquelle l'Etre Suprême a pourvu aux besoins de ses créatures.

Je suis persuadé que ces sources sont formées par les neiges qui se fondent au printems, & dont l'eau, pénétrant dans le sable, ne peut s'évaporer en été par la chaleur du soleil, qui doit être d'autant plus forte dans ce désert, qu'on n'y trouve pas la moindre ombre.

Nous partîmes le 22 du lac salé par une forte gelée, & un vent du Nord, qui nous incommoderent beauboup, & nous arrivâmes le soir aux puits de *Kulat*, ainsi nommés de la qualité de leur eau qui est tout à la fois salée, aigre, douce & amere ; ou des peuples qui vivent dans le voisinage.

Nous eûmes cette consolation parmi les fatigues que nous eûmes à essuyer, que le peuple, parmi lequel nous nous trouvâmes, n'oublia rien pour les adoucir.

Nous arrivâmes le lendemain aux puits de *Mingat*, par un temps froid, mais qui n'étoit point désagréable ; & le 24, après avoir relayé, à un étang d'eau saumâtre, appellé *Korunteer*, situé à l'etxérmité d'un banc de sable, qui croisoit notre route.

Nous traversâmes le lendemain ce banc de sable par un chemin pratiqué

entre deux tertres, priant Dieu de nous donner un temps calme, de même que si nous eussions été sur mer. Nous fûmes jusqu'à midi à le traverser ; ce qui fatigua si fort nos chevaux & nos chameaux, que nous fûmes obligés de faire halte dans un fond, où nous trouvâmes de la très-mauvaise eau. Nous y restâmes jusqu'au lendemain matin.

Comme nos montures n'avoient rien trouvé à manger sur la route, que quelques toufes d'herbe fanée, nous jugeâmes à propos de les laisser reposer, après quoi nous nous remîmes en marche. On n'apperçoit sur ce banc de sable aucune trace, ni aucun vestige que ce soit, le vent l'effaçant aussi-tôt après qu'on est passé.

A peine eûmes-nous fait quelques milles, que nos gens furent obligés de mettre pied à terre pour soulager leurs montures; ce qui retarda con-

sidérablement notre marche. Heureusement que le temps étoit calme. Nous campâmes vers midi dans un fond entouré de montagnes de sable très-hautes. Je remarquai que la vue étoit beaucoup plus bornée dans cet endroit, que dans le désert que nous avions traversé, le terrein étant rempli de montagnes de sable, qui s'élevent les unes au-dessus des autres, en forme de pain de sucre ou de coupole.

Il s'éleva vers le soir un petit vent du *Nord*, qui emporta le sable comme si c'eût été de la neige; mais il renforça si fort à minuit, que nos tentes furent renversées, & nos lits couverts de sable. Comme le jour approchoit, nous ne jugeâmes pas à propos des les dresser de nouveau, & nous nous préparâmes à partir à la pointe du jour, dans l'espoir d'en sortir avant l'arrivée de la nuit; ce que nous fîmes heu-

reusement, & nous arrivâmes le soir aux sources de *Kochatu*.

Nous fûmes trois jours à traverser ce banc de sable, dont la largeur est d'environ vingt milles d'Angleterre. Nous eussions pu faire trois fois plus de chemin dans la plaine, avec beaucoup moins de peine pour nous & pour nos montures. On m'a dit que ce banc s'étendoit bien avant vers le Midi, & qu'il avoit plus de trente lieues de large dans quelques endroits. Ceux qui sont souvent obligés de le traverser, s'habillent de tuniques de cuir extrêmement légeres & portent des espéces de lunettes pour se garantir de la poussiere.

Ce banc de sable ressemble aux vagues de la mer ; car les dunes, dont quelques-unes ont vingt pieds de hauteur, sont si légeres, que le vent les emporte de côté & d'autre, effaçant les unes & en formant d'autres à leur

place ; par où l'on comprend aisément qu'un voyageur fatigué, qui se trouve du côté où le vent donne, peut au bout de quelques heures se trouver enterré dans le sable, comme cela est plusieurs fois arrivé dans ce désert, aussi-bien que dans d'autres.

Nous arrivâmes le 28 aux sources de *Chabertu*. Je ne puis passer ici sous silence la maniere dont on tue le bétail dans ce pays. On perce l'animal avec un couteau entre deux côtes ; on passe la main dans son corps, & on lui presse le cœur jusqu'à ce qu'il expire, au moyen de quoi tout le sang reste dans le cadavre. Après que le mouton est mort, ce peuple affamé ne se donne point le temps d'apprêter sa chair : il la coupe par morceaux, la fait rôtir avec la laine sur la braise, & la mange après avoir raclé la laine avec un couteau J'en ai goûté, & l'ai trouvé très-bonne.

Nous arrivâmes le lendemain aux puits de *Saminſa*, où nous trouvâmes de meilleure eau. Nous nous apperçûmes à l'épaiſſeur & à la hauteur du gazon que le terrein commençoit à s'améliorer. Ce jour là le vent ſe mit au Nord, & il tomba quelque peu de neige.

Nous changeâmes de relais le 30, & nous continuâmes notre route juſqu'aux ſources de *Krema*. Il paroît, à en juger par le pâturage, que le terrein y eſt extrêmement bon. Nous vîmes dans les champs quantité de chevaux qui appartenoient à l'Empereur. Malgré la diligence que nous avions faite, nous fûmes ſurpris de la neige, & il en tomba une ſi grande quantité, que nous ne pûmes trouver du bois pour faire cuire nos vivres.

Nous arrivâmes le 31 à un lieu appellé *Naringkaruſſu*, où nous trouvâmes un petit ruiſſeau d'eau douce, &

quelques tentes de *Mongales*. Je remarquai que depuis le banc de sable, en tirant vers l'Orient, le terrein devient meilleur de jour en jour. Il y avoit quarante jours que nous avions quitté la frontiere sans nous être arrêtés un seul jour, & sans avoir vu une simple maison, & vingt-huit que nous étions partis de *Tola*, & que nous étions entrés dans le désert, sans avoir rencontré ni arbre, ni riviere, ni buisson, ni montagne. Nous fûmes obligés de temps à autre de prendre un détour pour trouver de l'eau, mais nous nous écartâmes peu du Sud-Est.

Le premier Novembre, nous fîmes halte un jour dans cet endroit, pour nous préparer à passer la grande muraille, qui n'étoit pas bien éloignée.

Nous nous remîmes en marche le lendemain, & vers midi, nous découvrîmes cette fameuse muraille, qui passe sur les sommets des mon-

tagnes en tirant vers le Nord-Eſt. Un de nos gens ſe mit à crier *Terre*, comme ſi nous euſſions été en pleine mer. Elle étoit éloignée de nous d'environ quarante milles d'Angleterre, & elle me parut blanche. Nous ne pûmes cette nuit-là traverſer les montagnes, & nous campâmes à notre ordinaire, en plein champ.

Nous commençâmes à ſentir les effets du froid; car la neige ayant continué dans ce déſert, elle nous fut extrêmement incommode à pluſieurs égards, mais ſur-tout en ce qu'elle retarda notre bagage. Nous nous conſolâmes cependant dans l'eſpoir de voir bien-tôt la fin de nos travaux, & d'entrer dans un pays riche & peuplé. Nos gens, à la vérité, étoient en bonne ſanté: mais ils commençoient à ſe laſſer du déſert; ce qui n'eſt pas étonnant, la plûpart ayant été obligés de cam-

per en plein champ, depuis notre départ de *Sélinginsky.*

Le 3, après avoir marché environ une heure, nous rencontrâmes les veſtiges d'un camp, qui me parut très-régulier. On me dit que l'Empereur y avoit campé, lorſqu'il marcha contre les *Mongales*, que les Miſſionaires de la Chine appellent Tartares Occidentaux.

Plus nous approchions des montagnes, plus nous fûmes ſurpris à la vue de cette fameuſe muraille, que l'on appelle, à cauſe de ſon étendue, la *Muraille ſans fin.* Quoique nous en fuſſions encore éloignés, nous ne pûmes voir ſans étonnement une muraille qui communique d'une montagne à une autre, flanquée de tours quarrées de diſtance en diſtance, & je ne crois pas que l'on puiſſe voir dans le Monde un ſpectacle auſſi magnifique.

Nous quittâmes la plaine vers midi, & nous entrâmes dans une gorge que la nature a pratiquée entre deux montagnes. Celles de la gauche ſont extrêmement hautes ; celles de la droite diminuent inſenſiblement, mais l'on m'a dit qu'elles s'élevent de nouveau à une très-grande hauteur.

Nous deſcendîmes par un ſentier d'environ huit pieds de large qu'on a pratiqué entre deux, & nous arrivâmes à un petit Monaſtère Chinois, ſitué ſur la pente d'un rocher très-eſcarpé. Nous eûmes la curioſité de le voir : mais comme la route étoit impraticable pour les chevaux, nous y fûmes à pied. Les Religieux vinrent au-devant de nous, & nous ſaluerent à la maniere du pays, je veux dire, en poſant une main ſur l'autre, en les frappant, & prononçant ces mots : *Cho-loy-cho*. Après que nous eûmes répondu à leur compliment, ils

nous menerent dans leurs cellules, où ils nous régalerent d'une taſſe de thé verd, qui étoit excellent. Nous vîmes dans leur Chapelle une eſpece d'Autel, ſur lequel il y avoit pluſieurs petites Idoles de bronze, & dans un coin, un ſac rempli de froment. Ils étoient habillés d'une longue robe, dont les manches étoient fort larges. Ils avoient un petit bonnet ſur la tête, & les cheveux pendants ſur les épaules. Leur barbe étoit clair-ſemée. Comme c'eſt la premiere maiſon Chinoiſe que j'aie rencontrée, c'eſt ce qui fait que je me ſuis attaché à la décrire. Nous crumes entrer dans un nouveau Monde; mais nous apperçûmes ſur-tout une altération ſenſible par rapport au temps, & au lieu du froid noir & perçant que nous avions ſenti dans le déſert, nous commençâmes à reſpirer un air chaud & agréable.

Nous rencontrâmes un autre ſentier

étroit, mais pourtant assez large pour donner passage à une voiture. Comme le chemin étoit roide & inégal, nous jugeâmes à propos de descendre la montagne à pied; nous arrivâmes au bas, au bout d'une heure, dans un endroit entouré de tous côtés de rochers inaccessibles. Nous continuâmes notre route vers le Sud, le long d'un petit ruisseau rempli de grosses pierres que les torrents avoient détachées des montagnes. On voit dans les creux des rochers de petites huttes, entourées d'un petit champ, qui ressemblent parfaitement à ces paysages grotesques, qui sont peints sur la porcelaine & les étoffes de la Chine. Les Européens les regardent comme imaginaires; mais ils sont copiés d'après nature.

Après avoir fait sept à huit milles le long du ruisseau, nous arrivâmes le soir à un Village Chinois, situé au

pied d'une haute montagne, où on nous logea dans des appartemens très-propres, qui étoient échauffés avec un feu de charbon. Il n'y avoit point de cheminées, mais des brasiers de cuivre ou de fer, dans lesquels on allumoit le charbon en plein air, après quoi on les rapportoit dans l'appartement. Quoique le désert ne forme qu'une plaine continue, il est cependant plus élevé que les plaines & les Villages de la Chine, car lorsque nous entrâmes dans le défilé, la montée n'étoit presque rien, en comparaison de la descente.

Nous commençâmes à goûter des fruits du pays; car aussi-tôt après que nous fûmes arrivés au Village, notre guide envoya à l'Ambassadeur, des melons d'eau, des melons musqués, des oranges douces & ameres, des pêches, des pommes, des noix, des châtaignes, & diverses autres es-

pèces de fruits que je n'avois jamais vus. Il y joignit une cruche d'*Arrack*, différentes sortes de provisions, & quelques pains, appellés *bobon*, qui sont faits avec de la farine de froment, & cuits à la vapeur de l'eau bouillante. Il est fort léger & assez agréable au goût; du moins il nous parut tel, vu que nous n'en avions point mangé depuis un mois.

Nous fîmes halte le lendemain, & je profitai de cette occasion pour aller me promener sur le sommet des montagnes, & découvrir le pays; mais je ne vis qu'une longue chaîne de montagnes, qui s'élevoient les unes au-dessus des autres, & du côté du Nord quelques pans de muraille qui les traversoient.

Nous continuâmes le 5 notre route vers l'Orient, le long de la rive méridionale d'une riviere, dont le lit étoit rempli de grosses pierres. La route est

percée dans le roc pendant un espace considérable ; ce qui doit avoir coûté un travail infini. Cette riviere doit former un torrent impétueux dans le temps des grosses pluies.

Après avoir fait six ou huit milles, nous arrivâmes à la fameuse muraille de la Chine. Nous entrâmes par une grande porte, que l'on ferme tous les soirs, gardée par un corps de mille hommes, commandé par deux Officiers de distinction, dont l'un est Chinois, & l'autre Tartare *Mantzur* ; car c'est une coutume établie à la Chine, depuis le temps que les Tartares en ont fait la conquête, de confier la garde de tous les postes de conséquence à deux Officiers, l'un Chinois & l'autre Tartare. Les Chinois prétendent que deux personnes revêtues du même emploi, se servent d'espions l'un à l'autre, & que l'on prévient ou découvre par-là quantité de pratiques illicites.

CHAPITRE VIII.

Depuis la muraille de la Chine jusqu'à Pékin ; *notre entrée dans cette Capitale.*

NOus ne fûmes pas plutôt arrivés à la porte, que les deux Officiers, suivis de quantité de subalternes, vinrent féliciter l'Ambassadeur sur son heureuse arrivée, & l'invitèrent à prendre une tasse de thé dans le corps de garde. Nous mîmes pied à terre, & nous nous rendîmes dans une grande salle au midi de la porte. Elle étoit fort propre & garnie de bancs tout au tour, étant destinée pour y recevoir les personnes de distinction. On nous régala de plusieurs espèces de fruits & de conserves, & de différentes sortes de thé. Après y avoir resté environ une demi-heure, l'Am-

baſſadeur prit congé de la compagnie, & nous continuâmes notre route. Nous fîmes environ quatre milles de plus, & nous arrivâmes à une Ville appellée *Kalgan*. Le Commandant & le Mandarin *Tulishin*, qui étoient venus nous voir à *Sélinginsky*, vinrent au devant de S. Exc. pour la féliciter sur ſon heureuſe arrivée. Ils l'accompagnerent à ſon logement, qui étoit ſéparé du reſte de la Ville, & lui envoyerent quantité de proviſions.

Depuis la muraille juſqu'à cet endroit, le pays, qui eſt Nord, commence à être plus découvert, & contient des Villages, des champs & des jardins.

Le Commandant nous invita le ſoir à ſouper, & nous envoya des chevaux pour nous tranſporter chez lui. Nous deſcendîmes dans l'avant-cour où il nous attendoit en perſonne, & nous fit entrer dans une ſalle fort

propre, dans le milieu de laquelle il y avoit un réchaut fait en forme d'urne, rempli de charbon allumé.

Le plancher étoit couvert de nattes, & garni de chaises & de petites tables de bois de la Chine. L'Ambassadeur soupa seul, & le reste de sa suite à des tables séparées de deux en deux. On nous servit d'abord du thé, & un verre d'*Arrack* chaud, après quoi on apporta le souper, mais sans nappe, ni serviettes, ni coûteaux, ni fourchettes. On nous servit en place de fourchettes deux poinçons d'ivoire, avec lesquels les Chinois prennent leur viande. Les plats étoient petits, mais arrangés symétriquement, & les vuides étoient remplis de saucieres où il y avoit de la sauce & des herbes amères. Notre repas consista en cochon, mouton, volaille, & deux cochons de lait rôtis. L'Ecuyer étoit assis à terre, & s'acquittoit de son emploi

avec beaucoup de dextérité. Il coupoit les viandes en si petits morceaux, qu'on n'avoit que la peine de les avaler. Il les donnoit aux valets de pied, qui avoient soin de remplir les plats qui étoient vuides. On ne nous servit qu'en porcelaine de la Chine. Les domestiques s'acquitterent de tout avec une attention admirable, & sans qu'on entendît le moindre bruit; & j'avoue que je ne me suis jamais trouvé à un festin aussi agréable.

On servit ensuite le dessert, qui consistoit en divers especes de fruits & de confitures. On fit alors entrer dix ou douze Musiciens, dont la plûpart jouoient de divers instrumens à vent, mais si différens des nôtres, que je serois fort embarrassé à les décrire. La Musique fut accompagnée de danse, & le nombre des Danseurs égaloit celui des Musiciens. Leur ballet consista en différens gestes ridicules,

& ils ne changerent presque jamais de place. Comme la nuit étoit déja avancée, nous prîmes congé de la compagnie, & retournâmes à notre logis.

Le froid & la neige continuerent le lendemain; nous partîmes cependant, & passâmes sur un pont de pierre, qui n'étoit point pavé de cailloux, mais de pierres de taille d'un pied en quarré, parfaitement bien liées ensemble. Après avoir marché environ trente milles vers l'Orient, nous arrivâmes à une grande Ville appellée *Siang-Fu*. Quelques-uns des plus notables vinrent au-devant de nous, & nous conduisirent à notre logement.

Lorsque nous arrivâmes, le Gouverneur étoit à la chasse avec un des fils de l'Empereur. Il vint le soir rendre visite à l'Ambassadeur, lui demanda pardon de ne s'être pas trouvé

chez lui à ſon arrivée, & l'invita à ſouper. C'eſt une coutume établie à la Cour de Pékin, de traiter ſplendidement les Ambaſſadeurs étrangers, dans toutes les Villes où ils paſſent. Comme le nôtre ſe trouvoit un peu indiſpoſé, il ne put accepter ſon offre.

Nous traverſâmes ce jour-là une belle campagne, parfaitement bien cultivée, mais où il y avoit peu d'arbres. Nous paſſâmes par pluſieurs petites Villes & par quantité de Villages murés, & très-proprement bâtis. Les chemins étoient fort beaux, bien entretenus, & alignés dans les endroits où le terrein le permettoit. J'avois déja oüi parler du bon ordre & de la police qui regnent chez ce Peuple, mais je trouvai que la renommée étoit fort au-deſſous de ce que je voyois. Toutes les rues des Villages ſont tirées au cordeau.

Nous trouvâmes ſur la route, de

diſtance en diſtance, de petites tours appellées *poſtes*, au haut deſquelles eſt arboré le Pavillon Impérial. Elles ſont gardées par quelques ſoldats prépoſés pour porter les ordres de l'Empereur d'une poſte à l'autre, ce qu'ils font à pied & avec beaucoup de diligence. Ces tours ſont placées en vue l'une de l'autre, de maniere qu'à l'aide de certains ſignaux, la Cour eſt inſtruite dans l'inſtant des troubles qui peuvent arriver dans ce vaſte Empire. Ces poſtes ont encore cela d'utile, qu'elles purgent les chemins de voleurs; car ſi un homme a le bonheur de n'être point arrêté à la premiere, on donne un ſignal, & il eſt immanquablement pris à la ſeconde. Ces poſtes ſont ordinairement éloignées l'une de l'autre de cinq *Li* ou milles de la Chine, dont chacun contient cinq cents fois la longueur d'un arc. J'évalue cinq

de leurs milles à environ deux & demi d'Angleterre.

Nous fîmes halte, le 8, dans cet endroit, & le Gouverneur ne voulant point perdre le repas qu'il nous avoit fait préparer le soir, fit placer dans notre cour douze tables, sur lesquelles on servit les viandes, le dessert & les différentes espéces de thé qui devoient le composer. On les apporta ensuite dans une salle, où on les servit en forme sur la table. Cela fait, un Officier de distinction vint prier l'Ambassadeur de vouloir bien profiter des bontés de S. M. & nous nous mîmes à table en très-bon ordre. Tous les mets étoient excellens, mais froids, parce qu'on les avoit apportés de loin. Après que nous nous fûmes levés de table, un Officier appella nos domestiques, & leur ordonna de prendre nos places & de manger; ce qui produisit une scène des plus divertissantes,

qu'il fallut cependant laiſſer jouer, pour ne point faire affront au Gouverneur.

Le ſoir, le troiſiéme fils de l'Empereur traverſa la Ville pour ſe rendre à Pékin : il étoit porté ſur les épaules de pluſieurs hommes dans un *Palankin*, voiture très-commode pour un voyageur, & dont on ſe ſert dans quelques Colonies des Indes. Les fils de l'Empereur ne ſont diſtingués que par les noms de premier, ſecond, troiſiéme, &c. Il n'étoit accompagné que de quelques Cavaliers.

Notre nouveau guide, *Tulishin*, invita l'Ambaſſadeur & ſa Suite à venir paſſer la ſoirée chez lui. Il refuſa poliment ſon offre, pour ne point choquer le Gouverneur, & nous y fûmes à ſa place. Le repas fut élégant, & le même à-peu-près que celui dont j'ai parlé, & accompagné de Muſique, de danſe & d'un combat de cailles.

Il eſt étonnant de voir avec quel acharnement ces petits animaux fondent l'un ſur l'autre, dès qu'ils ſont ſur la table; ils combattent juſqu'à la mort comme les coqs. Les Chinois aiment paſſionnément cette eſpéce de divertiſſement, & font d'auſſi fortes gageures ſur leurs cailles, que les Anglois ſur leurs coqs. Ils ont auſſi des combats de coqs, mais ce n'eſt que le bas peuple qui s'en amuſe. On a ſoin de ſéparer les cailles avant qu'elles ſe ſoient trop bleſſées, & on les enferme dans des cages juſqu'à ce qu'il ſe préſente une autre occaſion de les faire combattre.

Nous fîmes partir, le 9, notre bagage de très-bon matin, & l'Ambaſſadeur fut rendre viſite au Gouverneur. Nous y bûmes du thé, après quoi nous montâmes à cheval, & nous arrivâmes le ſoir à une petite Ville appellée *Juny*. Il y a dans une plaine qui eſt auprès, un rocher eſcarpé, & inacceſſible de

tous côtés, excepté de celui qui eſt au couchant, ſur le ſommet duquel eſt un Temple & un Couvent, où l'on arrive par un ſentier taillé dans le roc. Cet édifice paroît fort beau étant vu de-là plaine; & l'Hiſtoire rapporte qu'il fut bâti dans une nuit, à l'occaſion que voici. Une Dame, auſſi célébre par ſa beauté, que par ſa vertu & ſes richeſſes, voyant que pluſieurs Princes la recherchoient en mariage, & n'oſant les refuſer ouvertement, leur dit, qu'elle avoit deſſein de bâtir de ſes propres mains ſur le ſommet de ce rocher, un Temple & un Monaſtère dans une nuit, & qu'elle épouſeroit celui qui bâtiroit dans le même eſpace de temps un Pont de pierre ſur la riviere qui eſt auprès. Ses Amans ſentant l'impoſſibilité de cette entrepriſe, renoncerent à leur prétention, & retournerent chacun dans leurs États. Un étranger accepta la condition. La

Dame & son Amant mirent la main à l'œuvre en même temps, & la premiere eut achevé son ouvrage avant que le jour parût. Lorsque le soleil fut levé, elle vit du haut de son rocher, que son Amant n'avoit encore bâti que les piles de son Pont, & elle se vit dégagée par-là de sa promesse. L'Amant retourna dans son pays, & la Dame passa le reste de ses jours dans ce Monastère.

La riviere est éloignée d'environ un quart de mille du rocher, & l'on y voit encore six ou huit piles élevées d'environ cinq à six pieds au-dessus de l'eau : l'ouvrage paroît extrêmement solide. Je rapporte ce trait comme un échantillon de quantité d'autres histoires fabuleuses que j'ai oüi raconter tous les jours, & que le peuple croit fermement. Ce Monastère est habité par des Moines & des Religieuses qui vivent ensemble.

Les montagnes qui ſont au Nord, & qui bornent cette plaine du côté de l'Occident, ſont extrêmement hautes, âpres & ſtériles. Leur largeur depuis le déſert juſqu'à la plaine de la Chine qui eſt habitée, eſt d'environ quinze à vingt milles, & même moindre dans quelques endroits. Leur longueur, à ce qu'on m'a dit, eſt de plus de 1000 milles d'Angleterre. Elles bornent la plus grande partie de la Chine du Nord au Couchant. Je ſuis perſuadé que, ſi cette Nation a réſiſté ſi long-temps aux Conquérans qui ont voulu s'en rendre maîtres, elle n'en a été redevable qu'aux montagnes & aux déſerts qui l'environnent. Un Pays que la Nature a ſi bien fortifié, pouvoit ſe paſſer d'une auſſi forte muraille; car ſi tous les paſſages des montagnes ſont auſſi étroits & auſſi difficiles que celui par où nous paſſâmes, le plus

petit corps de troupe suffiroit pour arrêter l'armée la plus formidable.

Juny est une petite Ville qui fut extrêmement endommagée par le tremblement de terre qu'elle essuya dans le mois de Juillet de l'année précédente, & qui en ruina plus de la moitié. La plûpart des Villes & des Villages que nous vîmes ce jour-là, eurent le même sort, & quantité d'habitans furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons.

Comme les meilleures maisons avoient été renversées, nous fûmes obligés de loger dans les appartemens des Prêtres, qui étoient attenants au Temple, & que le tremblement de terre avoit épargnés. Notre guide en agit sans façon avec eux, les mit hors de leurs cellules, & les pria d'en chercher d'autres. Je jugeai par le peu de respect qu'ils témoignoient pour leurs Idoles & les Images de leurs

Saints, que la ſuperſtition n'étoit pas leur défaut. Ils nous conduiſirent dans le Temple & dans divers appartemens, où nous vîmes quantité d'Images de Saints, dont pluſieurs étoient des figures monſtrueuſes de pierre ou de plâtre. Un d'entr'eux nous fit l'hiſtoire de quelques-uns, & nous débita des choſes ſi abſurdes, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Nous retournâmes enſuite dans le Temple; il étoit petit, mais très-bien bâti. Il y avoit dans un coin un Autel, qui s'élevoit inſenſiblement juſqu'à la voûte, ſur lequel il y avoit quantité de petites Idoles de bronze, qui repréſentoient des hommes, des femmes, des bêtes, des oiſeaux. Nous nous amuſâmes à boire du thé dans le Temple, en attendant que les Moines euſſent déménagé. Il y a à la porte une groſſe cloche, qu'un Prêtre ſonne lorſqu'il voit arriver des étrangers, pour les

inviter à dire leurs prieres, après quoi on fait quelque petit présent au Temple.

Nous ressentîmes la nuit une secousse d'un tremblement de terre, qui nous allarma, mais qui n'eut aucune suite.

Le lendemain notre guide notifia à l'Ambassadeur qu'il ne pouvoit le conduire plus avant qu'il n'eût reçu de nouveaux ordres de la Cour, où il avoit envoyé un courier pour cet effet. Cette nouvelle nous fut d'autant plus désagréable, que nous craignions une autre secousse; mais nous n'en essuyâmes aucune pendant les deux jours que nous y restâmes.

Nous partîmes le 12, & nous arrivâmes à une petite Ville, où l'on nous donna des logemens. Cette Ville, de même que la plûpart de celles où nous passâmes, avoit été extrêmement endommagée par le tremblement de terre;

il y en eut une entr'autres, dont presque toutes les maisons furent renversées, & les remparts démolis jusqu'aux fondemens.

Nous arrivâmes le lendemain vers midi à une Ville très-grande & très-peuplée, dont toutes les rues étoient larges & tirées au cordeau. Il y a tout auprès une riviere qui m'a paru navigable, que l'on passe sur un pont de pierre à plusieurs arches, pavé de grandes pierres de taille. Nous traversâmes ce jour-là un pays agréable & fertile, & nous arrivâmes le soir à une petite Ville.

Nous y séjournâmes le 14, mais nous envoyâmes notre bagage & les présens de S. M. une poste plus loin. Ces derniers, par ordre du *Mandarin* & de notre guide, furent portés par des hommes couverts de piéces d'étoffe jaune, comme étant destinés pour la Cour. Tout ce qui porte cette

couleur eſt regardé comme ſacré, & celui qui en eſt chargé, n'a pas beſoin d'autre ſauve-garde, & on le reſpecte par-tout où il paſſe. L'Empereur de la Chine a choiſi cette couleur préférablement à toute autre, parce que les Chinois la regardent comme l'emblême du ſoleil, & qu'ils le comparent à cet aſtre.

Nous traverſâmes le lendemain pluſieurs rochers eſcarpés. Le chemin, dans quelques endroits, étoit taillé de plus de vingt pieds de profondeur dans le roc ; ce qui doit avoir coûté un travail & une dépenſe infinis. Il n'y a point de Peuple au Monde qui ait plus de ſoin des rues & des grands chemins. On avoit taillé dans pluſieurs endroits du rocher des Images de Saints ; mais la ſculpture en étoit très-médiocre.

Nous traverſâmes, au ſortir de cet endroit, ſix ou huit fortes murailles

demi-circulaires, enfermées les unes dans les autres, qui ont la muraille sans fin pour diametre, & qui embrassent un très grand espace de terrein. Toutes ces murailles ont de grandes portes, où il y a un corps de garde, tant en temps de paix, qu'en temps de guerre. Il y en eut une où l'on salua l'Ambassadeur de trois coups de canon, tirés de dessus une tour. Ces murailles paroissent être construites des mêmes matériaux; & suivant les mêmes régles d'Architecture que la grande, ayant des tours quarrées, éloignées de la portée d'un trait l'une de l'autre. L'Ambassadeur s'étant arrêté à une de ces portes pour y prendre quelque rafraîchissement, je montai dans une de ces tours, où je vis deux ou trois cents canons de fer, qui étoient hors de service. Je les examinai, & je vis qu'ils étoient faits de trois ou quatre piéces de fer battu au mar-

teau, & aſſemblées avec des cercles de même métal. Les Chinois en fondent depuis quelque temps, qui ne le cedent en rien aux nôtres. Je montai par un grand eſcalier de pierre au ſommet de la muraille; elle a plus de vingt pieds de large. Et elle eſt pavée de grandes pierres quarrées, parfaitement bien liées avec du mortier. Comme je me promenois ſur cette plate-forme, j'arrivai à un rocher, où je trouvai un eſcalier de plus de mille marches, lequel occupoit toute la largeur de la muraille; au haut duquel étoit une tour, d'où j'apperçus un autre eſcalier, d'où l'on deſcendoit entre deux rochers. Je remarquai encore que la muraille qui paſſe ſur les autres montagnes qui ſont au Sud-Oueſt, n'eſt ni ſi large, ni ſi haute, que celle ſur laquelle j'étois. Le temps ne m'ayant pas permis d'aller plus avant, je retournai joindre ma compagnie, avec

laquelle j'arrivai l'après-midi à la Ville de *Zulinguang*.

Le lendemain, après avoir marché deux heures, nous arrivâmes à la derniere muraille demi-circulaire, où finissent les côteaux & les montagnes. Nous entrâmes dans une belle campagne parsemée de quantité de Villes & de Villages, & nous arrivâmes le soir à une grande Ville très-bien bâtie, appellée *Zang-pin-jeW*. Il y a au milieu du marché un Arc de triomphe, orné de pavillons & de banderoles de soie de différentes couleurs. Les rues en sont larges, propres, tirées au cordeau, & pavées, dans quelques endroits, de gravier; & dans d'autres, de grandes pierres quarrées.

Nous ne fûmes pas plutôt rendus chez nous, que le Gouverneur vint rendre visite à l'Ambassadeur & l'invita à une fête qu'il avoit préparée par ordre de l'Empereur.

S. Exc. accepta son offre, & nous nous rendîmes à son Hôtel. La fête fut des plus magnifiques, & accompagnée de danses & de Musique. Cette Ville est située dans une plaine fertile, à environ trente milles au Nord de Pékin.

Nous fîmes environ douze milles le 17, & nous arrivâmes à une petite Ville appellée *Shach.* Il faisoit un très-beau temps. Le Gouverneur vint au devant de l'Ambassadeur, & l'invita à prendre du thé chez lui. Nous y restâmes environ une heure, & après avoir fait six ou huit milles de plus, nous arrivâmes à un petit Village, éloigné d'environ quatre milles de la Capitale; où nous logeâmes.

La Cour députa le lendemain matin deux Mandarins pour féliciter l'Ambassadeur sur son heureuse arrivée; ils amenerent quelques chevaux, qui devoient nous servir pour

notre entrée. Il s'en falloit beaucoup que leurs harnois valussent ceux des Perses.

Je logeai dans ce Village chez un cuisinier; ce qui me donna occasion de remarquer le génie de ce Peuple, même dans les choses les plus simples. Ayant été le voir dans sa cuisine, je vis six marmites placées en rond sur un fourneau, sous chacune desquelles il y avoit une ouverture pour recevoir le feu, lequel consistoit en quelques petits bâtons mêlés avec de la paille. Il tira une courroie qui tenoit à un soufflet, & fit bouillir ses marmites dans un instant. Il est vrai qu'elles étoient fort minces; elles étoient de fer fondu, & aussi unies par dehors que par dedans. Le bois est si rare dans les environs de Pékin, qu'il n'y a point d'expédient que ce Peuple n'imagine pour faire cuire ses alimens à peu de frais, & pour se chauffer pen-

dant l'hyver, qui est très-rude durant deux mois.

Nous montâmes à cheval vers les dix heures, & nous entrâmes dans la Ville dans l'ordre suivant.

Un Officier, l'épée nue à la main.

Trois Soldats.

Un Timbalier.

Vingt-quatre Soldats, sur trois de front.

Le Maître d'Hôtel.

Douze Valets de pied.

Deux Pages.

Trois Interprètes.

L'Ambassadeur, & un Mandarin de distinction.

Deux Secrétaires.

Six Gentilhommes, de deux en deux.

Domestiques & Suivans.

Tout notre monde étoit magnifiquement habillé. Les Soldats étoient en

uniforme, & présentoient leurs mousquets, notre guide n'ayant pas voulu qu'ils portassent leur épée nue, & ne l'ayant permis qu'à l'Officier.

Nous sortîmes du Village au milieu d'un tourbillon de poussiere & d'une multitude innombrable de spectateurs; & au bout de deux heures, nous entrâmes dans la Ville par la grande porte du Nord, en face de laquelle est une grande rue tirée au cordeau, qui s'étend à perte de vue. On avoit eu soin de l'arroser; ce qui nous dédommagea de la poussiere que nous avions essuyée.

On avoit détaché un corps de cinq cents cavaliers pour tenir le passage libre; mais, malgré cette précaution, la foule étoit si grande, que nous eûmes toutes les peines du monde à avancer. On eût cru que tous les habitans de Pékin s'étoient assemblés pour nous voir; mais on me dit, qu'il n'y en

avoit qu'une petite partie. Quantité de femmes avoient quitté leurs voiles, & se tenoient aux fenêtres, aux portes & aux coins des rues. Les soldats traitoient le peuple avec beaucoup de douceur & d'humanité, & ne le brutalisoient point comme on le pratique dans quelques autres endroits de l'Orient ; il est vrai qu'il s'écartoit autant qu'il pouvoit pour nous faire place, & plus que ne le permettoit la foule qui nous environnoit. Après avoir marché deux heures, nous arrivâmes dans cette partie de la Ville, qu'on appelle *la Ville des Tartares*, où l'on nous avoit préparé un logement. Elle est à-peu-près au centre de la Ville, & près du Palais de l'Empereur.

Nous logeâmes dans une maison qu'on appelle l'*Hôtel de Russie*, que l'Empereur régnant a cédée aux caravanes qui viennent de Moscow. Elle est entourée d'une haute muraille de

briques, & l'on y entre par une grande porte, vis-à-vis de laquelle eſt une grande ſal'e, où l'on monte par quelques marches. Son plancher eſt pavé de carreaux de marbre noir & blanc. Il y a, à droite & à gauche, deux petites chambres à coucher. Ce fut le logement que l'Ambaſſadeur prit. Il y a dans la même cour deux grands corps de logis, diſtribués en pluſieurs appartemens, où on logea notre Suite. Ces bâtimens n'ont qu'un ſeul étage, les fenêtres en ſont grandes, & fermées avec des jalouſies ſur leſquelles on a collé du papier blanc. Les planchers en ſont extrêmement légers, & fort exhauſſés. Ils ſont faits avec des lattes couvertes de roſeaux, ſur leſquels on a collé du papier. Les toîts débordent conſidérablement les murailles, & ſont couverts de tuiles verniſſées qui durent pluſieurs ſiécles. Les chambres à coucher ſont revétues de lattes couvertes de plâtre extrêmement blanc.

Le même ſoir, le Maître des Cérémonies vint rendre viſite à l'Ambaſſadeur. Il lui demanda, au nom de l'Empereur, le ſujet de ſa venue, & ſe retira après qu'on lui eut répondu.

Il s'appelloit *Aloy*. Il étoit Tartare-Mongale de naiſſance, & fort aimé de l'Empereur. Il étoit extrêmement poli, & fort ami des Chrétiens, ſur-tout des Miſſionnaires, auxquels il rendoit tous les jours quelque nouveau ſervice. Il avoit beaucoup fréquenté dans ſa jeuneſſe les Jéſuites, qui lui avoient montré la Géographie, & quelques autres branches des ſciences : ce qui le fit eſtimer des Chinois, & connoître à l'Empereur.

Nous voilà enfin arrivés à Pékin, Capitale de ce puiſſant Empire, après ſeize mois de marche. On pourroit faire ce chemin en moins de temps, & je pourrois aiſément prouver qu'on peut aller de Péterſbourg à Pékin dans l'eſpace de ſix mois. Après

Après que le Maître des Cérémonies fut sorti, l'*Allegadah*, ou le premier Ministre, envoya un Officier à l'Ambassadeur pour le saluer de sa part, & lui faire des excuses de ce qu'il n'alloit pas le voir; qu'il l'eût fait, si la nuit n'eût pas été si avancée, mais qu'il auroit cet honneur le lendemain. Il lui envoya quantité de fruits & de provisions, comme une marque de respect pour sa Personne, quoique nous en eussions au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

A dix heures du soir, l'Officier de garde ferma notre porte, & y mit le sceau de l'Empereur, pour que personne ne pût entrer ni sortir pendant la nuit. Cette précaution ne fut pas du goût de l'Ambassadeur; & il envoya dès le matin son Secrétaire & un Interprete au premier Ministre, pour se plaindre de ce procédé. L'*Allegadah* prétendit n'en avoir aucune connoissance, &

donna des ordres pour que cela n'arrivât plus. C'est la coutume en Perse, & dans plusieurs autres endroits de l'Orient, d'interdire toute communication entre les Ambassadeurs étrangers & les habitans, jusqu'à ce qu'ils aient eu audience du Prince.



CHAPITRE IX.

Ce qui nous arriva à Pékin. Audience de l'Ambaſſadeur, &c.

1720.

LE 19, le premier Miniſtre, accompagné du Maître des Cérémonies & de cinq Jéſuites, vint rendre viſite à l'Ambaſſadeur. Dès qu'ils furent à la porte, deux domeſtiques prirent les devants, faiſant une eſpece de bruit ſourd, comme cela ſe pratique lorſqu'il arrive quelque perſonne de diſtinction. L'*Alloy* pria Son Excellence de lui remettre une copie de ſes Lettres de créance : ce qu'elle refuſa de faire. Mais le Miniſtre inſiſta ſur ſa demande, & lui dit que l'Empereur n'avoit point coutume de recevoir aucune Lettre de ſes meilleurs amis, parmi leſquels Sa Majeſté Czarienne tenoit le premier rang, ſans en

ſçavoir le contenu. Là-deſſus, on lui en donna une copie en Latin, parce que l'original étoit en Ruſſe ; & après que le Maître des Cérémonies & les Miſſionnaires l'eurent traduite en Chinois, ils ſe retirerent. L'*Allegadah* reſta environ trois heures avec l'Ambaſſadeur, & s'entretint avec lui ſur différens ſujets. Il me parut qu'il aimoit extrêmement la chaſſe. Il demanda à voir la meute de l'Ambaſſadeur, laquelle conſiſtoit en quelques lévriers & quelques chiens courans. Son Excellence le pria d'en accepter quelques-uns, & il prit deux lévriers.

Sur ces entrefaites, l'Empereur envoya un Officier pour s'informer de la ſanté de l'Ambaſſadeur. Il étoit ſuivi de quatre hommes qui portoient une table couverte d'une piéce d'étoffe jaune, ſur laquelle il y avoit différentes eſpeces de fruits & de confitures, & au milieu un gros quartier de mouton ex-

cellent. L'Officier lui dit que ces provisions avoient été prises sur la table de l'Empereur, & qu'il espéroit qu'il voudroit bien en manger; ce qui fut regardé comme une marque singuliere de la faveur de ce Monarque.

Le lendemain, Son Excellence reçut une visite du Président du Conseil pour les affaires d'Occident. Il s'appelloit *Asschinoma*, & il étoit accompagné de quatre Missionnaires, dont deux étoient MM. *Paranim* & *Fridelii*.

La conversation roula principalement sur le Cérémonial qui devoit s'observer à l'Audience de l'Ambassadeur, & l'on eut beaucoup de peine à s'accorder là-dessus. Son Excellence vouloit remettre Elle même ses Lettres de créance à l'Empereur, & se dispenser de se prosterner trois fois en entrant dans la Salle d'Audience, ainsi que le pratiquent tous ceux qui se présentent devant lui. Le Président assura que ce que l'Ambas-

ſadeur demandoit étoit contraire à ce qui ſe pratiquoit à la Chine depuis pluſieurs ſiécles ; que les Empereurs n'avoient jamais reçu les Lettres de créance de leurs propres mains ; que la coutume étoit de les poſer ſur une table à quelque diſtance du Trône, ou de l'endroit où l'Empereur s'aſſeyoit ; & que c'étoit à l'Officier prépoſé pour cet effet à les lui remettre.

Le Préſident invita l'Ambaſſadeur à une fête que l'on devoit donner dans un Palais de la Ville ; il lui dit que l'Empereur y ſeroit, & qu'il pourroit lui parler ; ce qu'il accepta, à condition qu'il pût lui remettre lui-même les Lettres du Czar. On lui répondit que ce n'étoit ni le temps ni le lieu de le faire ; mais que l'Empereur ſe propoſoit de lui donner bien-tôt Audience, & de recevoir ſes Lettres de créance à la maniere accoutumée.

L'Ambaſſadeur, craignant que ſon

Audience ne fût retardée, s'il voyoit l'Empereur, après avoir donné la copie de ses Lettres, refusa de se trouver à la fête : mais il parut par la suite que sa crainte étoit mal fondée, & que l'Empereur n'avoit d'autre dessein que de lui faire honneur.

Le 21, l'*Allegadah*, vint lui rendre une seconde visite. Ses domestiques apporterent du thé tout fait, quelques cruches d'*Arrack*, & différentes especes de fruits & de confitures. Il ne se passa rien d'essentiel depuis ce jour-là, à la réserve de quelques allées & venues relatives au cérémonial, jusqu'au 27 que l'affaire fut terminée aux conditions suivantes : » Que l'Ambassadeur se conformeroit à la coutume établie à la » Cour de Pékin; & que quand l'Em» pereur en enverroit un en Russie, on » lui donneroit ordre de se conformer » en tout à ce qui s'y pratique «. Cette affaire causa beaucoup d'embarras au

Ministère de Pékin ; & si elle fut terminée, nous en eûmes l'obligation aux Missionnaires.

Le 28, qui étoit le jour fixé pour l'Audience publique de l'Ambassadeur, on amena des chevaux pour lui & pour sa suite; parce que l'Empereur se trouvoit alors à une Maison de plaisance appellée *Tzan-Shu-Yang*, située environ six milles à l'Occident de Pékin. Nous montâmes à cheval à huit heures du matin, & nous arrivâmes vers les dix heures à la Cour ; nous mîmes pied à terre à la porte, qui étoit gardée par un gros corps de troupes. Les Officiers ou Chefs nous conduisirent dans une grande Salle, où nous prîmes du thé pendant environ demi-heure, en attendant que l'Empereur fût prêt à nous recevoir. Nous passâmes de-là dans une Cour spacieuse, entourée de hautes murailles de briques, plantée de différens arbres champêtres d'environ

huit pouces de diametre, qui me parurent être des tilleuls. Les allées étoient sablées avec du petit gravier, & la grande aboutissoit à la Salle d'Audience, derriere laquelle sont les petits Appartemens de l'Empereur. De chaque côté de la grande allée il y a des plates-bandes de fleurs & des canaux. Nous trouvâmes tous les Ministres d'Etat & les Officiers de la Cour assis sur des carreaux, les jambes croisées, devant la porte de la Salle, & en plein air. On avoit gardé des places pour l'Ambassadeur & les personnes de sa suite, & nous restâmes assis au froid jusqu'à ce que l'Empereur fût entré dans la Salle. Pendant tout cet intervalle, nous ne vîmes que deux ou trois domestiques, & tout étoit dans un profond silence. On monte à cette Salle par sept marches de marbre, qui occupent toute la longueur de l'édifice. Elle est pavée de carreaux de marbre noir & blanc, qui for-

ment un échiquier. Cette salle est entiérement ouverte du côté du Midi, & le comble est soutenu par un rang de colonnes de bois à huit faces parfaitement polies. Elle est fermée par une grande piéce de canevas, qui la garantit de la chaleur & de l'inclémence de l'air.

Au bout d'environ un quart d'heure, l'Empereur se rendit dans la Salle par une porte dérobée, & s'assit sur son Trône, & toute la compagnie se leva. Le Maître des Cérémonies fit approcher l'Ambassadeur, & le conduisit d'une main, pendant qu'il tenoit ses Lettres de créance de l'autre. On posa les Lettres sur une table destinée pour cet effet, ainsi qu'on en étoit convenu; mais l'Empereur fit signe à Son Excellence d'approcher. Il prit alors ses Lettres, & suivi de l'*Alloy*, il s'avança vers le Trône, s'agenouilla, & les mit devant l'Empereur, qui les toucha avec la main, & lui demanda des nouvelles de Sa Ma-

jeſté Czarienne. Il lui dit que, s'il l'avoit diſpenſé du Cérémonial établi dans ſon Empire, ce n'avoit été qu'en faveur de l'amitié qu'il avoit pour ſon Maître.

Pendant cette cérémonie, qui ne fut pas longue, notre ſuite ſe tint en dehors de la Salle, & nous crumes que tout étoit fini. Mais le Maître des Cérémonies reconduiſit l'Ambaſſadeur, & donna ordre à la compagnie de ſe mettre à genoux, & de ſaluer neuf fois l'Empereur. Nous voulûmes nous diſpenſer de cette eſpece d'hommage, mais il fallut nous y ſoumettre. Le Maître des Cérémonies étoit debout, & donnoit ſes ordres en langue Tartare, prononçant ces mots, *morgu* & *boſs*, dont le premier ſignifie, *courbez-vous*, & le ſecond, *levez-vous* : deux termes que je n'oublierai pas ſi-tôt.

Ce Cérémonial fini, le Maître des Cérémonies reconduiſit l'Ambaſſadeur & les ſix Gentilshommes de ſa ſuite,

avec un Interprete, dans la Salle. Nos Secrétaires, nos Bas-Officiers & nos Domestiques resterent dehors avec plusieurs Courtisans & autres personnes de distinction. Nous nous assîmes à la file sur des carreaux à la droite du Trône, & environ à dix-huit pieds de distance. Nous avions derriere nous trois Missionnaires, habillés à la Chinoise, qui sont attachés à la Cour, & qui nous servirent tour à tour d'Interpretes.

L'Empereur appella l'Ambassadeur, lui toucha la main, & s'entretint familierement avec lui sur différens sujets. Il lui dit, entr'autres choses, qu'il sçavoit que Sa Majesté Czarienne s'exposoit à quantité de dangers, sur-tout sur l'eau, qu'il s'en étonnoit; qu'il le prioit de vouloir suivre les conseils d'un vieillard, & de ne pas exposer sa vie à la merci des vents & des flots, contre lesquels le courage n'étoit d'aucun secours. J'étois assez proche pour entendre ce

témoignage d'amitié, de même que l'avis salutaire qu'il donnoit au Czar.

Après cet entretien l'Empereur présenta à Son Excellence une coupe d'or pleine de *Tarassun* chaud. C'est une liqueur faite avec différentes especes de grains, aussi claire & aussi forte que du vin des Canaries, & qui flatte beaucoup plus le goût que l'odorat. On fit passer la coupe aux Gentilshommes de sa suite : nous bûmes à la santé de ce Monarque, lequel eut la bonté de nous dire que cette liqueur nous fortifieroit contre le froid. Il trouva que notre habillement ne convenoit point à la froidure du climat d'où nous venions; & je pense qu'il avoit raison.

Les cinq fils de l'Empereur, les Ministres & les Grands de la Cour étoient assis à la gauche du Trône. Cependant on ne présenta du *Tarassun* qu'aux Gentilshommes de l'Ambassadeur & aux Jésuites qui étoient avec eux. Nous vî-

mes ensuite arriver huit ou dix petits-fils de l'Empereur. Ils étoient tous bien faits & très-bien habillés; mais ils n'étoient distingués que par le dragon à cinq griffes, qui étoit tissu sur leurs habits, & par une tunique de satin jaune, qui portoit le même emblême. Ils avoient sur la tête un petit bonnet fourré de martre zibeline. Ils furent suivis d'une bande de Musiciens. La Salle étoit remplie de monde, & cependant tout étoit tranquille & sans confusion. Chacun sçait ce qu'il a à faire, & les semelles de papier que les Chinois portent, font qu'on n'entend aucun bruit lorsqu'ils marchent. Tout s'exécute avec autant de régularité que de promptitude; en un mot, il régne à la Cour de Pékin plus d'ordre & de décence, que de grandeur & de magnificence.

L'Empereur étoit assis sur son Trône, les jambes croisées. Il étoit habillé d'une espece de manteau de martre zibe-

line, dont la fourrure étoit en dehors, & qui étoit bordée de peau d'agneau. Il portoit par-dessous une longue tunique de satin jaune, tissue de dragons d'or à cinq griffes; ce qui est une devise affectée à la Famille Impériale. Il avoit un petit bonnet rond bordé de peau de renard noir, dont le haut étoit terminé par une grosse perle faite comme une poire, du pied de laquelle pendoit une houpe de soie rouge. C'étoit-là toute la parure de ce puissant Monarque. Le Trône étoit aussi fort simple : il n'étoit que de bois, mais parfaitement bien travaillé. Il est élevé de cinq marches au-dessus du plancher; il est ouvert du côté de l'assemblée, & couvert de chaque côté d'un grand écran pour le garantir du vent.

Le Maître des Cérémonies & un petit nombre d'Officiers du Palais étoient vétus de robes d'or & d'argent, avec des dragons monstrueux sur leur dos &

c'eſt la coutume à la Chine de commencer par le deſſert. Du moins l'a-t-on obſervée à tous les repas où je me ſuis trouvé; & les Chinois ne different pas moins des Européens en ceci qu'en bien d'autres choſes. On nous ſervit enſuite les viandes ſur d'autres petites tables : elles conſiſtoient en volailles, mouton, cochon, dont une partie étoit bouillie, & l'autre à l'étuvée : mais il n'y avoit point de rôti. L'Empereur envoya à l'Ambaſſadeur pluſieurs plats de ſa table, &, entr'autres, quelques phaiſans bouillis, qui étoient très-délicats.

Nous eûmes la Muſique pendant tout le dîner. Elle étoit compoſée de flûtes, de harpes & de luths, mais dans le goût Chinois. Il y avoit auſſi quelques voix. Un vieux Tartare, entr'autres, chanta une Chanſon guerriere, au ſon d'un carillon de petites cloches qu'il avoit devant lui, & qu'il frappoit avec deux baguettes d'ivoire. Un jeune Tartare ſon-

na l'allarme, chantant, danſant & battant la meſure ſur ſon bouclier avec le fer de ſa flèche. Il entra enſuite deux petites filles, qui chantérent & danſerent quelque temps au ſon des inſtrumens. Elles furent ſuivies de pluſieurs ſauteurs, qui firent pluſieurs tours d'adreſſe dans la cour, auxquels ſuccéderent des lutteurs & des gladiateurs. L'Empereur envoya pluſieurs fois demander à Son Excellence, s'il trouvoit la Muſique, la Danſe, & les autres divertiſſemens de ſon goût. Il s'informa auſſi de quelques Princes & Etats Européens, dont il paroiſſoit connoître parfaitement les forces; il parut étonné que le Royaume de Suede pût réſiſter ſi long-temps à un Empire auſſi puiſſant que la Ruſſie. Après cet entretien, il dit à l'Ambaſſadeur qu'il ne tarderoit pas à le faire appeller; mais qu'il faiſoit trop froid pour le retenir plus long-temps. Il deſcendit de ſon Trône, &

retourna dans son Appartement par la même porte qu'il étoit entré. Nous revînmes chez nous, si satisfaits de l'accueil de l'Empereur, que nous oubliâmes dès ce moment toutes les fatigues que nous avions essuyées.

Le 29, le Mandarin *Tulishin* se rendit à notre Hôtel, avec deux Sécrétaires, pour enrégistrer les présens que le Czar envoyoit à l'Empereur. Ils consistoient en quantité de riches fourrures, pendules, montres à répétition garnies de diamans, miroirs, &c. Il y avoit aussi la vue de la Bataille de Pultava en yvoire. Le Czar l'avoit lui-même faite au tour, & elle étoit ornée d'un très-beau cadre. L'Ambassadeur remit en même temps au Mandarin les présens qu'il avoit destinés pour l'Empereur. Ils consistoient en plusieurs bijoux de prix, un très-beau cheval de manége, quelques lévriers, & plusieurs chiens courans.

Tout fut exactement enregiſtré, juſqu'aux noms & aux qualités des chiens. On attacha au cou de chacun un cordon de ſoie jaune, d'où pendoit un petit billot de bois, pour marquer qu'ils appartenoient à la Cour. Les Chinois aiment paſſionnément les petits chiens arlequins qui font des ſingeries. Un de nos domeſtiques en avoit un, qu'il vendit cent onces d'argent.

Ce jour-là même, on apporta chez nous tous les fruits & toutes les confitures qui étoient reſtées la veille. On les porta en pompe dans les rues, couvertes de piéces d'étoffe jaune, précédées d'un Officier de la Cour.

Le lendemain, l'Empereur envoya à l'Ambaſſadeur pluſieurs grands plats d'or maſſifs, dans leſquels il y avoit une eſpece de poiſſon très-délicat, appellé *Mu*, & parfaitement bien apprêté; mais d'une façon ſi particuliere, qu'il me ſeroit impoſſible de la décrire.

Il y avoit aussi plusieurs tasses remplies d'excellent vermicelli, & une espece de pâtisserie cuite à la vapeur de l'eau bouillante, dont la blancheur & la délicatesse surpassoient tout ce que j'ai vu dans ce genre. Tous ces mets venoient de la table de l'Empereur : ce qui est une faveur qu'il accorde à peu de personnes. Il sembloit qu'il vouloit que nous eussions tout en abondance ; car nous recevions tous les jours notre provision ordinaire, qui n'étoit pas des plus petites.

L'après-midi, le Maître des Cérémonies, accompagné du Capitaine des Eunuques & de trois Jésuites, vint rendre visite à l'Ambassadeur. Cet Eunuque étoit fort aimé de l'Empereur, à cause de son sçavoir dans les Mathématiques & les Méchaniques. Il fit présent à Son Excellence d'une montre d'or émaillée & d'une arquebuse à vent, qu'il avoit faites lui même. L'Empereur aime beau-

coup les Arts, & quiconque se distingue dans ce genre, est assuré de mériter sa protection. Il fit encore présent à Son Excellence d'un briquet, & la pria de lui montrer les présens : ce qu'Elle fit sur le champ. L'*Aloy* dit à l'Ambassadeur, en prenant congé de lui, que l'Empereur vouloit lui faire présent d'un habit à la Chinoise, qui seroit beaucoup plus commode & plus chaud que celui qu'il portoit.

Le premier Décembre, *Merin-Sanguin*, Officier général, & frere du premier Ministre, vint rendre visite à l'Ambassadeur. Il n'avoit point d'épée ; & j'appris qu'il étoit défendu à Pékin de porter des armes dans la Ville, & qu'on n'exempte de cette régle que les Officiers & les Soldats qui sont en faction.

Le lendemain, l'Empereur donna une seconde Audience à l'Ambassadeur dans le même Palais. On fit apporter les présens du Czar, par des personnes

préposés pour cet effet. L'Empereur les vit d'une certaine distance ; après quoi on les remit à un Officier qu'il avoit nommé pour les recevoir. L'Ambassadeur eut son Audience dans une salle de la cour intérieure, où il n'y eut que les Officiers du Palais & les Gentilshommes de sa suite qui assisterent. Le repas fut le même. L'Empereur s'entretint familierement avec Son Excellence sur divers sujets, & parla de la guerre & de la paix en vrai Philosophe. Nous retournâmes le soir au logis par un vent du Nord, qui faisoit élever des nuages de poussiere. A peine fûmes-nous rentrés chez nous, qu'on nous apporta les fruits & les confitures qui étoient restés du repas.

Le soir, un des petits-fils de l'Empereur vint rendre visite à l'Ambassadeur. C'étoit un Prince très-bien fait, âgé d'environ quatorze ans, & il n'avoit pas plus de six personnes à sa suite.

Le froid & la gelée continuerent tout le lendemain. Le temps étoit serein, mais il régnoit un vent de Nord-Ouest, qui faisoit élever des tourbillons de poussiere. J'ai observé que ces sortes de vents sont extrêmement froids à Pékin, parce qu'ils viennent de la Sibérie, qui est couverte de glace & de neige.

Il neigea, le 4, de la hauteur de sept à huit pouces; mais la neige fut enlevée & amoncelée dans un instant. Les Missionnaires envoyerent ce jour-là à l'Ambassadeur plusieurs sortes de venaison, d'oiseaux sauvages, de fruits & de confitures, & deux cruches de vin de leur crû. Il y avoit certains fruits que je n'avois jamais vus, entr'autres une espece de pomme, de la grosseur d'une orange, dont la peau étoit jaunâtre, & la chair très-douce & très-savoureuse. Il y avoit encore un fruit de la grosseur d'une noix, mais parfaitement

tement rond, qui avoit le goût de la prune, mais qui étoit infiniment plus délicat. Il renferme une amande dure & polie, laquelle eſt couverte d'une coque mince, & d'un brun foncé, & ſi friable qu'elle ſe caſſe entre les doigts. Il y en a dont la coquille eſt rude ; & d'autres qui l'ont unie. Elle garantit l'amande des oiſeaux & de la pouſſiere ; &, ce qu'il y a de ſurprenant, eſt que le fruit n'eſt point adhérent à la coque, & qu'il y a un vuide entre deux. Il eſt non-ſeulement agréable au goût, mais encore fort ſain.

Le 5, l'Ambaſſadeur eut une troiſiéme Audience de l'Empereur au Palais de Pékin. Comme il étoit queſtion de diſcuter certaines affaires relatives aux deux Empires, le Secrétaire de M. de Lange accompagna Son Excellence. Dès qu'il fut entré, l'Empereur lui dit qu'il avoit donné ordre au Tribunal des Affaires d'Occident d'écou-

ter ses propositions ; après quoi il rentra dans son appartement, pour ne point détourner ses Ministres. L'affaire fut aussi-tôt terminée, & l'Ambassadeur retourna chez lui.

Le 6, qui étoit le jour de S. Nicolas, Son Excellence se rendit à la Chapelle Russienne, où elle assista au Service Divin. Cette Chapelle est dans l'enceinte de la Ville, près de la muraille orientale ; & elle fut bâtie par l'Empereur régnant à l'occasion que voici.

Vers l'an 1688, il s'éleva un différend entre le Gouvernement de Sibérie & les Chinois, au sujet d'un petit Fort appellé *Albazin*, que les Russes bâtirent sur la riviere d'*Amur*. Les Chinois prétendirent que ce Fort avoit été bâti sur leur territoire; &, jaloux du voisinage des Russes, ils firent plusieurs tentatives auprès du Gouverneur de Sibérie, pour l'engager à le démo-

lir, ſans pouvoir y réuſſir. L'Empereur s'ennuyant de ce délai, leva une armée de plus de cent mille hommes, pour obtenir par force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la négociation. Ils inveſtirent le Fort de tous côtés, & dreſſerent pluſieurs batteries. Après une vigoureuſe défenſe, la Garniſon, qui étoit compoſée d'environ trois à quatre cens Coſaques, fut obligée de ſe rendre, faute de vivres, & tous les Ruſſes furent faits priſonniers de guerre. On les conduiſit à Pékin, où l'Empereur leur aſſigna un quartier à part, leur permit l'exercice de leur Religion, & leur accorda la même paye qu'aux Soldats Chinois. Ils bâtirent dans cette occaſion une petite Chapelle qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Les deſcendans de ces priſonniers ſont fort utiles aux Ruſſes, & leur ſervent d'Interprètes. J'ai dit ci-deſſus que ces differends furent termi-

nés aux conditions suivantes : qu'on ne feroit de part & d'autre aucun échange des prisonniers, & que le Fort d'*Albazin* seroit démoli ; & depuis ce temps-là, les deux Empires ont vécu en très-bonne intelligence. Les Habitans de la Sibérie regrettent tous les jours la perte de ce Fort, & avec d'autant plus juste raison qu'il étoit dans un beau climat, & qu'il leur assûroit la possession d'un vaste pays au Nord de la riviere d'*Amur* ; indépendamment de la communication que leur ouvroit cette riviere avec la mer du Japon. Ce fut lui toutefois qui occasionna l'établissement de l'Eglise Grecque à la Chine, laquelle est encore florissante, nonobstant la diminution de ses membres. Lorsqu'un Prêtre meurt, on en envoye un autre de Sibérie, qui se borne à diriger son petit troupeau, sans se mettre en peine de faire des Prosélytes ; au moyen

de quoi ils évitent la jalousie de la Cour de Rome, qui n'aime point qu'on traverse ses vues. Ses Missionnaires s'attachent à faire des Prosélytes, & leurs efforts ont eu quelques succès.

Nous dînâmes le 7 chez l'*Allegadah*, qui nous traita magnifiquement. Il n'y avoit personne autre que nous, & nous y restâmes tout le jour. Il nous donna le repas le plus élégant & le plus complet où je me sois jamais trouvé à la Chine.

Il nous envoya vers les dix heures du matin des chaises à porteurs pour l'Ambassadeur & les Gentilshommes de sa suite, & des chevaux pour ses domestiques, quoique son Hôtel ne fût pas fort éloigné du nôtre. Nous traversâmes deux cours, & entrâmes dans une salle, où l'*Allegadah* vint recevoir Son Excellence. On nous présenta des chaises de canne vernissées

& incrustées avec de la nacre de perle. L'appartement étoit très-simple, ouvert du côté du Midi, & soutenu de ce côté par un rang de colonnes de bois. Il n'étoit point plafonné ; mais les soliveaux étoient fort propres, & parfaitement bien équarris. Le plancher formoit un échiquier de marbre blanc & noir, & il y avoit au milieu un grand réchaut de fonte, fait en forme d'urne, & rempli de charbon. Il y avoit à l'entrée deux grands bassins de porcelaine, remplis de quantité de petits poissons, qui venoient prendre les miettes de pain qu'on leur jettoit. Ces poissons étoient à-peu-près de la grosseur d'un *Minnow*, mais d'une figure différente, & bigarrés de taches blanches, rouges & jaunes : ce qui leur a fait donner le nom de poisson doré & argenté. Je n'en ai point vu ailleurs, mais je crois qu'on pourroit aisément

les transporter en Europe. J'en avois environ une vingtaine sur une fenêtre de ma chambre. La nuit ayant été fort froide, je trouvai à mon réveil l'eau gelée, & la plupart de mes poissons roides & sans mouvement : mais ils revinrent dès que j'eus changé l'eau, à la réserve de deux ou trois.

Après que nous eûmes pris une tasse de thé, on nous servit une collation composée de différentes especes de viandes, de fruits & de confitures. Chacun avoit sa table à part, & étoit servi de même que les autres. Ce n'étoit-là qu'un déjeûner : mais il eût pu passer pour un dîner complet.

Au sortir de table, l'*Allegadah* nous mena voir sa meute, qui étoit très-nombreuse. J'ai observé ci-dessus qu'il aimoit extrêmement la chasse. Il s'entretenoit avec plus de plaisir de ses

chiens que de matières politiques : ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût un très-habile Miniſtre, & un parfait honnête homme.

Il nous montra enſuite tous ſes appartemens, à l'exception de ceux de ſes femmes, où il n'y a que lui & ſes eunuques qui entrent. Il nous fit voir une collection de quantité de curioſités, tant naturelles qu'artificielles ; entr'autres, pluſieurs piéces d'anciennes porcelaines de la Chine & du Japon, qu'on ne trouve aujourd'hui que dans les cabinets des curieux. Il nous dit le temps & le lieu où elles avoient été faites ; &, autant que je puis m'en ſouvenir, il y en avoit pluſieurs qui avoient plus de deux mille ans. Il ajouta que la porcelaine qu'on fabriquoit actuellement étoit fort inférieure à l'ancienne, & que cela venoit de ce qu'on ne ſçavoit pas préparer la matiere. Toutes ces curioſités

étoient arrangées ſymétriquement ſur des tablettes qui alloient jusqu'au plancher, & faiſoient un très-bel effet.

Nous paſſâmes de-là dans un petit jardin, entouré d'une haute muraille de brique. Il y avoit au milieu un petit baſſin rempli d'eau, environné de pluſieurs arbres & buiſſons tortueux, parmi leſquels je vis celui qui produit le thé. Cette plante ne vient point dans les environs de Pékin, à cauſe de la froideur du climat, & on ne la trouve que dans les jardins de quelques curieux. Je ne dirai rien ici de cette plante utile, ſinon qu'elle reſſemble au groſeillier; parce que j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite. Il y avoit tout autour, & dans le milieu du jardin, une allée ſablée avec du petit graviet. Celle du milieu étoit terminée par une grotte de rocaille, à travers de laquelle l'eau

ſortoit par des trous qu'elle ſembloit avoir creuſés elle-même. Les rochers avoient environ ſept pieds de haut, & étoient ombragés par pluſieurs arbres. Les Chinois ſe font une étude particuliere d'imiter en tout la Nature.

Au ſortir du jardin, on nous ſervit un dîner des plus ſomptueux & des plus abondans que j'aie jamais vus. Nous n'eûmes, à la vérité, ni Muſique, ni Danſes; mais tout ſe paſſa avec une décence & une régularité admirable. Le repas dura environ deux heures; après quoi nous retournâmes à notre logement.

Nous donnâmes, ce jour-là, entrée à tout le monde. Nous ne pouvions auparavant communiquer avec qui que ce fût; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous en obtînmes la permiſſion du Magiſtrat prépoſé pour cet effet.

Nous fûmes dîner, le 8, au Couvent du Sud, où les Missionnaires Italiens font leur résidence ordinaire. Nous y trouvâmes dix à douze Jésuites qui nous firent l'accueil le plus gracieux, & nous donnerent un repas superbe.

Le Couvent est bâti dans l'enceinte de la Ville, dans un terrein que l'Empereur a donné à ces Religieux. Il leur fit même présent de dix mille onces d'argent, pour bâtir & décorer leur Chapelle, qui est extrêmement propre, & ornée de plusieurs images de Saints, & de passages de l'Ecriture, écrits par les plus habiles Maîtres. Il y a au-dessus de la porte une inscription en lettres d'or, pour transmettre à la postérité le souvenir de la générosité de l'Empereur. Lorsque nous arrivâmes, un de ces Religieux officioit dans la Chapelle : il y avoit environ cent Prosélytes Chinois.

On nous servit, à dîner, quelques bouteilles de vin qu'on avoit fait dans le Couvent; mais il s'en falloit beaucoup qu'il répondît à la bonté du raisin.

On nous conduisit, l'après-midi, au Parc des Éléphants (1) de l'Empereur. Le Gardien pria l'Ambassadeur de faire quelques tours dans ses appartemens, en attendant qu'on les eût harnachés. On les fit ensuite sortir dans la cour, couverts de caparaçons d'étoffes d'or & d'argent. Chaque Éléphant étoit monté par son conducteur, lequel avoit à la main une petite hache d'armè, terminée d'un côté par un fer pointu, dont on se sert pour les faire obéir. Nous

(1) Ces animaux imitent le cri du tigre, le mugissement du bœuf, le hennissement du cheval, & le chant du serin de Canarie : ils sonnent même de la trompette avec beaucoup de justesse. On les nourrit avec de la paille de riz, liée en petites bottes, dont chacune fait un morceau, qu'ils portent dans leur gueule avec leur trompe.

fûmes environ une heure à admirer la sagacité de ces animaux. Il y en avoit quelques-uns de fort gros. On les fit passer en revue devant nous à égale distance les uns des autres, entrant & sortant par les écuries, de maniere que cela ne finissoit point. Nous nous apperçûmes enfin de la ruse, & le Gardien nous dit qu'il n'y en avoit que soixante. Ils ne sçauroient se multiplier dans les environs de Pékin, le climat est trop froid, & on les y amene des pays chauds. L'Empereur ne les garde que pour la montre, & n'en fait aucun usage, du moins dans ces cantons. On en amena quelques-uns près de l'endroit où nous étions; ils nous rendirent hommage, en s'agenouillant, & poussant un cri épouvantable. Il y en eut qui pomperent l'eau qu'on avoit mise dans des vaisseaux, & qui la jetterent avec leurs trompes sur la foule, & sur ceux que

leurs conducteurs leur indiquoient. Il n'y a point d'animal au monde qui approche plus de l'homme pour la sagacité & la raison que celui-là. Après avoir vu ces animaux, nous prîmes congé des Jésuites, & nous retournâmes au logis.

Nous fûmes dîner le lendemain au Palais du neuviéme fils de l'Empereur, où le Chef de ses Eunuques nous avoit invités. Comme l'invitation ne venoit pas de la part du Prince, l'Ambassadeur ne voulut pas s'y trouver. Le repas fut des plus magnifiques, & accompagné de Musique, de Danses, & d'une espece de Comédie qui dura la plus grande partie du jour. La Comédie fut jouée par des personnes de l'un & de l'autre sexe : mais peut-être les rôles de femmes furent-ils remplis par de jeunes enfans habillés comme elles. Comme elle étoit en langue Chinoise, je n'y pus rien comprendre, & je ne pus juger

d'autre chofe que des geftes & de l'action des Acteurs. La piéce ne me parut être qu'un morceau formé de différens intermedes détachés, où il n'y avoit ni but, ni unité de deffein. Je n'en rapporterai qu'une fcène, qui me parut tout-à-fait extraordinaire. Il parut fur le théâtre plufieurs guerriers armés de pied en cap, avec des mafques dont la figure étoit horrible. Après qu'ils eurent fait quelques tours fur le théâtre, & qu'ils fe furent reconnus les uns les autres, ils prirent querelle entr'eux, & un des héros fut bleffé dans le combat. On vit paroître un ange précédé d'éclairs, avec une épée monftrueufe à la main, qui fépara les combattans, & les chaffa du théâtre : après quoi il remonta au milieu d'un tourbillon de feu & de fumée. Cette piéce fut fuivie de plufieurs farces comiques, qui me divertirent beaucoup, quoique je n'y entendiffe rien. Il parut enfuite un Gentilhomme

Européen, avec un habit couvert de galons d'or & d'argent. Il ôta son chapeau, & salua très-poliment tous ceux qui passoient devant lui. Je laisse à juger de la figure que devoit faire un Chinois habillé à l'Européenne. Celui qui donnoit la fête interrompit le spectacle, & renvoya les Acteurs, dans la crainte que ses hôtes ne prissent ce divertissement pour une insulte. Après que la piéce fut finie, on fit entrer des Joueurs de gobelets, qui firent plusieurs tours extrêmement adroits.

Le repas dura tout le jour, & ne fut interrompu que par ces intermedes. On n'avoit pas plutôt ôté un couvert, qu'on en servoit un autre, auquel succédoient les fruits & les confitures. On ne croiroit pas que le luxe eût fait tant de progrès chez un Peuple aussi sage & aussi spirituel que les Chinois. Il est vrai qu'on ne boit presque point à ces repas, & on ne connoît d'autre liqueur

à la Chine, que le thé & l'arrack chaud. Les Chinois manient les deux petites baguettes ou poinçons d'ivoire, qui leur tiennent lieu de fourchettes, avec tant de dextérité, qu'ils ramassent des épingles avec. Ils se servent, au lieu de serviettes, de grandes feuilles de papier.



CHAPITRE X.

Continuation du Chapitre précédent.

L'Ambaſſadeur eut, le lendemain, une quatriéme Audience de l'Empereur : mais tout ſe paſſa ſans cérémonie, Son Excellence n'ayant avec lui que ſon Secrétaire. L'Empereur lui réitéra les aſſurances qu'il lui avoit données de ſon amitié pour Sa Majeſté Czarienne. Il s'étendit fort au long ſur la vanité & l'incertitude des choſes humaines, ajoutant qu'à l'âge où il étoit, il ne pouvoit pas eſpérer de vivre encore long-temps, & qu'il ne déſiroit autre choſe que de mourir en paix avec Dieu & avec les hommes. En prenant congé de lui, il lui fit préſent, de même qu'à ſon Secrétaire, d'un habit à la Chinoiſe complet, dont l'étoffe étoit de ſoie, bordée

de martre zibeline, & tissue de figures de dragons à cinq griffes.

Nous dinâme le 12 au Couvent François, où nous trouvâmes tous les Missionnaires. La Chapelle & les autres édifices sont proprement bâtis, mais moins grands que ceux du Couvent Italien. Le Pere *Paranim*, qui en est Supérieur, est un homme de beaucoup d'esprit, qui a sçu s'insinuer dans les bonnes graces de l'Empereur. J'appris que la fête qu'ils nous donnerent, se faisoit aux dépens de la Cour; & en effet, elle surpassa ce que nous pouvions raisonnablement attendre des Jésuites. La Musique de l'Empereur joua pendant tout le dîner; après quoi on nous régala d'un spectacle de Joueurs de gobelets & de faiseurs de sauts périlleux. Le Joueur de gobelets prit un perçoir qu'il enfonça dans une des colonnes, & nous demanda de quel vin nous voulions, du rouge ou du blanc. Après

qu'on lui eut répondu, il retira le gibelet, mit un tuyau de plume dans le trou, & en fit sortir le vin que nous avions demandé. Il en tira de même différentes especes de liqueurs, que j'eus la curiosité de goûter, & qui étoient toutes fort bonnes.

Un autre jeune homme prit ensuite trois couteaux dont la lame étoit très-longue & très-pointue, & les jetta l'un après l'autre, de maniere qu'il en avoit toujours un dans chaque main, & qu'un troisiéme restoit en l'air. Il réitéra le même tour pendant un temps considérable, saisissant toujours le couteau par le manche, à mesure qu'il retomboit, sans le laisser jamais échapper. Les couteaux étoient si pointus, que si malheureusement il eût manqué son coup, il se seroit infailliblement coupé les doigts.

Il prit ensuite une boule un peu plus petite que celles dont on se sert pour jouer aux quilles, qui étoit percée dans

le milieu, & un bâton de deux pieds de long, environ de la grosseur d'une canne ordinaire, dont la pointe remplissoit exactement le trou de la boule. Il la jetta à la hauteur d'environ trois pieds, & la reçut avec la pointe du bâton, non point dans le trou, mais par tous les endroits qu'elle se présentoit, & il continua ce manége pendant un temps considérable. Il la posa ensuite sur la pointe du bâton, sans se mettre en peine si le trou portoit ou non, & la fit pirouetter avec tant de vîtesse, qu'elle paroissoit immobile. Ce tour-là me parut fort adroit, d'autant plus qu'il sembloit se jouer, & lorsque le mouvement de la boule commençoit à se ralentir, il ne faisoit que donner un tour de main, de maniere qu'on eût cru qu'elle tenoit au bâton.

Il posa ensuite un grand plat de terre de plus de dix-huit pouces de diametre, sur la pointe du bâton, & le fit pirouet-

ter de la même maniere, ſans s'aſſujettir au centre, le ſaiſiſſant quelquefois à trois pouces du bord. Je ne rapporterai plus qu'un exemple de ſon adreſſe.

Il plaça à plomb dans le milieu de la ſalle, deux *bambous* (c'eſt une eſpece de roſeau), dont chacun avoit environ vingt pieds de hauteur, cinq pouces de diamètre en bas, & environ la largeur d'un écu en haut. Ils étoient très-droits, légers & unis, & il les fit tenir par deux hommes. Deux petits enfans grimperent au haut, ſans que perſonne les aidât, & ſe mirent deſſus, tantôt ſur un pied, tantôt ſur un autre, & tantôt ſur leur tête. Cela fait, ils poſerent une main ſur le haut du bâton, & allongerent leur corps en-dehors, preſqu'à angle droit avec le bâton. Ils demeurerent dans cette poſture un temps conſidérable, changeant de main de temps en temps. Je m'apperçus que ce tour d'adreſſe dépendoit en partie de celui qui tenoit

le bâton. Il le portoit ſur ſa ceinture, & il avoit les yeux continuellement fixés ſur les mouvemens des enfans. Il y avoit environ vingt ou trente de ces baladins ; ils ſont tous attachés à l'Empereur, & ne jouent jamais ſans ſa permiſſion. Je ſuis pleinement perſuadé qu'il y a peu de Nation au monde qui égale les Chinois en fait d'adreſſe, & qu'aucune ne les ſurpaſſe dans ce genre.

Ce divertiſſement fini, nous fûmes voir la Verrerie de l'Empereur, que ce Prince viſite toujours avec un nouveau plaiſir. C'eſt lui-même qui l'a établie, & c'eſt la premiere de cette eſpece qu'on ait vue à la Chine. Le Directeur de cette Fabrique étoit un Religieux appellé *Kilian-Stumpff*, mort depuis peu, extrêmement favoriſé de l'Empereur, & connu dans toute la Chine par ſon eſprit & ſon ſçavoir. Sa Majeſté fait tant de cas des ouvrages

qui en fortent, qu'il en a envoyé plusieurs au Czar. Il est surprenant que les Chinois, qui fabriquent depuis si long-temps la porcelaine, n'aient jamais songé à établir chez eux une Verrerie. Cela prouve que leurs fourneaux n'ont pas assez de chaleur, & que les matériaux qu'ils employoient ne contenoient pas assez de sable : car il est certain qu'ils ignoroient auparavant l'usage du verre. J'appris qu'il n'y avoit pas long-temps que quelques Européens avoient apporté à la Chine quelques prismes de verre, que l'on prit pour du crystal de roche, & qui se vendirent chacun cent onces d'argent : mais on y en porta une si grande quantité que les Chinois revinrent de leur erreur.

Le 14 au soir, l'Empereur envoya prier l'Ambassadeur de venir le trouver au Palais de *Tzang-Suang*, & d'amener ses Musiciens avec lui. Ils consistoient en violons, trompettes & timbaliers.

Nous

Nous nous rendîmes le lendemain au Palais vers les dix heures du soir ; on nous fit aussitôt entrer dans l'appartement de l'Empereur, où nous trouvâmes quelques Officiers de la maison & le Pere *Paranim*. Après un court entretien, on donna ordre aux Musiciens de commencer. Il y avoit dans la Salle dix ou douze petits-fils de l'Empereur, qui parurent goûter nos instrumens. Je demandai à un vieux Gentilhomme qui étoit auprès de moi, ce qu'il pensoit de notre musique. Il me dit qu'il la trouvoit très-bonne, mais que la leur valoit encore mieux. Nous ne vîmes aucune femme, mais je crois qu'il y en avoit plusieurs au bout de la salle cachées derriere des écrans.

Après que le concert fut fini, l'Empereur dit à un des Princes de conduire l'Ambassadeur dans les jardins du Palais. Nous y entrâmes par un

pont-levis, conſtruit ſur un canal, dont l'eau étoit extrêmement claire. Nous y trouvâmes quantité d'allées couvertes, des boſquets & des viviers, mais tout dans le goût Chinois. Les jeunes Princes s'amuſerent à tirer de l'arc, & quelques-uns s'en acquitterent avec beaucoup de dextérité, y étant exercés depuis leur enfance. Les Chinois regardent cet exercice comme très-ſalutaire, & prétendent qu'il fortifie les muſcles de la poitrine & des bras. Un de ces Princes nous montra l'arc & les flèches dont l'Empereur ſe ſervoit dans ſa jeuneſſe, & je compris, en les voyant, qu'il devoit avoir été très-robuſte. Après avoir fait le tour des jardins dans l'eſpace d'un quart d'heure, nous prîmes congé des Princes, & retournâmes au logis.

Nous apprîmes, ce jour-là, l'arrivée du Signor Mezzobarba, Ambaſſadeur de Sa Sainteté auprès de l'Empereur.

Il étoit Cardinal & Patriarche d'Alexandrie. Sa ſuite étoit composée d'Eccléſiaſtiques de différens Ordres, & de quelques domeſtiques, & il fut loger au Couvent Italien. Il étoit venu d'Europe à *Macao* ſur un Vaiſſeau Portugais, & de-là à *Canton*, & de *Canton* à *Pékin*.

L'objet de cette Ambaſſade étoit de prendre connoiſſance des diſputes qui s'étoient élevées depuis peu à *Pékin* entre les Jéſuites & les Dominicains, au ſujet de quelques cérémonies annuelles que les Chinois convertis a la foi, pratiquoient ſur les tombeaux de leurs parens. Elles étoient à-peu-près les mêmes que celles qui étoient en uſage chez les Grecs & les Romains ; & elles ſont ſi généralement établies à la Chine, qu'il n'y a perſonne, depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, qui ne les pratique. Les Jéſuites alléguerent en leur faveur qu'ils n'uſoient de cette

indulgence, que pour ne point effaroucher les personnes qui avoient dessein d'embrasser le Christianisme, & qu'ils espéroient avec le tems de détruire cette superstition. Les Dominicains de leur côté alleguérent que cette coutume tenoit de l'idolâtrie, & que c'étoit un crime de la tolérer, & la défendirent à leurs prosélytes. Il y a toute apparence que cette dispute ne sera pas si tôt à sa fin. L'Empereur fit tous ses efforts pour terminer ce différend à l'amiable ; mais voyant qu'il ne pouvoit y réussir, il ne jugea pas à propos de s'en mêler davantage. Il penchoit cependant pour les Jésuites, qu'il croyoit plus raisonnables. Quoi qu'il en soit, on conviendra avec moi que rien n'est plus admirable que cette conduite, & on ne sçauroit trop louer cet Empereur du zèle avec lequel il s'employoit à établir la paix parmi les Chrétiens.

Le 16, je fus avec M. de Lange rendre visite aux Peres *Fridelly* & *Keaggler* au Couvent Allemand. Le bâtiment est assez spacieux, mais il s'en faut beaucoup que la chapelle, ni les édifices égalent ceux des deux autres couvents. On donne à ce couvent le nom d'Oriental, parce qu'il est bâti dans le quartier de la Ville qui est à l'Orient. Il est desservi par des Allemands. Un de ces Peres étoit Horloger, & cette profession les met en état de lier connoissance avec plusieurs personnes de distinction, qui les protégent contre leurs ennemis. Ils en ont beaucoup à la Chine, qui seroient bien aises de les voir exterminés de même que leur religion : mais l'Empereur les protége, & a prévenu jusqu'ici l'exécution de leurs mauvais desseins.

Le 17, je fis savoir à l'Officier de garde, que je voulois me promener

dans la ville, & il m'envoya un soldat pour m'accompagner. Lorsque je sortis, le Secrétaire prit nos noms, & les effaça dès que nous fûmes rentrés. Je fus dans plesieurs boutiques, sur-tout chez les Orfévres, dont le commerce consiste à échanger de l'or pour de l'argent, ou de l'argent pour de l'or. On trouve chez eux quantité de ces précieux métaux en barres, entassées les unes sur les autres, que l'on vend au poids; car il n'y a point de monnoie courante dans le pays, à l'exception d'une petite piéce ronde, percée d'un trou quarré dans le milieu, que l'on pend à un cordon, pour la porter plus aisément. Cette monnoie, à laquelle les Chinois donnent le nom de *Joss*, vaut environ la dixiéme partie d'un sol sterling, & elle a beaucoup de cours parmi le bas peuple. On peut avec une de ces piéces acheter une tasse de thé, une pipe de tabac,

& un verre d'eau de-vie: un mendiant qui en a trois peut faire un très-bon dîner. On voit peu de pauvres dans la ville; mais, malgré le travail & l'induſtrie des Habitans, il y en a un ſi grand nombre, qu'il eſt preſque impoſſible que pluſieurs ne tombent dans la derniere miſere. Il y a pluſieurs endroits où l'on apprête des chiens, des chats & autres animaux ſemblables pour leur ſervir de nourriture. La monnoie dont je viens de parler, porte d'un côté le nom de l'Empereur *Kamhi*, & de l'autre les mots *Tum Pao*, qui eſt la valeur courante.

Lorſque les Chinois achetent quelque choſe au-deſſus de ſix ſols, ils coupent un morçeau d'argent & le péſent, ce qui eſt fait dans un clin-d'œil.

Quoiqu'il ſemble que le défaut d'argent monnoyé doive retarder les affaires, les Chinois n'y trouvent aucun

inconvénient. Cette coutume a cela d'avantageux, que l'argent ne s'use point à force de circuler, au lieu que le contraire arrive à la monnoie, & même au-delà de ce qu'on s'imagine.

Je trouvai dans la plûpart de ces boutiques les hommes & les femmes mêlés ensemble. Les Marchands étoient extrêmement polis, & l'on m'offrit du thé dans toutes celles où j'entrai. Ils exposent l'or, l'argent & les autres marchandises de prix avec autant de sureté à Pékin, qu'on peut le faire à Londres & à Amsterdam.

Le 19, je fus avec M. de Lange au Couvent François, mais nous n'y trouvâmes personne, tous les Religieux ayant accompagné M. Mezzobarba à l'Audience de l'Empereur, à l'exception d'un nommé M. Bouvett, qui a publié un petit livre intitulé *Le portrait de l'Empereur de la Chine.*

Le 20 il gela, & il fit beaucoup de vent.

Le 21, il gela & il neigea ; ce qui adoucit le temps & abattit la poussiere.

Le lendemain l'Ambassadeur fut avec M. de Lange au Conseil des affaires d'Occident, où il eut une conférence sur le sujet de son Ambassade.

L'hyver ne dure que deux mois à Pékin, mais il est extrêmement rude tant que le vent est au Nord. Lorsqu'il tourne au Midi, le tems se radoucit, & le ciel est serein.

Le 22, le P. *Keaggler* vint nous rendre visite. Il y avoit long-temps qu'il étoit à la Chine, & il connoissoit à fond la langue, les usages & les mœurs du pays. Notre conversation étant tombée sur la grandeur de Pékin, il nous dit que *Nankin* étoit au moins trois fois plus grand, & sur ce pied, cette ville seroit une des plus grandes qu'il y ait au Monde. Il ajouta qu'elle étoit un peu moins peuplée, depuis

que la Cour avoit fixé sa résidence à *Pekin*. *Nankin* est une ville de très-grand commerce; on y fabrique une plus grande quantité d'étoffes de soie, de coton & de porcelaine que dans aucune autre ville de l'Empire. Il est situé sur une grande riviere navigable, qui est couverte du matin au soir d'une infinité de bateaux qui transportent des passagers & des marchandises.

Il regna le 23 un vent du Nord très-froid, & la gelée fut extrêmement forte.

Le 24, qui étoit la veille de Noël, l'Ambassadeur assista au service divin dans l'Eglise Russienne, & nous l'y accompagnâmes le lendemain.

Le Pere *Fridelly*, accompagné de plusieurs Mandarins, apporta un présent de l'Empereur pour Sa Majesté Czarienne. Il consistoit en six grandes caisses de carreaux de porcelaine blanche & bleue, pareils à ceux dont

on se sert en Russie pour construire les poëles, & qui étoient d'une solidité à durer plusieurs siécles.

Le premier Janvier 1721, le Général de l'Artillerie, accompagné du P. *Fridelly* & d'un vieux Horloger Allemand appellé *Stadlin*, vint dîner chez l'Ambassadeur. Il étoit Tartare d'origine, & je jugeai à son entretien qu'il entendoit parfaitement sa profession, & les différentes compositions qu'on emploie dans les feux d'artifice. Je lui demandai combien il y avoit de temps que les Chinois se servoient de la poudre à canon. Il me répondit qu'ils l'employoient depuis plus de deux mille ans pour les feux d'artifices, mais que ce n'étoit que depuis peu qu'ils s'en servoient pour la guerre.

Nous parlâmes ensuite de l'Imprimerie : il nous dit qu'il ne pouvoit point fixer au juste l'époque de cet Art, mais qu'il étoit beaucoup plus

ancien que l'invention de la poudre à canon. On obſervera que les Chinois emploient pour leur impreſſion des empreintes à-peu-près ſemblables à celles dont on ſe ſert en Europe pour faire les cartes. Il eſt étonnant, vû la connexion qu'il y a entre ces deux Arts, que deux peuples auſſi ingénieux que les Grecs & les Romains, & qui excelloient dans les médailles, n'aient point connu l'Imprimerie.

Le Pere *Fridelly* me dit, à cette occaſion, que pluſieurs Miſſionnaires, qui étoient dans les bonnes graces de l'Empereur, l'avoient ſouvent preſſé d'embraſſer le Chriſtianiſme & de ſe faire baptiſer, mais qu'il avoit toujours refuſé de le faire, diſant qu'il adoroit le même Dieu que les Chrétiens; qu'un pareil changement de Religion ſeroit capable d'occaſionner des troubles dans ſon Empire, qu'il étoit bien aiſe de prévenir. Quoi qu'il en ſoit, il

eſt certain que ce Prince envoya le jour de Noël un de ſes principaux Eunuques au Couvent des Italiens, pour faire prier Dieu pour lui, & qu'il reſta dans l'Egliſe pendant tout le temps que le ſervice dura.

Le lendemain, l'Ambaſſadeur eut une autre audience privéede l'Empereur au Palais de *Tzan-Shu-Yang*, Comme il faiſoit extrêmement froid, on eut ſoin de mettre dans la ſalle pluſieurs grands réchauts remplis de braiſe vive. Pendant deux heures que nous y reſtâmes, l'Empereur s'entretint familierement avec S. E. ſur différens ſujets, particulierement ſur l'Hiſtoire, & il me parut, à ſa converſation, qu'il n'étoit pas moins verſé dans l'Hiſtoire Sainte, que dans celle de ſon Empire. Il dit que la Chronologie des Chinois étoit beaucoup plus ancienne que celle de l'Ecriture Sainte, mais qu'elle contenoit quantité de cho-

ses fabuleuses, touchant lesquelles on ne pouvoit rien établir de certain.

A l'égard du Déluge Universel, il assura qu'à-peu-près vers le même temps, il y eut à la Chine un grand Déluge qui fit périr tous les habitans des plaines, à l'exception d'un petit nombre qui se sauverent sur les montagnes.

Il nous parla ensuite de la découverte de l'Aimant, qu'il dit avoir été connu à la Chine depuis plus de deux mille ans; & en effet, il paroît par leurs Mémoires, qu'un certain Ambassadeur, qui étoit parti d'une isle éloignée pour se rendre à Pékin, ayant perdu sa route dans une tempête, fut jetté sur les côtes de la Chine dans un état des plus déplorables; que l'Empereur, qui régnoit alors, & dont j'ai oublié le nom, lui avoit fait un très-bon accueil, & qu'à son départ, il lui avoit fait présent d'une

boussole pour qu'il pût diriger plus sûrement sa route.

L'Empereur allégua plusieurs autorités pour constater les particularités dont il venoit de nous faire le récit. C'est par le moyen de l'Ecriture Sainte, dont la plus grande partie a été traduite par les Missionnaires, que les Sçavans de ce Pays ont acquis quelque connoissance de l'Histoire d'Occident ; mais ils prétendent que leurs Mémoires sont beaucoup antérieurs, & remontent à une antiquité plus reculée.

L'Empereur dit à S. E. en prenant congé d'Elle, que sa conversation lui plaisoit très-fort ; il la pria de le dispenser de la faire appeller par un temps aussi froid, & lui dit en riant qu'il craignoit plus le froid que les Russies.

Je ne puis m'empêcher de faire connoître au Lecteur la bonté & l'af-

fabilité de ce vieux Monarque, dont il a donné des preuves dans une infinité d'occasions. Quoiqu'il fût alors dans la quatre-vingt-uniéme année de son âge, & dans la soixantiéme de son régne, son jugement étoit aussi sain, & ses sens aussi entiers qu'on peut le désirer, & il me parut même avoir plus d'esprit que plusieurs de ses fils.

Je dînai le 3 avec M. de Lange au Couvent des François, où nous trouvâmes M. Mezzobarba. Je n'avois pas eu occasion de le voir chez nous, tout s'étant réduit entre lui & S. Exc. à des messages de pur compliment.

Le 4, je fus me promener dans la ville, jusqu'à la porte du Nord par laquelle nous entrâmes dans Pékin. Je poussai ma promenade vers l'Orient jusqu'à l'extrémité de la muraille septentrionale, & de-là le long de la méridionale jusqu'à la porte du Sud, par

laquelle je rentrai & retournai à mon logement. Je fis cette tournée au petit trop dans l'eſpace d'environ deux heures & demie, & je crois qu'en allant le même pas, j'aurois pu faire le tour de la ville en moins de cinq heures, par où il eſt aiſé de juger du circuit des murailles.

Les fauxbourgs ſont très-grands, ſurtout du côté de l'Orient & du Midi; ils ſont entre-coupés de quantité de cimetieres, entourés d'une muraille de brique,&plantés de différens arbres; ce qui contribue beaucoup à l'embelliſſement de cette Capitale. Les Chinois n'oublient rien pour embellir & enfermer ces cimetieres, ce qui eſt un effet du reſpect qu'ils ont pour leurs par ensdurant leur vie, & de la vénération qu'ils conſervent pour eux après leur mort. Ils ſe rendent tous les ans à certains jours marqués dans ces lieux funébres, y ap-

portent des provisions, & y célébrent une espéce de Fête en l'honneur de leurs parens.

Voici un exemple de tendresse filiale que je ne puis passer sous silence; on me l'a donné pour vrai. Un jeune homme voyant ses parens réduits à une extrême pauvreté, & ne sçachant comment les secourir, fut se vendre à un particulier en qualité d'esclave, & après avoir reçu son argent, le porta aussitôt à ses parens. Cet argent dépensé, il n'eut d'autre ressource que d'abandonner son premier maître, & de s'aller vendre à un autre; ce qu'il continua de faire plusieurs fois, quoiqu'il n'ignorât point la sévérité des loix en pareil cas.

Comme je me promenois, le 6, dans la ville, je vis un vieux mendiant qui cherchoit de la vermine dans ses habits, & la mangeoit; & cette coutume est ordinaire parmi les gens de

cette espèce. Lorsqu'un Chinois & un Tartare se prennent de paroles entr'eux, le Tartare appelle le Chinois mangeur de pous, & le second l'appelle à son tour Casaque de peau de poisson, à cause que les Tartares *Manzur*, qui vivent près de la riviere d'*Amur*, se nourrissent de poisson, & s'habillent en été de leur peau.

Le 7, l'Empereur nous envoya un présent de différentes espéces de fruits, entr'autres de quelques oranges excellentes. Le Pere *Fridelly* m'apprit a ce sujet que l'arbre d'où fut tirée la premiere graine que les Missionnaires envoyerent en Portugal, subsistoit encore à *Canton*, & que c'étoit la raison pour laquelle on leur donnoit le nom d'oranges de la Chine. Je ne doute point qu'on ne pût avec un peu de soin transplanter quantité de fruits & de plantes de ce climat, & même le thé, en Europe, ou dans quelques colonies de l'Amérique.

J'ignore s'il croît du caffé à la Chine : tout ce que je sçais, est qu'on ne l'y cultive point, & qu'on n'en fait aucun usage.

Le 8, le temps fut extrêmement doux, le vent se mit au Midi, & il tomba une petite pluie qui abattit la poussiere.

Nous fûmes le lendemain, M. Lange & moi, au couvent d'Occident, pour y voir notre ami le P. *Fridelly*. Nous rencontrâmes sur notre chemin un Joueur de gobelets qui amusoit la populace. Il prit une poignée de ces petits sols percés par le milieu, dont j'ai parlé ci-dessus, & après les avoir éparpillés sur une table, il les mit tous les uns après les autres dans ses narines. Cela fait, il prit une petite chaîne d'environ quatre pieds de long, il tira une souris d'une boëte & la fit danser quelque temps sur la table; après quoi, elle grimpa d'un anneau à

l'autre jusqu'au haut de la chaîne, & redescendit sans manquer un seul anneau.

Le 12, l'Empereur revint de *Tzan-Shu-Yang*, & envoya, le 13, le Maître des Cérémonies chez l'Ambassadeur, pour l'inviter à la Cour le 15, premier jour de la nouvelle Lune, qui, suivant la supputation des Chinois, est aussi le premier de l'année. C'est la plus grande de leurs Fêtes ; & ce qui augmenta la solemnité de celle-ci, fut que c'étoit le commencement d'un nouveau siécle, & d'une période de 60 années, que les Chinois observent avec soin. D'ailleurs l'Empereur avoit regné tout le siécle précédent, & entroit dans le second. Cette Fête attira à Pékin plusieurs Princes Tartares, entr'autres le *Kutuchtu* & le *Tush-du-Chan*, & plusieurs autres personnes de distinction, qui s'y rendirent de la *Corée*, & de toutes les Provinces de la

Chine. Cette Fête commence le premier jour, & dure tout le premier quartier de la Lune.

Nous nous rendîmes, le 15, de très-bonne heure au Palais ; nous trouvâmes la plûpart des Grands assemblés dans la Cour, assis sur des carreaux, & quelques-uns dans la Salle. Nous y entrâmes par la grande porte, que l'on n'ouvre que dans ces sortes d'occasions extraordinaires. L'Empereur arriva un moment après, & s'assit sur un trône fait à-peu-près comme celui de *Tzan-Shu-Yang*, mais plus magnifique, quoiqu'il fût uni & sans ornemens. Il étoit habillé de même qu'à la premiere Audience. Nous nous plaçâmes à la droite du trône ; M. Mezzobarba & les Missionnaires se placerent à quelque distance de nous.

Toutes les personnes de qualité qui s'étoient rendues à la Fête, se proster-

nerent neuf fois jusqu'à terre hors de la salle, mais la plûpart demeurerent dehors pendant tout le temps de l'Audience, la salle n'étant pas assez grande pour contenir la moitié de l'assemblée. Comme le repas fut le même que celui de la premiere Audience, je ne m'arrêterai point à le décrire.

L'Empereur fut de très-bonne humeur, & adressa la parole à plusieurs Seigneurs de sa connoissance. Le *Tush-du-Chan*, & quelques autres Princes Tartares, se placerent à la gauche du trône avec les fils & petits-fils de S. M. En un mot, cette assemblée étoit au-dessus de ce que j'ai jamais vû dans ce genre. Je m'étois flatté de voir le *Kutuchtu*, mais j'appris que l'Empereur l'avoit laissé dans son appartement, pour lui témoigner plus de respect.

Ce Palais occupe une grande étendue de terrein, entouré d'une haute muraille de brique. Il y a plusieurs

rues où logent les Domeſtiques & les Officiers du Palais. La plûpart des maiſons ſont hautes, & couvertes de tuiles jaunes verniſſées, que l'on prendroit pour de l'or, lorſque le ſoleil donne deſſus. Il y a au Nord du Palais un grand canal de figure irréguliere, où la Famille Impériale ſe divertit à la pêche. Il eſt fait de main d'homme, & l'on a formé avec la terre qu'on en a tirée une levée, d'où l'on découvre à plein la ville & les environs à une très-grande diſtance. Cette levée forme une eſpèce de côteau planté d'arbres, & imite ces tableaux champêtres & irréguliers que la Nature préſente fréquemment dans ce pays. Le canal & la levée ont environ un mille d'Angleterre de longueur; cet ouvrage doit avoir coûté des ſommes immenſes, & ne contribue pas peu à embellir ce lieu.

Nous paſſâmes tout le 16 à recevoir

voir les visites & les complimens des Ministres & des Officiers de la Cour, à l'occasion de la nouvelle année, auxquels MM. les Secrétaires *Lange* & *Glazunoff* en rendirent le lendemain de la part de l'Ambassadeur.

Quelques personnes de notre suite furent le 18, avec un Chinois, à un grand marché qui se tient dans le fauxbourg, environ à un mille de la Ville méridionale. Nous y vîmes quantité de bijoux & autres marchandises de prix, que l'on vendoit en pleine rue.

Il y a auprès de cet endroit un Temple magnifique où nous entrâmes. Je vis à l'extrémité méridionale, une figure monstrueuse, d'environ vingt-neuf pieds de haut, sculptée & dorée, qui avoit vingt bras & vingt mains, un visage hideux, & des yeux qui lui sortoient de la tête. Il me parut en la touchant, qu'elle étoit faite d'une espece de plâtre. Cette idole s'appelle *Fo*,

mot qui, dans la langue Chinoiſe, ſignifie *Dieu.* Pendant que nous étions à nous promener dans le Temple, nous vîmes entrer quantité de perſonnes, qui s'agenouillerent & ſe proſternerent, ſans prendre garde à nous. Je vis dans tous les autres petits Temples quantité d'images de Divités inférieures, ou de perſonnes réputées ſaintes : mais celui dont je parle, n'étoit occupé que par *Fo*, & il n'avoit point de rival.

Nous fûmes, au ſortir du Temple, dans un endroit où l'on vendoit du thé; nous y trouvâmes pluſieurs perſonnes qui en buvoient & qui fumoient. Nous entrâmes de-là dans une taverne, où nous dînâmes, & le ſoir nous rentrâmes dans la Ville.

J'aſſiſtai le lendemain à une eſpece de farce que l'on joua dans la rue à peu de diſtance de notre Hôtel. Il y avoit environ une trentaine de Co-

médiens de campagne, qui amusoient la populace avec différens tours de main, & des gestes extraordinaires. Le théâtre étoit couvert d'étoffes de différentes couleurs.

On voit quantité de ces théâtres dans les rues, pendant tout le temps de la fête. On rencontre aussi de temps en temps de hautes perches, auxquelles sont attachées une infinité de banderolles de différentes couleurs: ce qui forme un très-beau coup-d'œil. Toutes les boutiques sont fermées, on suspend tout travail, & le peuple ne fait que se promener dans les rues, vêtu de ses plus beaux habits.

Le 20, un jeune Gentilhomme Chinois invita l'Ambassadeur & tous les Gentilshommes de sa suite à dîner dans un Cabaret, & nous y fûmes tous, à l'exception de Son Excellence. Notre ami poussa la politesse jusqu'à nous envoyer des chaises vers les dix heu-

res du matin, & nous arrivâmes à onze dans une maiſon beaucoup plus grande qu'aucune que j'euſſe jamais vue; car elle pouvoit contenir ſix à huit cens perſonnes. Le toît étoit ſoutenu par deux rangs de colonnes de bois. Ce cabaret ne conſiſtoit qu'en une ſeule piéce, dont la plus grande partie étoit garnie de tables, avec des bancs de chaque côté, pour la commodité de la compagnie. Nous eûmes la Muſique pendant tout le dîner, & au ſortir de table, on nous régala d'une Comédie, dont les Acteurs ſont entretenus aux dépens de la maiſon, & repréſentent tous les jours ſur un théâtre qu'on a bâti exprès dans un des côtés de la ſalle : mais on n'y admet que des perſonnes de diſtinction.

Lorſqu'un homme a deſſein de traiter ſes amis, dans quelqu'une de ces maiſons, il ſuffit qu'il ait ſoin

d'envoyer une note des perſonnes qu'il veut y mener, & de ce qu'il veut payer par tête : au moyen de quoi, tout s'exécute avec la plus grande ponctualité. Il nous en coûta trois ou quatre onces d'argent chacun, mais nous y reſtâmes tout le jour, & nous eûmes un très-beau repas, compoſé de pluſieurs ſervices, tous parfaitement bien apprêtés. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'ordre & la dextérité avec leſquels les domeſtiques s'acquittent de leurs fonctions dans ces ſortes d'occaſions. Je ne dirai rien de la Comédie, ſinon qu'elle nous amuſa beaucoup : elle fut repréſentée par des hommes & des femmes très-bien miſes, & tout ſe paſſa dans la plus grande décence.

Il y avoit pluſieurs tables de jeu, où l'on jouoit aux cartes & aux dez. Je n'y vis point d'argent, quoique les Chinois jouent très-gros jeu. Nous

prîmes congé le ſoir de notre ami, & retournâmes au logis.

Le lendemain, le Pere *Paranim* nous envoya un très-bel eſturgeon & quelques autres poiſſons qu'on avoit pris dans l'*Amur*. On peut les tranſporter en hyver à une diſtance conſidérable, en les mettant dans de la neige. On pratique cette méthode avec ſuccès dans les pays du Nord ; &, pourvu qu'on ait ſoin d'expoſer le poiſſon à la gelée, auſſi-tôt qu'il eſt pris, & de l'enfermer dans de la neige, il arrive auſſi frais qu'au ſortir de l'eau.

Je fus, le 22, avec mon nouvel ami *Siaſiey*, voir une Fabrique de Porcelaine, ſituée ſur les bords de la riviere *Yu*, & à environ douze milles d'Angleterre à l'Orient de la Ville. Nous traverſâmes en y arrivant quantité d'allées & d'atteliers, où je vis beaucoup d'ouvriers. Les fourneaux

me parurent extrêmement curieux ; mais je vis les choſes ſi à la hâte, qu'il me fut impoſſible de juger des matieres qu'on emploie, ni de la maniere dont on s'y prend pour fabriquer ces piéces admirables, qu'aucune autre Nation n'a encore pu imiter. Je m'informai s'il étoit vrai, comme le prétendent les Européens, qu'on laiſſât repoſer la terre cent ans avant de l'employer, & un ouvrier me dit qu'il ſuffiſoit de quelques mois. Autant que je pus m'en appercevoir, on ne ſe cache point dans cet endroit pour travailler : il n'en eſt pas de même à la Fabrique du Sud, & les ouvriers ont ſoin de cacher leur ſecret aux étrangers. Je ſuis perſuadé que quand même les Européens viendroient à bout de faire de la Porcelaine, on préféreroit toujours celle de la Chine à la leur. On en fabrique dans la plupart des Villes de la Chine,

& elle se vend à-peu-près au même prix que la poterie commune en Europe : ce qui me fait croire que la matiere dont elle est faite, n'est ni rare, ni coûteuse. Cette importante branche du commerce attire des trésors immenses à la Chine, & occupe une multitude innombrable de pauvres qui seroient à charge au Public. Outre la Porcelaine, on fabrique encore une espece de poterie, dont le bas peuple fait usage.

Je rencontrai, le lendemain, deux habitans de la péninsule de *Corée*. Ils avoient à-peu-près la même physionomie que les Chinois; mais ils étoient habillés différemment. Ce qui me surprit le plus, fut qu'ils entendoient aussi peu la langue Chinoise que moi, & qu'ils étoient obligés de se servir d'un Interprete. Lorsqu'ils ont quelque chose d'important à communiquer, ils le mettent par écrit, & les Chinois l'enten-

dent sans peine. Ils écrivent comme eux par colonnes, avec un pinceau pareil à ceux dont se servent les Peintres.

La Corée dépend de la Chine : elle est située entre la grande Muraille & la riviere d'*Amur*, & se termine en pointe vers l'isle du Japon & l'Océan oriental. Le pays est abondant en grains & en bestiaux.



CHAPITRE XI.

Continuation du Chapitre précédent; fêtes données à la Cour à l'occasion de la nouvelle année.

LE 24, le Maître des Cérémonies vint inviter l'Ambaſſadeur à la fête du nouvel an, qui eſt toujours le jour de la pleine Lune. Elle devoit ſe donner le 29 au Palais Impérial de *Tzan-Shu-Yang*.

Le froid étoit ſi vif, que je vis des charrettes chargées traverſer les foſſés de la Ville ſur la glace.

Le 29, on envoya des chaiſes pour Son Excellence & les perſonnes de ſa ſuite. Nous arrivâmes au Palais le ſoir, & logeâmes dans une maiſon qui étoit tout auprès. Il y avoit à côté de notre logement un très-beau jardin avec un canal, du milieu duquel s'élevoit une

petite montagne artificielle, couverte de quelques arbres ſauvages, à l'imitation de la Nature. Nous montâmes au haut par une rampe, & nous découvrîmes de-là tous les environs.

Comme la fête commençoit le 30, nous nous rendîmes à la Cour. Le Maître des Cérémonies nous vint recevoir à la porte, & nous conduiſit juſqu'au bas de l'eſcalier de la grande ſalle, où nous prîmes nos places en plein air, parmi quantité de Grands, qui étoient aſſis ſur des carreaux, les jambes croiſées. L'Empereur arriva au bout d'un quart d'heure, s'aſſit ſur ſon trône, & toute la compagnie ſe leva. Les Chinois firent leurs révérences ordinaires; mais on nous permit de ſaluer le Prince à la mode de notre pays. Rien ne paroiſſoit plus étrange à un Anglois, que de voir des milliers de perſonnes à genoux, la tête panchée juſqu'à terre, devant un homme ſujet aux mêmes infirmités qu'elles.

Nous entrâmes dans la salle, & l'Ambassadeur s'approcha du Trône pour complimenter Sa Majesté sur la nouvelle année. Tous les Princes, les fils & les petits-fils de l'Empereur, le *Tush-du-Chan*, & quelques autres personnes de distinction, se placerent vis-à-vis de nous, à la gauche du Trône. J'appris dans cette occasion, que la gauche est regardée chez les Chinois comme la place d'honneur. Après que nous eûmes bû chacun une tasse de thé; l'Empereur fit approcher Son Excellence, & s'informa des coutumes & des cérémonies que l'on pratique dans les Cours de l'Europe dans ces sortes d'occasions. » J'ai appris, lui dit-il, qu'a-» près avoir bû à la santé du Prince, » les Européens cassent leurs verres. » Je trouve naturel que l'on boive, » mais je ne comprends point la raison » que l'on peut avoir de casser les ver-» res. « Et là-dessus il se mit à faire un grand éclat de rire.

La ſalle étoit ſi remplie de monde, qu'un grand nombre de perſonnes de diſtinction furent obligées de reſter dans la cour.

On nous ſervit enſuite à dîner ; on nous apporta les mets en très-grand ordre, & on les plaça devant la compagnie ſur de grandes tables. Tous les plats, à l'exception de ceux que l'on ſervit à l'Empereur, étoient froids ; auſſi eut-il ſoin de nous en envoyer quantité.

Après que le dîner fut fini, la fête commença par un combat de Lutteurs Chinois & Tartares. La plupart étoient preſque nuds, & n'avoient pour tout habit qu'un caleçon de gros canevas. Ils combattirent dans la cour, en face de la ſalle. Lorſque quelqu'un d'eux venoit de recevoir quelque coup violent, ou ſe bleſſoit en tombant (ce qui arrivoit ſouvent), l'Empereur lui envoyoit un cordial, & donnoit ordre

de le panſer. S'il arrivoit qu'ils s'acharnaſſent un peu trop les uns contre les autres, il faiſoit ſigne qu'on les ſéparât. Ces marques d'humanité de la part du Monarque, rendoient ce ſpectacle plus ſupportable : car pluſieurs de ces Lutteurs recevoient des coups & faiſoient des chûtes ſi violentes, que j'étois ſurpris qu'ils ne ſe tuaſſent point.

Ce ſpectacle fut ſuivi de quelques autres jeux & combats ſimulés. Les Acteurs étoient armés, les uns, de lances ; les autres, de haches d'armes ; les autres, de bâtons à deux bouts, de fléaux, de tricots, & tous s'acquittèrent de leurs rôles avec beaucoup de dextérité.

Il parut enſuite deux corps de Tartares vêtus de peaux de tigres, armés d'arcs & de flèches, & montés ſur des chevaux de haute taille. Ils combattirent d'abord comme ennemis, mais

ensuite ils se réconcilierent, & commencerent à danser au son des voix & des instrumens. Leur Danse fut interrompue par une espéce de géant, couvert d'un masque effroyable, habillé & monté comme les Tartares, qui représentoit le Diable. Après avoir attaqué à plusieurs reprises le corps réuni des Tartares, sans aucun succès, on le tua d'un coup de flêche, & on l'emporta en triomphe. Les Tartares danserent, tenant un panier d'une main & une flèche de l'autre, avec laquelle ils racloient en cadence le panier. Cette musique ne fut pas du goût des Italiens, & je m'apperçus que M. Mezzobarba ne put s'empêcher d'en rire.

Pendant que les Tartares dansoient dans la cour, un des fils de l'Empereur, qui pouvoit avoir environ vingt ans, dansa seul dans la salle, & attira sur lui les regards de toute l'assemblée. Ses mouvemens furent d'abord si lents,

qu'on ne s'en appercevoit presque pas; mais ils devinrent ensuite plus vifs & plus animés. L'Empereur fut de très-bonne humeur, & parut prendre beaucoup de plaisir à la fête; il goûta surtout beaucoup un carillon qu'un vieux Tartare exécuta sur de petites cloches, avec deux baguettes d'ivoire. Il y avoit quantité d'instrumens, mais tous étoient dans le goût Chinois. L'Empereur dit à S. E. qu'il comprenoit parfaitement que cette Musique ne pouvoit plaire à un Européen, mais qu'il étoit naturel que chaque Nation préférât la sienne à celle des autres.

Après que la danse fut finie, on suspendit une espece de gros tonneau entre deux poteaux, qu'on avoit dressés pour cet effet dans la cour. On mit dedans trois enfans, qui firent divers tours d'adresse, qu'il seroit trop ennuyeux de détailler. Ce divertissement dura jusqu'au coucher du soleil, & l'on congédia la compagnie.

La fête recommença le lendemain ; mais nous ne fûmes à la Cour que le soir, le feu d'artifice ne devant se tirer qu'au coucher du soleil. On nous fit traverser un jardin situé à l'Orient du Palais, au milieu duquel il y avoit un grand bâtiment entouré de galeries couvertes, & au-devant un canal avec un pont. Nous nous plaçâmes dans l'allée vis-à-vis la galerie où l'Empereur devoit se trouver avec sa famille. Le *Kutuchtu* étoit auprès de nous dans sa tente, dont la porte étoit gardée par un de ses *Lamas*. Ce Prêtre ne sortit jamais de sa tente. Tous les Grands de l'Etat & les Officiers de la Cour étoient assis sur des carreaux le long du canal. Le feu d'artifice étoit placé de l'autre côté, & l'on n'en laissoit approcher personne.

Vers les cinq heures du soir, le signal ayant étoit donné, il partit un serpentin de la galerie où étoit l'Empereur, & dans l'espace de quelques minutes, on

vit plusieurs milliers de lanternes allumées. Ces lanternes étoient faites de papier de différentes couleurs, rouge, bleu, verd & jaune; elles étoient attachées à des poteaux d'environ six pieds de haut, dispersés dans le jardin : ce qui formoit un coup-d'œil admirable.

On donna un autre signal pour tirer les fusées : elles s'éleverent à une hauteur prodigieuse, & il en sortit une infinité d'étoiles de plusieurs couleurs, lesquelles furent suivies d'une quantité de pétards, dont l'explosion étoit aussi forte que celle d'un coup de canon, & qui représentoient différentes couleurs & diverses figures enflammées. Ce spectacle dura l'espace de trois heures.

On avoit suspendu vis-à-vis la galerie où étoit l'Empereur, un grand vaisseau rond d'environ vingt pieds de diamètre, entre deux poteaux de trente pieds de hauteur.

Il partit de la galerie un serpentin,

qui mit le feu à une mèche qui pendoit au vaiſſeau, & dans l'inſtant le fond éclata avec un bruit épouvantable. Il en ſortit un treillage de feu de différentes couleurs, qui deſcendoit juſqu'à terre, & qui dura dix minutes. Il me parut que ce treillage étoit composé de différentes eſpeces de phoſphores : car je ne vis perſonne auprès de la machine.

Après que le treillage fut éteint, le feu prit à une petite méche qui pendoit du milieu du vaiſſeau; & il ne s'y fut pas plutôt communiqué, qu'il en ſortit trente lanternes de papier de différentes couleurs, attachées les unes aux autres, qui deſcendoient juſqu'à terre. Elles s'allumerent d'elles-mêmes, & formerent une colonne bien proportionnée, dont la lumiere étoit variée. Elle fut ſuivie de dix à douze autres plus petites, qui s'allumerent en ſortant. Il ſortit du vaiſſeau mille lanternes plus petites les unes que les autres : ce qui forma un ſpectacle des plus amuſans.

Je fus étonné que l'Artiſte eût pu enfermer une auſſi grande quantité de lanternes dans une machine auſſi ſimple & auſſi petite, & cela avec tant d'ordre qu'elles s'allumoient d'elles-mêmes, en tombant avec autant de régularité que ſi on les eût conduites avec la main, ſans que pas une ne s'éteignît. Ce ſpectacle termina le premier jour de la fête.

Nous retournâmes le 31 au ſoir à la Cour. La fête commença par un autre feu d'artifice extrêmement varié, qui dura juſqu'à dix heures du ſoir.

Les feux furent également bien exécutés le premier Février. Ce qui m'amuſa le plus, fut un petit monticule élevé au milieu du jardin, d'où ſortoit un ruiſſeau de feu blanc & bleu, qu'on eût pris pour de l'eau véritable. Le haut étoit ſurmonté d'une eſpece d'urne, d'où le feu s'élevoit à une hauteur prodigieuſe.

Vis-à-vis la galerie où étoit l'Empe-

reur, on avoit dressé trois grandes machines, dont l'une représentoit un dragon monstrueux; la seconde, un homme à cheval; & la troisiéme, un éléphant monté par son conducteur. Le feu de ces trois figures étoit bleu, entremêlé de seps de vignes, d'où pendoient des raisins blancs, rouges & bleus.

On exécuta encore différens morceaux d'artifice, qui surpasserent tout ce que j'avois jamais vu dans ce genre, quoique j'en eusse vu de très-beaux à Pétersbourg: car, indépendamment de l'invention, les feux représentoient une variété de couleurs d'une beauté supérieure à la description que j'en pourrois faire; en un mot, ce spectacle surpassa mon attente, & même ce que la renommée en publie.

Le lendemain, l'Empereur donna une Audience particuliere à S. E. & lui demanda comment il avoit trouvé les feux d'artifice. Il lui répéta ce qu'il

avoit déja dit de l'ancienneté de ce divertissement, qui remontoit à plus de deux mille ans, ajoutant qu'il avoit travaillé lui-même à les perfectionner.

Nous retournâmes le 3 à la Ville par un vent du Nord très-sec & très-perçant. Les réjouissances continuoient à Pékin, & les principales rues étoient remplies de théâtres où l'on représentoit des Comédies.

Comme les affaires qui nous y avoient amenéss, étoient presque conclues, nous nous mîmes en état de retourner en Russie, aussi-tôt que le froid auroit un peu diminué.

Le 9, trois Missionnaires; sçavoir, les Peres *Paranim*, *Demail* & *Moraw*, vinrent voir l'Ambassadeur, & le prierent de vouloir bien permettre que le P. Nicolaï l'accompagnât en Europe, & il le leur accorda, à condition que l'Empereur le trouvât bon. Ce qui les obligea à lui faire cette demande, fut

que M. Mezzobarba s'en étant retourné à Rome, ſans avoir pu remplir l'objet de ſon Ambaſſade, l'Empereur, qui favoriſoit les Jéſuites, avoit concerté avec eux d'envoyer le P. Nicolaï à la Cour de Rome, pour y expoſer l'état de leur affaire, avant que Mezzobarba y arrivât.

Le lendemain, l'Empereur fit conduire à l'Hôtel par trois Officiers, les préſens qu'il avoit deſtinés pour S. M. Czarienne. Ils conſiſtoient en deux tentures de tapiſſerie d'étoffes de ſoie très-riches, quantité de petites taſſes d'or émaillées, pluſieurs porcelaines du Japon, incruſtées de nacres de perle, trois piéces d'étoffes en fleurs naturelles, très-bien brodées, deux caiſſes de fuſées, vingt à trente d'autres étoffes, ſur la plupart deſquelles étoit repréſenté le dragon à cinq griffes, un aſſortiment d'éventail extrêmement curieux, une caiſſe remplie de papier de la Chine, dont les feuilles étoient plus grandes que celles

du nôtre, indépendamment de quantité d'autres bagatelles qu'il seroit ennuyeux de décrire. On peut voir, par ce que je viens de dire, que ces deux puissans Monarques n'étoient prodigues ni l'un, ni l'autre, & qu'ils préféroient les choses curieuses à celles de prix.

Le 11, il vint plusieurs Officiers de la Cour avec des présens pour l'Ambassadeur & les personnes de sa suite, qui étoient proportionnés à leur rang & à leur caractère. La chose fut ménagée de façon, que le dernier de nos domestiques eut le sien. Ces présens consistoient en habits Chinois complets, damas, étoffes, mais d'un prix médiocre : ce qui n'empêcha point qu'on ne les portât en pompe dans les rues, couverts d'étoffes jaunes, pour montrer qu'ils appartenoient à la Cour : ce qui est le plus grand honneur que l'on puisse faire à un Ministre étranger.

Le lendemain, l'Empereur fit demander

der à l'Ambaſſadeur s'il ſeroit bien-aiſe de l'accompagner à une partie de chaſſe dans une forêt éloignée de Pékin ; ce que S. Exc. accepta avec de grandes marques de reconnoiſſances.

Le 13, je fus dîner avec un Chinois de mes amis appellé *Fangſung*. Je rencontrai en y allant deux hommes montés ſur des bouriques, que leurs domeſtiques menoient par la bride. Je reconnus auſſitôt que c'étoient des *Kawlées*. C'eſt ainſi que les Chinois & les Tartares appellent les habitans de *Corée*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Le 14, le tems fut très-chaud & très-beau.

Nous fûmes, le 15, à une foire qui ſe tient dans les Fauxbourgs le jour de la pleine Lune : nous y trouvâmes quantité de choſes que nous n'avions point vues dans les boutiques.

Le 15, le temps ayant été favorable, je fus me promener à cheval au-

tour des murailles de la ville, & j'en fis le tour au petit trot dans l'espace de quatre heures, par où l'on pourra juger de la grandeur de *Pékin*.

Comme nous étions sur le point de nôtre départ, je résolus de profiter du temps qui me restoit, & fus me promener le 17 avec un Chinois de mes amis environ à douze milles à l'Orient de *Pékin*, le long de la riviere. Je la trouvai couverte d'une infinité de bateaux de différente grandeur, qui servent à transporter dans cette Capitale les provisions & les marchandises des Provinces éloignées. J'en vis plusieurs qui descendoient la riviere, & qui prenoient la route du Sud-Est. On me dit qu'il y en avoit 9999, mais je n'ai pû sçavoir la raison pour laquelle on s'est borné à ce nombre impair. La riviere est gelée pendant un mois ou six semaines, & pour lors, on transporte les provi-

ſions par terre, ou avec des traîneaux.

Je retournai, à cette occaſion, à la manufacture de Porcelaine, pour voir ſi je pourrois apprendre quelque choſe de plus particulier touchant cet art curieux ; mais j'en revins auſſi ignorant que j'y avois été ; & je ſuis perſuadé que, pour y connoître quelque choſe, il faut être né potier ſoi-même, ou avoir le temps de ſuivre le travail; ce qui n'eſt pas aiſé à un étranger.

Les champs qui ſont le long de la riviere, ſont parfaitement bien cultivés : ils produiſent quantité de froment & d'autres eſpéces de grains. Je vis pluſieurs grandes plantations de tabac, que les Chinois appellent *Tharr*, qui rapportent un profit conſidérable ; car indépendemment de la conſommation qui s'en fait à la Chine, où les perſonnes de tout rang & de tout ſexe fument, on en envoye une grande quantité chez les *Mongales*, qui

le préferent à tout autre. Ils le pulvérisent comme de la sciure, & le gardent dans un petit sac, où ils remplissent leurs pipes, sans y toucher avec les doigts. La fumée en est fort douce, & il a un goût tout-à-fait différent du nôtre. On prétend que les Chinois en connoissent l'usage depuis plusieurs siécles.

J'ai observé, que, lorsqu'il fait froid, les Chinois mâchent une espece de noix, à-peu-près de la grosseur d'une muscade ; ils l'appellent *Beetle*, & elle a une qualité astringente. Ils prétendent qu'elle nettoie les dents, & fortifie l'estomac.

Nous employâmes le lendemain à faire les préparatifs nécessaires pour notre voyage.

Je fus dîner le dix-huit, avec mes camarades chez mon bon ami *Siastey*, qui nous reçut avec amitié, & nous régala splendidement. Nous passâmes

toute l'après-midi à boire. Il me prit par la main, & fit tous ses efforts pour m'engager à quitter l'Ambassadeur, & à rester avec lui, m'offrant de me donner celle de ses femmes ou de ses filles que j'aimerois le mieux. Je le remerciai de ses offres généreuses, mais je ne jugeai pas à propos de les accepter.

Je fus le lendemain au marché où l'on vend les provisions. C'est un emplacement spacieux, de figure oblongue, sablé avec du petit gravier, où il regne beaucoup de propreté. Les Bouchers ont leurs étaux sous un hangard qui regne tout autour. J'y vis peu de bœufs, mais quantité de moutons. On vendoit, au milieu, de la volaille, des oiseaux sauvages & de la venaison; mais ce qui me surprit le plus, fut d'y voir une douzaine de blereaux morts. Ces animaux passent pour immondes dans tous les autres pays;

mais les Chinois en font très-friands. Les Marchands ont le secret de faire valoir leurs marchandises par la maniere dont ils les étalent, de sorte que, quelque bagatelle qu'on achete, on est assuré de la payer la moitié plus qu'elle ne vaut.

Le 21, qui étoit le jour destiné pour la chasse de l'Empereur, on nous amena à une heure du matin des chevaux pour l'Ambassadeur & les personnes de sa Suite. Nous partîmes sur le champ, & après avoir fait environ six milles, nous arrivâmes à la porte du Palais de *Chayza*, où un Officier vint nous recevoir, & nous conduisit à travers la forêt, à une maison de plaisance, éloignée d'environ un mille de la porte, & où l'Empereur avoit couché la nuit précédente. Le bâtiment étoit petit, mais fort propre, entouré d'un double rang de galeries du côté de la forêt, & l'on y arrivoit par une

avenue plantée de plusieurs rangs d'arbres. Nous mîmes pied à terre à quelque distance du Palais, & le Maître des Cérémonies, qui étoit venu au-devant de nous, nous conduisit dans la galerie. Nous n'y fûmes pas plutôt, que l'Empereur, qui s'étoit levé longtemps avant que nous arrivassions, envoya saluer l'Ambassadeur par un de ses Eunuques, qui nous fit donner du thé & d'autres rafraîchissemens.

Au Midi du Palais, il y a un canal d'eau claire, & plusieurs grands viviers qui contribuent à embellir ce lieu charmant. On avoit dressé à quelque distance un millier de tentes, où les Courtisans & les Grands avoient couché la nuit précédente. Après le déjeûner, l'Empereur, qui aimoit beaucoup les armes à feu, envoya prier Son Excellence de lui montrer son fusil, & le lui renvoya avec quelques-uns des siens. Ils étoient tous à mêche:

les Chinois prétendant que les pierres à fusil acquierent dans leur climat une humidité qui les empêche de prendre feu ; je m'apperçus cependant qu'il ne produisoit aucun effet sur les nôtres.

On fit un signal pour annoncer l'arrivée de l'Empereur ; tous les Grands se rangerent à la file depuis le bas de l'escalier, jusqu'au chemin qui conduit à la forêt ; ils étoient tous à pied, en habits de chasse, pareils à ceux des Officiers de Cavalerie, & armés d'arcs & de flèches. Nous eûmes une place assignée ; nous saluâmes l'Empereur, qui nous salua à son tour avec un souris gracieux, & nous fit signe de le suivre. Il étoit assis, les jambes croisées, dans une espece de Palanquin ; que quatre hommes portoient sur leur dos. Il avoit devant lui son fusil, son arc & son carquois. C'est ainsi qu'il chassoit depuis quelques années ; mais dans sa jeunesse, il alloit tous les Étés

à plusieurs journées de la grande muraille, avec les Princes ses fils & plusieurs personnes de distinction, chasser dans les bois & les déserts, où il restoit deux ou trois mois, sans porter d'autres provisions que le simple nécessaire, se contentant souvent de ce qu'il prenoit dans les forêts de la Tartarie. Le but qu'il se proposoit dans cette conduite étoit d'accoutumer les Officiers de son armée à la fatigue, de les empêcher de s'amollir dans les délices de *Pékin*, & en même temps de leur inspirer par son exemple l'amour de la peine & du travail.

Aussitôt que l'Empereur fut passé, nous le suivîmes à quelque distance jusques dans une forêt où nous formâmes un grand demi-cercle. L'Empereur se mit au centre, ayant à sa droite huit ou dix de ses fils, & à sa gauche l'Ambassadeur, à environ cinquante pas de distance. Il avoit au-

près de lui ſon Grand Véneur, avec quelques lévriers, & le grand Fauconnier, qui portoit les faucons. Je ne pouvois me laſſer d'admirer la beauté de ces oiſeaux ; la plûpart étoient auſſi blancs que des colombes, avec une ou deux plumes noires aux aîles & à la queue. On les apporte de la Sibérie, ou des pays ſitués au Nord de la riviere d'*Amur*.

Nos aîles s'étant étendues, on fit lever quantité de liévres que l'on chaſſa vers le côté où étoit l'Empereur, qui en tua pluſieurs à coups de flèches, & lorſqu'il en manquoit quelqu'un, il faiſoit ſigne aux Princes de le pourſuivre, & ils ne manquoient pas de le tuer. Il étoit défendu à qui que ce fût de tirer aucune flèche, ni de ſortir de ſon rang. J'ai remarqué ci-deſſus que l'on obſerve les mêmes regles chez les Mongales.

Au ſortir de-là, nous avançâmes

vers l'Orient jusqu'à un endroit couvert de taillis & de roseaux, où nous tuâmes quantité de phaisans, de Perdrix & de Cailles. L'Empereur quitta son arc & ses flèches, & prit un Faucon, qu'il lâchoit lorsque l'occasion s'en présentoit. Les Faucons poursuivoient les phaisans lorsqu'ils prenoient leur essor, & les prenoient parmi les roseaux ou les buissons où ils se cachoient.

Après avoir fait deux ou trois milles de plus dans la forêt, nous entrâmes dans un bois de futaie, où nous trouvâmes quantité de bêtes fauves. Les jeunes gens battirent le bois, & le reste de la compagnie se tint dehors. Il passa beaucoup de gibier auprès de nous: mais personne n'osa tirer une flèche que l'Empereur n'eût tué un Cerf; ce qu'il fit avec beaucoup de dextérité. Il permit ensuite aux Princes de tirer sur les Chevreuils, parmi lesquels il s'en

trouva un de ceux qui portent le musc, que l'on appelle *Kaberda* en Sibérie, & dont j'ai donné ci-dessus la description. Le musc de la Chine est extrêmement fort, & par conséquent supérieur à celui du Nord.

Il y avoit six heures que nous étions à cheval, & quoique nous eussions déjà fait environ quinze milles d'Angleterre, nous ne voyions point encore le bout de la fôret. Nous tournâmes du côté du Midi, & nous arrivâmes dans un terrein marécageux, couvert de roseaux fort hauts, d'où nous fîmes lever quantité de Sangliers; mais comme ce n'étoit pas la saison de les tuer, nous les laissâmes tous échapper. La chasse de ces animaux passe pour infiniment plus dangereuse qu'aucune autre que ce soit, à l'exception de celle du Lion & du Tigre. Chacun les évitoit, & il y en eut plusieurs qui perçerent les cavaliers. L'Empe-

reur étoit escorté d'une compagnie d'hommes armés de lances.

Nous chassâmes jusques vers les quatre heures du soir, après quoi nous nous rendîmes à une haute montagne artificielle, de figure quarrée, élevée au milieu de la plaine, sur le sommet de laquelle on avoit dressé dix à douze tentes pour la Famille Impériale. On y arrivoit par plusieurs sentiers bordés d'arbres de chaque côté. Il y avoit au Midi une grande pièce d'eau, d'où je crois qu'on avoit tiré la terre nécessaire pour la former.

On dressa des tentes à quelque distance pour les gens de distinction & les Officiers de la Cour. Nous logeâmes à environ 600 pieds de-là, sous de petites tentes fort propres, couvertes de roseaux; moyennant quoi l'Empereur découvroit toutes les tentes & une grande partie de la forêt, & le tout ensemble for-

moit le plus beau coup-d'œil du monde.

A peine eûmes-nous mis pied à terre, que le Maître des Cérémonies vint demander à S. Exc. de la part de l'Empereur, ſi ſa façon de chaſſer lui avoit plû. Il répondit que oui, & témoigna en même temps combien elle étoit ſenſible à l'honneur que lui faiſoit S. M.

Ce Prince nous envoya quantité de mets de toute eſpèce. L'Officier qui les avoit fait apporter nous montra pluſieurs plats qu'on avoit pris ſur la table de l'Empereur, & qui conſiſtoient en mouton : venaiſon, phaiſans & autres ſortes d'oiſeaux ſauvages.

Après le dîner, l'Empereur envoya deux de ſes principaux Eunuques pour complimenter l'Ambaſſadeur, & lui fit dire qu'il vouloit lui faire voir un combat de trois Tigres, que l'on avoit gardés exprès dans des cages de fer.

La tente de l'Empereur étoit entourée de plusieurs rangs de gardes armés de lances. On posa une garde devant la tente de l'Ambassadeur, de même que devant les autres, pour garantir le camp de la furie de ces animaux féroces. Le premier fut lâché par un homme monté sur un cheval ingambe, qui ouvrit la porte de la cage par le moyen d'une corde qui y étoit attachée. Le Tigre sortit aussitôt; & parut bien aise de se voir en liberté; mais l'homme s'enfuit à toute bride, tandis que l'animal se rouloit sur le gazon. Il se leva à la fin, se mit à gronder & à rôder çà & là. L'Empereur tira deux fois sur lui à balle: mais il étoit si éloigné, qu'il le manqua, quoiqu'il l'eût parfaitement bien pointé. Il envoya dire à l'Ambassadeur de tirer sur lui. Il mit une balle dans son fusil, & s'avançant vers l'animal avec dix hommes armés d'é-

pieux, il le pointa & le tua sur la place.

On lâcha le second de la même maniere. Le Cavalier recula quelques pas pour lui laisser le temps de se rouler sur le gazon, après quoi il retourna à lui & le blessa avec une flèche émoussée. Le Tigre entra en fureur, & le serra de si près, qu'il eut toutes les peines du monde à se sauver parmi les rangs; mais comme le Tigre s'efforçoit de s'élancer par-dessus la tête des gardes, on le tua au pied de la montagne.

Le troisième ne fut pas plutôt lâché, qu'il courut directement vers la tente de l'Empereur, où l'on le tua de la même maniere. Il faut être extrêmement bien monté, pour oser attaquer ces animaux dans les bois; car ils doivent être infiniment plus forts & plus lestes que ceux dont je viens de parler, qui avoient resté en cage plusieurs

mois, & perdu leur agilité & leur souplesse faute d'exercice ; mais malgré ces désavantages, je fus surpris du courage & de l'agilité de ces animaux. J'en ai vû de quatre especes ; sçavoir, le Tigre, la Panthere, le Léopard & le Lynx ; ils sont tous féroces, mais le premier l'emporte pour la grosseur & pour la force.

L'Empereur aimoit beaucoup dans sa jeunesse la chasse de ces animaux ; il alloit les chercher jusques dans les forêts de la Tartarie ; mais il ne sort point aujourd'hui des limites de la forêt, où il y a assez de gibier pour amuser un chasseur.

Après que les Tigres eurent été tués, nous rentrâmes sous nos tentes, où l'Empereur nous fit servir un souper splendide. Après souper, un Officier apporta à S. Exc. de la part du Monarque la peau du Tigre qu'elle avoit tué, & il lui fit dire, qu'elle lui appar-

tenoit par les loix de la chasse.

Nous recommençâmes la chasse le lendemain matin, & elle fut aussi variée que la premiere. Vers les trois heures après midi, nous nous rendîmes à une autre maison de plaisance, située dans le milieu de la forêt, où l'Empereur avoit couché la nuit précédente. Nous logeâmes dans un petit temple fort propre qui étoit auprès, où S. M. nous traita de la même maniere.

Le 23, vers les huit heures du matin, le Maître des Cérémonies vint prendre l'Ambassadeur, pour le conduire à son Audience de congé. L'Empereur le reçut dans sa chambre à coucher, & lui fit l'accueil le plus gracieux. Il l'assura de son amitié pour le Czar, & de son estime pour lui. Après que S. Exc. eut prit congé de ce Monarque, nous retournâmes au logis.

La forêt dont j'ai parlé ci-dessus,

eſt un des endroits les plus charmans qu'il y ait au Monde. Elle eſt remplie de quantité de gibier, & l'on peut juger de ſon étendue par la chaſſe que nous y fîmes pendant deux jours. Elle eſt entourée d'une haute muraille de briques. On peut juger par ce parc ſeul, de la magnificence de ce puiſſant Monarque.

Le 24, le Préſident du Collége des Mathématiques invita S. Exc. à aller voir l'Obſervatoire. Il eſt immédiatement ſitué dans l'enceinte de la muraille Orientale, & domine ſur une vaſte étendue de pays. Le bâtiment n'a rien de magnifique, mais on y trouve une ſphère armillaire, des globes, des téleſcopes, & quantité d'inſtrumens fabriqués par les plus habiles ouvriers de l'Europe. C'eſt l'Empereur régnant qui a fondé ce Collége, & il n'égargne rien pour le faire fleurir; & quiconque a du goût

pour les Arts & pour les Sciences, fût-il de la lie du Peuple, eſt ſûr d'y trouver un aſyle aſſuré.

Les Chinois ſont redevables à l'Empereur des progrès qu'ils ont faits dans l'Aſtronomie : c'eſt lui qui a encouragé l'étude de cette ſcience, par la protection dont il a honoré les Jéſuites & les Miſſionnaires; &, en effet, j'ai appris qu'avant leur arrivée ils ſçavoient à peine calculer une éclipſe. Bien des gens prétendent que les Chinois ſçavoient l'Aſtronomie long temps avant l'arrivée des Jéſuites, mais qu'ils l'avoient oubliée durant les révolutions fatales qu'éprouva cet Empire.

Nous montâmes, de l'Obſervatoire, ſur la muraille de la Ville, par une rampe fort large. Nous y trouvâmes environ quinze Cavaliers qui faiſoient la ronde, & j'appris qu'ils la faiſoient jour & nuit à certaines heures marquées. Cette muraille eſt bâtie de briques, &

a environ vingt-cinq à trente pieds de haut. Elle a des tours & des embrâsures de distance en distance, & elle est entourée d'un fossé profond, que l'on peut inonder quand on veut. La plateforme est si large que quatorze Cavaliers peuvent y passer de front. Je ne crois pas qu'elle soit toute de brique, mais que l'entre-deux est rempli de terre & de décombres.

Le 25, nous fûmes aux trois Couvens prendre congé des Missionnaires. Le 26, l'Ambassadeur se rendit au Tribunal des Affaires Etrangeres, où on lui remit une Lettre de l'Empereur pour Sa Majesté Czarienne. Le Président lui dit qu'il devoit la regarder comme un témoignage signalé de l'amitié que l'Empereur avoit pour son Maître; qu'il n'écrivoit à aucun Prince, ou que, s'il le faisoit, ce n'étoit que dans le cas où il étoit obligé de donner des ordres à ses Sujets; & que, s'il s'éloignoit de

cette coutume, ce n'étoit que pour témoigner ſon reſpect à Sa Majeſté Czarienne.

L'original de cette Lettre étoit en Chinois, & l'on en fit une copie en langue Mongale. Elle formoit un long rouleau, qu'on enveloppa d'une pièce d'étoffe de ſoie jaune. On l'attacha au bras d'un homme qui la porta en pompe devant l'Ambaſſadeur. Toutes les perſonnes que nous rencontrâmes à cheval, mirent pied à terre lorſque nous paſſâmes, & ſe tinrent debout: par où l'on peut juger du reſpect qu'ont les Chinois pour tout ce qui appartient à l'Empereur.

Le même jour, Son Excellence reçut la viſite d'un jeune homme qui deſcendoit du fameux Philoſophe Confucius, dont la mémoire & les Ecrits ſont en vénération dans toute la Chine. Il paroît par tout ce que j'ai oüi dire de lui, que c'étoit un homme d'un ſçavoir

extraordinaire, & d'une vie exemplaire; & c'eſt en faveur de ces grandes qualités, que ſes deſcendans ſont encore eſtimés & honorés de l'Empereur.

Fin du premier Volume.

